

Diplôme national de master

Domaine - Sciences Humaines et Sociales

Mention - Histoire civilisation patrimoine

Parcours - Cultures de l'écrit et de l'image

La lecture dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné

Mémoire de master 1 / juin 2022

Hélène VASSIN

Sous la direction de Fabienne HENRYOT

Maître de conférences HDR en histoire du livre et des bibliothèques – ENSSIB

Remerciements

Je tiens en premier lieu, à adresser mes remerciements à Madame Fabienne Henryot ma directrice de recherches, pour m'avoir guidée et épaulée dans mon travail, dont les conseils m'ont été plus que profitables.

Je souhaite également remercier mes parents, mon frère et mes ami-e-s (avec une mention particulière pour Mesdames Anaëlle Besson, Stessy Do et Ambre Turhan) pour leur soutien infaillible et la grande aide qu'ils ont pu m'apporter dans ce projet : leur relecture et corrections attentives m'ont été d'une assistance très précieuse.

Résumé :

L'acte de lire est millénaire mais les gestes, le contenu des lectures sont sujet à une évolution au cours du temps, tant pour les hommes que pour les nouvelles lectrices que sont les femmes, surtout à la période moderne (1492-1789). Cette analyse a pour but de comprendre la façon de lire ainsi que les lectures de Madame de Sévigné, une femme noble du XVIIe siècle, à travers sa Correspondance, afin d'en déduire son profil de lectrice, en regard avec les possessions livresques d'autres femmes de sa condition, et d'étudier les facteurs qui ont pu la pousser dans cet amour des Lettres.

Descripteurs : *Madame de Sévigné ; littérature ; XVIIe siècle ; relations épistolaires ; lecture*

Abstract: *The act of reading goes back thousands of years, but the gestures and content of reading have evolved over time, both for men and for the new female readers, especially in the modern period (1492-1789). The aim of this analysis is to understand the way Madame de Sévigné, a 17th century noblewoman, read through her Correspondance, in order to deduce her profile as a reader, in comparison with the book possessions of other women of her condition, and to study the factors that may have led her to this love of letters.*

Keywords: *Madame de Sévigné; literature; XVIIth century; epistolary relationships; reading*

Droits d'auteurs



Cette création est mise à disposition selon le Contrat : « **Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification 4.0 France** » disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr> ou par courrier postal à Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco, California 94105, USA.

Sommaire

INTRODUCTION	7
UNE HISTORIOGRAPHIE DIVERSE DE MADAME DE SEVIGNE.....	15
Le croisement entre Histoire et Littérature	15
<i>La pratique épistolaire aux XVI^e et XVII^e siècles : de ses évolutions pratique</i>	<i>15</i>
<i>Les lettres, des pièces littéraires à part entière</i>	<i>16</i>
<i>L'historien et l'usage des écrits du for privé</i>	<i>19</i>
<i>Les écrits du for privé sous le prisme des études de genre</i>	<i>22</i>
De la naissance de l'intime au XVII^e siècle	24
<i>Les sources de l'histoire de l'intimité : vie privée et écrits du for privé</i>	<i>24</i>
<i>La place de l'intime dans la Correspondance.....</i>	<i>27</i>
La Correspondance de Madame de Sévigné : richesses et limites.....	29
<i>La Correspondance, une œuvre unique.....</i>	<i>29</i>
<i>Les aspects étudiés de la Correspondance.....</i>	<i>30</i>
<i>Une vraie source de savoir sur la vie de la Marquise et de son temps ?</i>	<i>32</i>
DE LA LECTURE DES FEMMES A LA PERIODE MODERNE	35
La possession de livres et lecture chez les femmes : XVI^e-XVII^e siècles	35
Femmes et littérature : la sociabilité et les salons.....	38
<i>Le rôle de la sociabilité littéraire dans les choix de lectures de femmes : l'exemple de Madame de Sévigné.....</i>	<i>38</i>
<i>Éducation et livres</i>	<i>40</i>
Des femmes autrices au XVII^e siècle	43
<i>L'émergence des œuvres littéraires féminines au XVII^e siècle.....</i>	<i>43</i>
<i>Madame de Sévigné, une autrice ?</i>	<i>46</i>
MADAME DE SEVIGNE : UNE LECTRICE EXCEPTIONNELLE ?	50
Une formation dans le sens de l'amour des lettres	50
<i>Une éducation plurilingue et continue : la place de l'italien dans la Correspondance.....</i>	<i>50</i>
<i>Les lectures de Madame de Sévigné, entre classiques et contemporains</i>	<i>52</i>
Les pratiques de lectures dans la Correspondance.....	62
<i>La matérialité des livres dans les lettres de Madame de Sévigné.....</i>	<i>62</i>
<i>Les lectures collectives.....</i>	<i>63</i>
<i>Les lectures personnelles.....</i>	<i>65</i>
Madame de Sévigné et la littérature.....	69

<i>Une femme des cercles littéraires : Madame de Sévigné et la préciosité</i>	69
<i>Le besoin d'une littérature réflexive dans l'œuvre de Madame de Sévigné : la littérature moraliste et l'Histoire</i>	71
<i>Le théâtre dans la Correspondance sévignéenne</i>	74
Un goût de la littérature qui se transmet à ses enfants ?	78
<i>Les réflexions de Madame de Sévigné sur les pratiques de lecture de Madame de Grignan</i>	78
<i>Charles de Sévigné, un grand lecteur</i>	79
<i>Pauline de Grignan, un double de sa grand-mère ?</i>	80
CONCLUSION	84
SOURCES	86
BIBLIOGRAPHIE	87
ANNEXES	93
TABLE DES MATIERES	105

INTRODUCTION



Ce tableau représente une femme, richement vêtue et parée, sûrement une noble, à son bureau, en pleine écriture de lettres, activité à laquelle elle a l'air habituée, aux vues des bijoux qu'elle a enlevés pour s'y adonner.

Peinte en 1680, cette huile sur toile met en scène, une femme louée pour ses traits d'esprit et sa grande culture au XVII^e siècle : Madame de Sévigné. Célèbre épistolière, sa *Correspondance* reste pour les historiens d'aujourd'hui une porte d'entrée pour l'analyse de la vie noble et des grands événements du XVII^e siècle, ainsi que sur les relations familiales. Le présent travail a pour objectif d'analyser les lectures de la Marquise de Sévigné, à travers sa *Correspondance*.

Mais cette étude est aussi biographique, elle retrace les habitudes littéraires et intellectuelles de la marquise de Sévigné, au travers de sa *Correspondance*.

Marie de Rabutin-Chantal, fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal et de Marie de Coulanges, voit le jour à Paris le 5 février 1626. Mais son père, alors éminent militaire de l'armée de Louis XIII, est assassiné par le marquis de Toiras lors du siège de la Rochelle en 1627. Sa mère ne souhaitant pas se remarier décide

d'élever seule Marie. Mais Marie de Coulanges décède six ans plus tard en 1633, laissant ainsi sa fille orpheline. Elle est alors recueillie par ses grands-parents maternels, auprès desquels elle passe les dix premières années de sa vie. Mais son grand-père, Philippe I^{er} de Coulanges meurt brutalement en 1636. Marie part alors chez le frère aîné de sa mère Philippe II de Coulanges. Alors âgée de dix-huit ans, Marie de Rabutin-Chantal se marie avec le noble breton Henri de Sévigné (qui deviendra plus tard marquis de Sévigné) le 4 août 1644 à Paris. Après deux années d'union, Marie, alors devenue Madame de Sévigné, accueille sa fille, Françoise-Marguerite de Sévigné en 1646, puis son fils Charles de Sévigné en 1648. Mais son mari décède brutalement suite à un duel le 5 février 1651. Décidant de ne pas se remarier, malgré un succès franc auprès des hommes de la cour, elle élève ses enfants seule à Paris après un temps de deuil dans sa propriété des Rochers, en Bretagne. Sa fille Françoise quitte donc leur demeure parisienne pour se marier en janvier 1669 avec François Adhémar de Monteil de Grignan, lieutenant général de Provence. Elle laisse donc sa mère pour s'établir avec son nouvel époux en Provence. Ils conçoivent six enfants, dont Marie-Blanche en 1670, Louis-Provence en 1671 et Pauline en 1674 (les trois suivants sont mort-nés). L'étape du départ de sa fille de la maison maternelle est un grand moment, un point clé de la *Correspondance* de Mme de Sévigné. Il est d'ailleurs à noter que la correspondance entre mère et fille est entamée par la nouvelle comtesse de Grignan. Cependant, la vie de la Marquise n'est pas un long fleuve tranquille. Ayant accumulée les dettes après la mort de son mari, elle laisse à son oncle l'abbé Christophe de Coulanges, le soin de gérer ses biens fonciers. Elle passe une grande partie de la fin de sa vie dans sa propriété des Rochers et visite régulièrement la famille de Grignan, ne faisant que peu de séjours à Paris, mais correspond régulièrement avec ces amis parisiens pour maintenir sa place dans le monde.

Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, s'éteint le 17 avril 1696 au château de Grignan aux côtés de sa fille, à l'âge de 80 ans, laissant derrière elle, un futur pilier de la littérature du dix-septième siècle.

Les lettres de Madame de Sévigné, pour la grande majorité, adressée à sa fille Madame de Grignan, n'ont d'abord pas vocation à être publiées. Il s'agit d'une correspondance plutôt intime et familiale. Mais le phrasé et les enjeux littéraires intéressent la postérité de la Marquise. Le parcours de publication de la *Correspondance* de Madame de Sévigné n'est pas sans tumulte. Les lettres de la

Marquise sont d'abord connues par la publication des lettres de son cousin, le comte de Bussy-Rabutin, dont la première date de 1696, à la parution de ses *Mémoires*. Suivent alors trois autres éditions, ne comportant que les lettres.

La première édition « pirate » des lettres se fait en 1725 par le fils du comte de Bussy-Rabutin, Celse de Bussy, sous le nom de *Lettres choisies de Mme la marquise de Sévigné à Mme la comtesse de Grignan sa fille, qui contiennent beaucoup de particularités sur l'Histoire de Louis XIV*. Puis les lettres se voient publiées de façon légale, sous l'impulsion de sa petite-fille Pauline de Simiane, fille de Madame de Grignan. Du fait de sa relation amicale avec Denis-Marius, chevalier de Perrin (1682-1754), éditeur à Aix-en-Provence, un tri s'opère dans les lettres que Pauline fournit à l'éditeur : la petite-fille de la Marquise procède donc à une « purge » des lettres, sélectionnant les plus réussies et faisant disparaître les réponses de Madame de Grignan.

La première édition des lettres paraît entre 1726 et 1737, en six volumes in-folio. Ils contiennent 614 lettres de Madame de Sévigné à sa fille Madame de Grignan. Les tomes I à IV paraissent chez le libraire parisien Nicolas Simart et les volumes V et VI, chez son confrère, Jacques Rollin fils en 1734 et 1737. Une suite à cette première édition des lettres est publiée dès 1751, mais celle-ci contient 123 lettres partagées entre différents épistoliers (Madame de Coulanges, Madame de La Fayette ou M. de La Rochefoucauld).

Au XIX^e siècle, l'entreprise éditoriale se poursuit avec la comparaison des diverses éditions du siècle précédent, pour tenter de reconstituer le texte original des lettres en l'absence des manuscrits autographes de la Marquise. On peut citer Louis Monmerqué (1780-1860), éditeur scientifique et historien de la littérature qui publia nombre de correspondances du XVII^e siècle et différents ouvrages sur la Marquise de Sévigné dont *Billet italien... à la Mise d'Huxelles...* en 1844¹. Mais la chance sourit aux chercheurs avec la découverte d'une liasse de copies de Pauline de Simiane, chez un antiquaire en 1873, relançant ainsi les travaux éditoriaux sur les Lettres. Entre 1953 et 1957, le critique littéraire belge Émile Gérard-Gailly republie

¹ Louis Monmerqué, https://data.bnf.fr/12419946/louis_jean_nicolas_monmerque/

les *Lettres de Madame de Sévigné* chez Gallimard à la collection « Bibliothèque de la Pléiade » en y mettant le texte complet².

Mais l'étude de la *Correspondance* prend un tout autre tournant dans les années 1970 avec la republication de 1 372 lettres en trois volumes par Roger Duchêne chez Gallimard à la collection Pléiade. Cette édition de référence dans l'étude sévignéenne comprends les lettres envoyées par la Marquise mais aussi certaines réponses (pour la plupart celles de Bussy-Rabutin, quelques-unes de Mr ou Mme de Coulanges), ainsi qu'un grand nombre d'annotations langagières et culturelles. Comme le souligne Fritz Nies, un historien allemand spécialisé en littérature, il existe un nombre très conséquent d'édition des lettres de la Marquise sous une pluralité de noms, impossible à compter³. Aujourd'hui, il existe de nombreuses éditions de lettres mais pour la plupart, des *Lettres choisies*, utiles pour leur étude dans le cadre scolaire secondaire.

Le choix de ce sujet sur les lectures de la Marquise de Sévigné est motivé par l'intérêt croissant des historiens sur la question des *gender studies* et la volonté de s'inscrire dans ce courant. Ce mouvement historiographique, qui voit le jour aux États-Unis dans les années 1970, a pour vocation d'écrire une histoire des femmes, de leurs rapports avec les hommes dans le cadre politique mais aussi intellectuel.

Méthodologie de dépouillement

Pour entrer dans ce sujet, j'ai étudié les occurrences de lectures au fil des lettres émises par la Marquise entre 1645 et 1696. Durant cette période, elle échange quelques 1 200 lettres à vingt-neuf interlocuteurs différents : d'abord familiaux, comme son cousin Roger de Bussy-Rabutin mais surtout sa fille Madame de Grignan, quelques missives à son fils Charles de Sévigné et des passages adressés à ses petits-enfants. Mais elle converse également avec des amis et des savants comme Mademoiselle de Scudéry, Madame de La Fayette ou M. de La Rochefoucauld, ou encore des destinataires plus officiels comme M. d'Herigoyen.

Pour cela, j'ai saisi ces occurrences dans un tableur en étudiant le genre de l'œuvre littéraire lue, le lieu et le temps de lecture ainsi que l'avis donné par Madame de

² SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, éd. Roger DUCHÊNE, Gallimard, « Bibliothèques de la Pléiade », 1973-1976, « Notes sur la Correspondance »

³ NIES Fritz, *Les lettres de Madame de Sévigné. Conventions du genre et sociologie des publics*, Paris, Honoré Champion, 2001, pp. 297-311

Sévigné. De même, les lettres contenant une pluralité de références, j'ai saisi dans un second tableur les références des passages cités par l'épistolière pour en étudier la diversité⁴.

Choix de l'édition de la Pléiade

Pour cette étude sur la *Correspondance* de Madame de Sévigné, l'édition utilisée est celle de la Pléiade en trois volumes, établie par Roger Duchêne entre 1973 et 1975. Cette édition fait référence grâce à ses annotations et son index fourni mais est aussi la seule édition la plus complète. De même, elle palie aux soucis de langage imposés par le français utilisé par Madame de Sévigné, grâce à des volumes annexes.

Enfin, l'édition de la *Correspondance* de Mme de Sévigné à la Pléiade est la référence utilisée dans toutes recherches historiques et littéraires (ouvrages, articles ou acte de colloques). Il était donc plus aisé d'utiliser une référence commune à tous les chercheurs afin d'en utiliser la norme citationnelle.

Limites et intérêts de la source

Cette source présente un intérêt certain pour comprendre la vie quotidienne de la marquise mais aussi ses relations et rapports familiaux. Elle donne un regard nouveau sur les événements marquants du Grand Siècle (le procès de Fouquet en 1661, les guerres de Louis XIV etc.) mais aussi sur le quotidien d'une femme veuve et noble, dans une société où le remariage, plus que conseillé, est quasiment une suite logique de la perte de l'époux. Elle donne une nouvelle approche de la conception de l'intime, de la réflexion spirituelle dans un format en vogue (les lettres). Néanmoins, ce corpus de sources peut présenter des difficultés dans la mesure où celles-ci sont nombreuses et contiennent une pluralité d'informations, ainsi qu'un grand nombre de correspondants, dont la proportion de lettres adressées varie⁵. De même, il est possible de dire que cette source seule ne saurait être fiable pour dresser un portrait complet et fiable des habitudes (littéraires) de Madame de Sévigné.

La marquise de Sévigné marque donc le Grand Siècle par sa fréquentation assidue des cercles intellectuels et mondains parisiens mais surtout par ses écrits. Il n'est donc pas étonnant que les études sur sa correspondance abondent.

⁴ Voir Annexe 1.

⁵ Voir Annexes 2 et 3.

Cependant, il est important de souligner que pour les études historiques, l'accent est mis sur le récit de l'événement par la Marquise, puis une analyse de celui-ci aux vues d'autres documents (officiels ou non). Mais en ce qui concerne le domaine littéraire, l'intérêt est porté sur le phrasé sévignéen, la pratique de la citation, ou encore un type de lecture particulier. Mais, comme tout grand personnage historique (tous domaines confondus), la Marquise, a son chercheur attitré : Roger Duchêne (1930-2006) ancien professeur de lettres françaises à l'université de Provence. Fer de lance de l'étude des correspondances à la fin du XX^e siècle, il a étudié de multiples facettes de la *Correspondance* de Madame de Sévigné dans de nombreux ouvrages, comme sa thèse publiée en 1970, *Madame de Sévigné et la lettre d'amour*, ou sa biographie qui fait date, *Madame de Sévigné ou la chance d'être femme* en 1982 mais il est aussi l'éditeur de sa *Correspondance*, aux éditions Gallimard à la collection « Bibliothèque de la Pléiade » entre 1973-1975. Il est aussi utile de souligner que les universitaires français ne sont pas les seuls à se pencher sur les lettres de Marie de Rabutin-Chantal, en effet, des études anglophones et germanophones ont été faites sur la Marquise. On peut citer l'œuvre de Fritz Nies (historien allemand spécialiste de littérature comparée et d'histoire des mentalités) sur la réception des lettres de la Marquise et leur lecture par différents publics.

Mais cette étude des occurrences de lectures de la marquise dans sa *Correspondance* soulève une pluralité d'interrogations. D'une part, les pratiques de lecture de Madame de Sévigné sont-elles le fruit de son éducation ou sont-elles communes aux femmes nobles et lettrées de son époque ? D'autre part, le choix de ses livres est-il anodin ? A-t-elle des genres ou des formats de prédilection ? De même, que les raisons qui poussent à l'étude de cette *Correspondance* mérite d'être questionnées.

La réponse à cette pluralité de questions problématiques peut-être envisagée selon une analyse en trois parties.

L'historiographie constitue un grand pan de l'étude de la lecture dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné, axée sur le croisement entre Littérature et Histoire, entre public et privé et l'étude de la lettre comme medium principal de communication au XVII^e siècle, ainsi que sur l'histoire de l'intimité et sa place dans les lettres de la Marquise.

De même, une approche des pratiques féminines de lecture et de littérature convient pour mieux cerner les pratiques de la Marquise : entre sociabilité littéraire des salons

et conseils dispensés par les grand-e-s auteur-e-s eux-mêmes, elle tend à se forger un style particulier et une vaste culture. Il est opportun de voir si les usages de Madame de Sévigné sont uniques ou s'ils peuvent se retrouver pour d'autres grandes figures d'intellectuelles du Grand Siècle.

Au vu de tous ces éléments historiographiques et comparatifs, nous essaierons de comprendre et de cerner le profil de lectrice de Madame de Sévigné par elle-même dans sa *Correspondance* : entre études des genres littéraires chers à l'autrice, des pratiques et moments de lectures de la Marquise, jusqu'au positionnement moraux et intellectuels que laissent suggérer ses lectures.

Enfin, l'analyse évoquera la lecture dans le cadre familial de Madame de Sévigné, par les pratiques de sa fille, la culture littéraire transmise à son fils ainsi que les goûts et expériences de sa petite fille, Pauline de Grignan.

UNE HISTORIOGRAPHIE DIVERSE DE MADAME DE SEVIGNE

LE CROISEMENT ENTRE HISTOIRE ET LITTÉRATURE

La pratique épistolaire aux XVI^e et XVII^e siècles : de ses évolutions pratique

L'acte de correspondre est un fait ancien dans les sociétés occidentales. Déjà répandu dans l'Antiquité (fait connu grâce à la conservation de copies des lettres de Cicéron ou Sénèque) ainsi qu'au Moyen-Âge dans le domaine religieux, il s'est cependant grandement affirmé à la période moderne. En effet, au moment du grand foisonnement intellectuel de la Renaissance, la lettre était le médium de communication unique pour le réseau de savants européens, la République des lettres, qui perdure jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Pour mieux comprendre ce phénomène, il est opportun de se pencher sur la façon dont ces échanges épistolaires ont pu être rendus possibles en utilisant pour exemple, la *Correspondance sévignéenne*. Mentionnons en premier lieu, la poste et les relais postaux.

Mis au point par Louis XI vers 1477, les premiers relais postaux, distants de sept lieues de distances, permettent un acheminement du courrier plus rapide et plus étendu sur le territoire morcelé de la France. Mais ce système jusqu'alors réservé à la royauté, est amélioré par Henri III qui l'ouvre aux élites nobiliaires. Les réformes se poursuivent donc au XVII^e siècle avec en 1653, avec la création par ordonnance d'un premier dépôt postal à Paris. Il permet de distribuer le courrier *intra-muros*, puis avec la création de l'office de surintendant des postes, charge occupée par le marquis de Louvois, dès 1668, après l'affaire du courrier de Dijon. Celui-ci crée en 1672, une ferme générale des postes, permettant la création de plus de relais postaux et d'un plus grand nombre de personnels pour acheminer le courrier.

De même, ces progrès en matière d'acheminement et de relais postaux ont pu permettre un rythme d'échanges soutenu entre la Marquise et sa fille, au rythme de deux à trois lettres par semaine, « Elles [les lettres] lui sont apportées de Provence par de vrais postillons, distribuées par de vrais « commis » ou « facteurs » selon un

rythme bi-hebdomadaire dont on peut vérifier l'existence en consultant les affiches du temps »⁶.

Dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné, on peut constater ces progrès postaux de façon significative : il y est fait mention dans la lettre du 12 juillet 1671⁷ à Madame de Grignan.

« Je n'ai reçu qu'une lettre de vous, ma chère bonne, et j'en suis fâchée : j'étais accoutumée à en recevoir deux. Il est dangereux de s'accoutumer à des soins tendres et précieux comme les vôtres ; il n'est pas facile après cela de s'en passer. »

Plusieurs fois, la fréquence des lettres de la mère et de la fille et les personnels postaux sont mentionnés dans la *Correspondance*. Roger Duchêne parle d'environ une centaine d'occurrences du personnel des Postes dans les lettres. De même, sans ces progrès de l'acheminement postal, la régularité des lettres de la Marquise avec Madame de Grignan aurait été impactée, et de ce fait nous serait parvenu une *Correspondance* moins étoffée. Elles pouvaient donc s'échanger leurs missives où qu'elles se trouvent en France, avec une plus ou moins grande régularité. Il y a mention de certains retards de la livraison du courrier dans les lettres de Madame de Sévigné.

Cette régularité mentionnée dans la *Correspondance* (environ une centaine de références⁸) constitue, tant une preuve de leur attachement mutuel, que des améliorations du Grand Siècle en matière de communication.

Les lettres sont donc le médium de communication principal au XVII^e siècle, et les lettres le médium de choix pour se donner des nouvelles. Mais ce support écrit répond-t-il à des critères stylistiques particuliers ?

Les lettres, des pièces littéraires à part entière

L'art de l'écriture de lettres est donc le fait de la période moderne, en forte corrélation avec une forme de retour à l'Antiquité et ses canons littéraires, la référence étant les lettres de Cicéron.

⁶ DUCHÊNE Roger, « Comment lisait Madame de Sévigné ? », *Littératures*, 6, 1982. p. 35

⁷ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973-1977, tome I, lettre 183

⁸ DUCHÊNE Roger, *Madame de Sévigné ou la chance d'être femme*, Paris, Fayard, 1982

Mais il faut tout de même souligner que ce que l'on appelle « acte épistolaire » puis « correspondance » se développe grandement au XVI^e siècle, notamment avec l'arrivée dans les librairies de « secrétaires » (plus connus sous l'appellation du XVIII^e siècle, « manuels épistolaires »). Ces ouvrages de bonne rédaction de lettres écrits par des hommes de lettres ou de loi, érigent en art à part entière cet exercice de communication. Pour mieux comprendre le succès de ces livres, il faut se pencher sur leur provenance : ils arrivent en France dans la seconde moitié du XVI^e siècle, fortement inspirés des recueils de lettres italiens. Ils connaissent un grand succès jusqu'à la Révolution, mais on peut dégager deux grands moments de production : 1560-1630 et 1680-1710⁹. Comme le souligne Maurice Daumas, la production se cantonne à une quinzaine d'auteurs fréquemment réédités entre les XVI^e et le XVIII^e siècles. Dans leur matérialité, ces in-12^o (livres de petites tailles) ne sont pas que des manuels de bonne rédaction, mais sont également augmentés de civilités, de petits paragraphes moraux ou de discours essentiel à la bonne formation du gentilhomme. Ils sont d'ailleurs très proches des manuels de civilité, genre en pleine croissance, puisque très utilisés dans le domaine pédagogique (on peut citer le livre de Monsieur de Grenaille de 1642, *L'Honneste Garçon*). Ces livres ont pour vocation de préparer les jeunes enfants à la vie en société et à mieux apprivoiser les codes et les bonnes manières. Les manuels épistolaires vont également dans ce sens, puisque la rédaction de bonnes et belles lettres sous-entend un certain niveau d'éducation et une maîtrise des codes sociétaux : il faut savoir être un « honnête homme » même à distance. Rappelons tout de même que ces manuels de correspondance renvoient à un certain élitisme de leurs possesseurs.

Mais bien que l'on apprenne à écrire de belles lettres grâce à ces précis, il convient de souligner que « données à lire, les lettres sont peu données à imiter »¹⁰. L'accent est mis sur le style mais pas sur l'imitation, les manuels suggèrent les formulations et politesses à adopter, malgré leur éloignement net de la réalité épistolaire.

Il est également important de souligner le succès des romans épistolaires. Ce genre littéraire naît suite à cette vogue de l'écriture de lettres au XVII^e siècle : « Que de la simple lettre insérée dans un roman on soit passé à la fin des années 1680 au roman

⁹ DAUMAS Maurice, « Manuels épistolaires et identité sociale (XVI^e-XVIII^e siècles) », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, t.40, n°4, octobre-décembre 1993, pp. 529-556

¹⁰ *Ibidem*

épistolaire, un genre neuf qui devrait beaucoup au succès des manuels de correspondance »¹¹.

La lettre d'amour connaissant un franc succès au XVII^e siècle, il n'était donc pas étonnant de voir fleurir ce genre avec l'arrivée de la fiction romantique dans le genre épistolaire.

Mais qu'en est-il de la *Correspondance* de Madame de Sévigné ? Il est possible que la Marquise ait pu avoir accès à ces manuels de correspondance pour son éducation (sur laquelle nous reviendrons ultérieurement). Cependant, comme le souligne Roger Duchêne, les femmes s'approprient la pratique épistolaire en écrivant et non en lisant des modèles de lettres anciennes, bien qu'elles aient conscience de la référence de poids que constitue les auteurs antiques. La *Correspondance*, majoritairement composée de lettres familiales, comprend également quelques lettres administratives, comme celles adressées à M. d'Herigoyen¹² (un parlementaire breton) : demande de lettres de change ainsi que de la gestion des terres de la Marquise. Or, les manuels de correspondances proposaient des modèles et références pour ce type de lettres, essentiel dans la formation d'un jeune noble, inhérent à ces responsabilités.

Cependant au XVII^e siècle, la correspondance comme genre littéraire (connu sous le nom de roman épistolaire) connaît un grand succès. Peuvent en témoigner les catalogues de libraires parisiens au XVII^e siècle : les manuels de rédactions de lettres ainsi que les romans épistolaires tels que *Les Provinciales* de Pascal parues en 1657 se trouvent classés dans la catégorie Belles-Lettres. Mais la liste des romans épistolaires ou anciennes correspondances éditées au Grand Siècle est longue et variée, comme le montre Fritz Nies, en listant tous les recueils de lettres publiés en France jusqu'à la fin du XVII^e siècle, en indiquant ceux que la Marquise a pu connaître (peut-être lire). Cette liste montre la diversité du genre, mais pour la plupart il s'agit de vraies correspondances et peu de fictions, mêlant traductions d'épistoliers antiques comme Sénèque par Malherbe en 1637 ou d'anthologies avec *Les plus belles Lettres des meilleurs auteurs françois. Avec des notes par Pierre*

¹¹ LEVER Maurice, *Le roman français au XVII^e siècle* in DAUMAS Maurice « Manuels épistolaires et identité sociale... » *Op cit.*

¹² SÉVIGNÉ (Madame de), *Correspondance*, Roger Duchêne (éd.), Paris, Gallimard, 1972-1978, t.III, lettre 953

Richelet, de 1689.¹³ Cependant c'est bien au XVIII^e siècle que ce nouveau genre littéraire explose véritablement avec *Les Lettres persanes* de Montesquieu en 1721, puis les *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos en 1782.

Mais alors, comment les lettres, pièces de choix dans l'étude de la vie quotidienne à l'époque moderne sont-elles utilisées par les historiens ? Dans quel(s) but(s) ?

L'historien et l'usage des écrits du for privé

L'étude des écrits du for privé est un intérêt récent pour les historiens du genre aussi bien que pour les historiens du culturel, depuis les années 1980 et les travaux de Georges Duby, il est utile de questionner l'usage des écrits du for privé dans le cadre de la recherche historique. Ce terme créé par Madeleine Foisil dans sa contribution à l'ouvrage de Philippe Ariès et Georges Duby, *Histoire de la vie privée*, est défini ainsi par Élisabeth Arnoul, Raphaëlle Renard-Foultier et François-Joseph Ruggiu :

« Les écrits du for privé, aussi appelés égo-documents, sont des textes non-fictionnels produits par des gens ordinaires. Ils regroupent les livres de raison, les livres de famille, les diaires, les mémoires, les autobiographies, les journaux de toute nature (personnel ou « intime », de voyage, de campagne, de prison...) et, d'une manière générale, tous les textes produits hors institution et témoignant d'une prise de parole personnelle d'un individu, sur lui-même, les siens, sa communauté. »¹⁴

Il est donc ici pertinent de classer, la *Correspondance* de Madame de Sévigné dans la catégorie des écrits du for privé, bien que les correspondances aient d'abord été omises dans le cadre de l'étude des écrits intimes, « Madeleine Foisil propose d'inclure dans les *écrits du for privé*, sans en définir le concept, les Mémoires, les journaux, les livres de raison et aussi les journaux de docteur (...). En revanche, la correspondance est omise. »¹⁵

¹³ NIES Fritz, *Les lettres de Madame de Sévigné. Conventions du genre et sociologie des publics*, Paris, Honoré Champion, 2001, pp. 274-297

¹⁴ ARNOUL Élisabeth, RENARD-FOULTIER Raphaëlle, RUGGIU François-Joseph, « Les écrits du for privé en France de la fin du Moyen Âge à 1914 : bilan d'une enquête scientifique en cours. Résultats de 2008-2010 », In HENRYOT Fabienne (dir.), *L'historien face au manuscrit : Du parchemin à la bibliothèque numérique*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2012

¹⁵ PRÉVOST Aurélie, « De l'utilité des écrits du for privé pour analyser les sentiments de l'intime : Le cas de l'amitié » HENRYOT Fabienne (dir.), *L'historien face au manuscrit : Du parchemin à la bibliothèque numérique*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2012

En effet, ceux-ci sont abondamment utilisés par les historiens pour adopter un autre point de vue sur les événements passés : les voir à travers le regard d'un contemporain des faits. Certes, dans ce travail le regard de Madame de Sévigné sur les événements du XVII^e siècle importe peu. Mais la pratique de ce type d'écriture et l'usage qu'en font les historiens relèvent d'une volonté prégnante de donner un autre point de vue sur le Grand Siècle, dans le cadre d'une mouvance historiographique née dans les années 1970 : la micro-histoire. Ce genre historiographique venu d'Italie. Il propose de contrer la tendance d'écriture scientifique des Annales centrant le récit sur un grand personnage, mais en mettant en lumière le point de vue d'une personne, d'un petit groupe de personnes, d'une communauté, dans la « Grande Histoire ». Le but de cette façon d'écrire l'histoire est de montrer comment les contemporains des faits ont pu les percevoir, comme le définit Ilana Löwy :

« Une réponse proposée par les micro-historiens est que tout individu appartient à un certain nombre de catégories et groupes : genre, classe sociale, communauté linguistique, nationale, professionnelle et se trouve à l'intersection de toutes ces catégories. Se pencher sur une personne, c'est étudier tous les ensembles dans lesquels elle est imbriquée (...) cette porosité les [les individus] rend particulièrement intéressants pour l'historien »¹⁶.

Pour la micro-histoire, les sources de prédilection des historiens sont les égodocuments (sources renvoyant à des écrits privés parlant de soi, de sa vie, sans distinction particulière) : des témoignages écrits mais n'ayant pas forcément pour but une utilisation postérieure, écrits par les contemporains.

Mais l'usage des correspondances dans le champ historique est un phénomène récent. En effet, depuis l'affirmation de l'histoire culturelle et son regain à la fin du XX^e siècle, les correspondances sont vues d'un autre œil par les historiens. Une source peu aimée du fait de sa littéarité et de sa singularité (entre privée et publique), ces sources se font redonnées leur lettre de noblesse par nombre d'ouvrages et de colloques dans les années 1990. Pour citer quelques exemples, le livre dirigé par Mireille Boissis, *L'Épistolarité à travers les siècles. Gestes de communication et/ou d'écriture* de 1990, ou de Christine Planté, *L'Épistolaire, un genre féminin ?* de 1998. Cet ouvrage permet aussi d'explicitier l'intérêt des historiens sur les auteur-e-s des correspondances. Pour le XVII^e siècle, les grandes

¹⁶ LÖWY Ilana, « 12. Carlo Ginzburg : Le genre caché de la micro-histoire », in Danielle Chabaud-Rychter (éd.), *Sous les sciences sociales, le genre. Relectures critiques, de Max Weber à Bruno Latour*. Paris, La Découverte, « Hors collection Sciences Humaines », 2010, p. 177-189

correspondances complètes qui nous sont parvenues, sont celles des « grands » du royaume comme le cardinal de Retz ou le prince de Condé, de savants comme Voiture ou Descartes. Elle concerne également de la haute société (curiale), dont beaucoup de femmes : Mme de La Fayette, la Grande Mademoiselle ou Madame de Sévigné. La question s'est alors posée auprès des historiens : la lettre était-elle une forme de communication, une forme littéraire genrée ? La réponse ne saurait être oui ou non, puisque comme évoqué plus avant, la lettre est le moyen de communication principal de la période, donc utilisés par les hommes comme les femmes lettrés, mais une autre partie de l'analyse traitera de cet aspect.

La lettre, et plus généralement la correspondance, n'ont cessées d'être étudiées au fil du temps : « la correspondance est effectivement une source très riche et dont les modes de lecture et d'analyse n'ont cessé de s'enrichir et de se complexifier »¹⁷. La matérialité de la lettre intéresse les chercheurs, de même que les réseaux de correspondance auxquelles elle appartient. De même, ces correspondances telles que nous les connaissons aujourd'hui, sont le fruit de l'étude et du classement des lettres par les contemporains (comme pour Mme de Sévigné avec les premières éditions de Perrin dans les années 1730). C'est aussi le cas des historiens actuels : ceux-ci redonnent une cohérence aux lettres qui forment un ensemble disparate et décousu à leur découverte, dans le but de se rapprocher au maximum de ce qu'a pu être la correspondance originale : l'exemple de la *Correspondance sévignéenne* est tout trouvé pour cela, avec sa longue entreprise éditoriale, dont le but initial était de publier les lettres de la Marquise comme belles pièces littéraires, puis à la fin du XX^e siècle, de la reconstituer dans son intégralité afin de permettre l'étude de celle-ci en histoire comme en littérature.

Il est à présent utile de voir comment ont pu être analysées les correspondances et autres égodocuments par les historiens, au regard de la récente histoire du genre.

¹⁷ Paul SERVAIS « L'historien et la correspondance » in MARTIN Philippe (dir) *La correspondance, le mythe de l'individu dévoilé ?* Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2014, pp. 39-49

Les écrits du for privé sous le prisme des études de genre

Comme nous avons pu le voir dans la partie précédente de cette analyse, les études sur les correspondances sont de plus en plus nombreuses, tant pour l'aspect matériel des lettres que pour les personnes qui les ont écrites et envoyées, mais une question s'est vite posée au vu de la montée des *gender studies* dans les années 1970-1980 : le genre épistolaire est-il un genre féminin par excellence ?

Mais la question n'est peut-être pas si récente, puisque le moraliste Jean de la Bruyère disait déjà cela en 1688 dans ses *Caractères* : « ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire »¹⁸. Brigitte Diaz relève que pour notre époque, l'article qui a véritablement relancé cette question est celui de Fritz Nies¹⁹ dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, en 1978. Mais elle explique ces questionnements sur les pratiques épistolaires féminines par le rapport qu'entretienne ces femmes à l'écriture. Pour elles, la rédaction de lettres est aussi une façon d'appréhender leur « moi », « La belle formule de Bernard Beugnot, qui présentait naguère le portrait de l'épistolier en “artisan de soi“ », s'avère particulièrement topique pour ces correspondances de femmes, sans doute parce que, pendant longtemps, celles-ci n'ont eu d'autres lieux textuels où mener ce travail sur soi »²⁰. La correspondance ne revêt pas les mêmes aspects pour les hommes et pour les femmes : les hommes voient dans les lettres un échange intellectuel, savant, tandis que pour les femmes il est question de se découvrir et de partager avec d'autres leurs expériences d'elles-mêmes.²¹ Mais ces femmes épistolaires écrivent aussi pour la beauté littéraire que peut constituer la lettre, et dans ce domaine Madame de Sévigné reste la référence. Ses missives restent l'exemple à suivre, citées dans les manuels du XVIII^e siècle, comme la plus grande épistolière de son siècle.

La lettre est donc un miroir de soi, mais aussi une porte d'entrée vers la littérature pour les femmes des XVIII^e et XIX^e siècles, sortant de la simple volonté de communication qui était initialement celle de la Marquise. Mais il est à comprendre que l'image de la femme épistolière est une figure qui tend à fasciner les écrivains

¹⁸ LA BRUYÈRE Jean (de), *Caractères*, I, 37, « Des ouvrages de l'esprit »

¹⁹ NIES Fritz, « Un genre féminin ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 6, 1978

²⁰ DIAZ Brigitte (dir.), SIESS Jürgen (dir.), *L'Épistolaire au féminin : Correspondances de femmes (XVIII^e-XX^e siècle)*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2006, pp. 7-12

²¹ Cette comparaison des perceptions de la correspondance est établie par Françoise Simonet-Tenant, citée dans l'article de Brigitte Diaz.

contemporains de celles-ci, comme les chercheurs, car celle-ci naît au Grand Siècle, directement inspirée de la Marquise. Comme le souligne Daniel Fabre, le genre épistolaire est associée aux femmes comme une porte d'entrée vers le grand monde savant. Mais cela reste à nuancer, dans la mesure où les femmes nobles et éduquées avaient au XVII^e siècle, ainsi qu'au XVIII^e siècle, accès aux salons mondains et pouvaient y rencontrer les écrivains ou savants en vogue, comme ce fut le cas de la Marquise de Sévigné, des personnes les aidant à affirmer et développer leurs connaissances. Mais cet aspect des études des correspondances est à lier avec le nouvel intérêt des *gender studies* en France dans les années 1990, avec la parution de l'œuvre en plusieurs volumes de Georges Duby et Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident*. En effet, ce nouveau champ d'études historiques venu des Etats-Unis a pour but d'écrire une histoire montrant aussi les femmes, traditionnellement omises au profit des hommes. Les *gender studies* étudient tant les grands personnages féminins de tous domaines, que leurs rapports aux hommes en politique, dans les arts ou dans le cadre familial, mais littéraire dans le cas présent. L'étude des correspondances sous le prisme des études de genre, a donc pu apporter un nouveau regard sur les pratiques féminines en déconstruisant l'idée d'un genre de lettres traditionnellement attribuée aux femmes, la lettre d'amour. Elle se fait au profit d'une épistolarité féminine tournée vers soi et vers les arts, même si l'image de l'épistolière amoureuse reste un lieu commun de la fiction des romans sous forme de correspondances.

Mais cette abondance d'études des écrits du for privé, des égodocuments, est aussi à lier avec le regain d'intérêt de la science historique pour l'intimité, sa conception et sa mise en place, à la période moderne tout particulièrement. Il est à présent utile de se pencher sur ces sources ainsi que sur l'histoire de l'intimité en prenant l'exemple de Madame de Sévigné et de ses lettres.

DE LA NAISSANCE DE L'INTIME AU XVII^E SIECLE

Il est pertinent de souligner, dans cette partie historiographique, la question de l'intime dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné. Dans quelles mesures ces lettres relèvent-elles de l'intime ? Ce procédé est-il lié aux codes de rédaction de la lettre, alors en vogue au XVII^e siècle ?

Les sources de l'histoire de l'intimité : vie privée et écrits du for privé

« L'apparition de la notion de « vie privée » est à rechercher aussi bien dans la mise en place du régime louis-quatorzien que dans le mouvement des réformes religieuses, l'histoire de l'habitat ou les pratiques de l'écrit »²². L'intimité s'impose donc en tant qu'usage au fil de la période moderne, avec cependant de fortes évolutions au XVII^e siècle. Comme défini précédemment, sont considérés comme écrits du for-privé, toutes productions écrites faites pour soi ou partagées à un cercle réduit (journal, mémoires ou lettres), hors d'un circuit éditorial du vivant de son auteur-e. Mais pour mieux comprendre la pratique massive de la correspondance ainsi que la vogue des mémoires au XVII^e siècle, revenons sur les écrits du for-privé et l'intimité telles qu'ils existent avant le Grand Siècle.

Le Moyen-Âge ne connaît que peu cette distinction entre ce qui relève du public et ce qui est privé, cela étant dû à la pratique collective des grands moments de vie. Le cloisonnement entre ces deux notions commence véritablement à la Renaissance, selon l'historien Alain Corbin, lorsque l'intérêt se porte sur l'Homme en tant que personne et non plus dans son rapport à Dieu, quand le souci de soi apparaît (comme avec les modèles d'éducation humaniste à but encyclopédique, et le retour du précepte *Anima sana in corpore sano*, porté par la littérature rabelaisienne). Au XVII^e siècle, le procédé n'est qu'à moitié entamé : « Madame de Sévigné écrivait à une époque où la notion de public était en pleine mutation (...) L'épistolière se pose en représentante d'un individualisme naissant »²³. Certaines activités morales comme physiques revêt un caractère privé, bien que la fin du siècle, avec l'arrivée à Versailles et tous les rituels royaux comme la levée du roi, montre une certaine

²² FREIDEL Nathalie, La conquête de l'intime. Public et privé dans la Correspondance de Madame de Sévigné, Paris, Honoré Champion, coll. "Lumières classiques", 2009

²³ *Ibidem*

exubérance, certaines activités se pratiquent désormais physiquement seul-e, comme la lecture, ou par le biais de l'écrit de lettres ou de mémoires pour la quête du soi.

Mais la vie privée ne pourrait être possible sans une séparation très nette dans l'espace. Au cours de la période moderne, l'habitat se voit cloisonné et traces en sont dans les châteaux princiers : on voit apparaître des pièces annexes aux chambres, une fermeture des pièces comme les salles de bains ou toilettes, la création de cabinet d'écriture ou de lecture. Madame de Sévigné ne fait pas exception, avec l'aménagement d'un cabinet de lecture dans sa propriété bretonne des Rochers en 1680, « Quand j'entre dans ce cabinet, je ne comprends pas pourquoi j'en sors »²⁴. Ce cloisonnement physique invite alors à une réflexion sur soi et constitue un espace pour s'adonner à des pratiques comme l'écriture diariste ou épistolaire.

De même, l'intimité se construit d'un point de vue corporel, avec de nouvelles problématiques liées au corps. Prendre soin de son corps et soigner son apparence sont des problématiques qui naissent avec la séparation de l'espace domestique. L'acte de correspondre lui-même tend à devenir un objet d'étude de cette histoire de l'intime : en effet, au fil du temps, l'acte de correspondre prend une teinte personnelle, devient le lieu où l'on se livre, où l'on exprime ses désirs et ses pensées. Mais cela n'est pas encore totalement le cas au XVII^e siècle, comme le souligne Brigitte et José-Luis Diaz, « Rompant avec la fonction mondaine qu'elle assumait traditionnellement depuis le XVII^e siècle, la lettre au XIX^e siècle se « privatise » et « s'intimise ». La correspondance ne veut plus être ce salon par procuration qu'elle était au siècle de la marquise de Sévigné, elle fait à présent office pour beaucoup d'épistoliers de confessionnal laïc »²⁵. La *psyché* n'est cependant pas en reste, comme le confirme la *Correspondance*, où la Marquise fait montre d'une grande volonté hygiéniste et de la pratique régulière d'exercice spirituels ou encore de ses pratiques physiques, esthétiques : Florence Orwat, dans l'article qu'elle y dédie²⁶, souligne que les sujets abordés dans les lettres de la marquise peuvent constituer une source de choix pour l'étude de la vie quotidienne et des habitudes personnelles. Dans cette optique, Florence Orwat souligne l'importance de la lecture comme un

²⁴ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit.*, tome II, lettre 770

²⁵ DIAZ Brigitte, DIAZ José-Luis, « Le siècle de l'intime », *Itinéraires*, 2009-4

²⁶ ORWAT Florence, « Madame de Sévigné et la tradition des exercices spirituels. Enjeux autour de l'hygiène de vie et du souci de soi », *Dix-septième siècle*, n°288, 2020/3

exercice spirituel fondamental pour la Marquise. Mais son exemple n'est pas anodin pour son siècle, la lecture étant pour les femmes du Grand Siècle, tant un divertissement qu'un moyen de s'éduquer, « de femmes qui compensent les lacunes d'une éducation conventuelle par la lecture »²⁷.

L'étude de l'intimité et de la vie privée a connu un regain d'intérêt avec l'apparition sur la scène historiographique, notamment avec l'arrivée de la lettre littéraire et de la correspondance comme sources historiques. Cependant, pour comprendre cela, il est utile de rappeler que les travaux historiques des années 1970 avaient la ferme intention de ne plus parler exclusivement des grands personnages ou des grands faits historiques. Il s'agit de faire une histoire qui soit aussi celle de personnes anonymes, de dégager les pratiques les plus courantes au détriment de l'exceptionnel ordinairement étudié. La vie quotidienne, les mentalités et les comportements sociétaux des individus, sont au centre de grandes recherches notamment menées par Alain Corbin (éminent historien des sensibilités). La micro-histoire utilise donc des sources plus personnelles telles que les journaux intimes ou les lettres. Mais pour ce qui est des grands personnages, des nobles, un genre est privilégié : les mémoires. Il s'agit de longs récits autobiographiques, tantôt racontant de grands moments historiques sous la plume des contemporains, tantôt des moments de vie plus personnels (on peut citer les *Mémoires* de Mme de La Guette de 1681). Les plus connus pour la fin du XVII^e siècle sont incontestablement ceux du duc de Saint Simon, dont les trois milles pages d'écrits couvrent la période 1691-1723 en livrant un témoignage précis et détaillé de la vie curiale louis quatorzième. Ils tendent à nous renseigner sur la vision précise d'une période donnée, par un individu, qui couche les détails personnels et intimes de lui-même sur le papier.

Mais il est utile de souligner que les lettres, comme évoqué plus avant, ne font pas toujours montre d'intimité mais parfois de réalité plus factuelle : on a dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné des lettres plus officielles, moins personnelles qui peuvent renseigner sur la gestion de propriétés, de biens fonciers pour une noble veuve ²⁸. Les échanges épistolaires de la Marquise donne aussi un

²⁷ DUBY Georges, PERROT Michelle, *Histoire des femmes en Occident, tome III : XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, Tempus, 2002

²⁸ Lettre de Madame de Sévigné à M. d'Herigoyen in SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III lettre 943

regard inédit (celui d'une contemporaine) sur les événements de son temps, bien que ce ne soit pas réellement leur but premier.

Quelle place est alors accordée à l'intime dans la *Correspondance* sévignéenne ?

La place de l'intime dans la *Correspondance*

Il est alors pertinent de penser que la *Correspondance* de Madame de Sévigné est un témoin de choix dans l'affirmation de l'intime au Grand Siècle. Mais, cet échange épistolaire est sujet aux controverses sur cet aspect.

S'affrontent deux idées majeures : l'une soutient le fait qu'à cette période, les lettres répondent à des critères littéraires précis et sont faites pour être montrées en société, ce qui est vérifiable avec les sources que sont les manuels de rédactions de lettres (qui seront évoqués ultérieurement), ou les lectures des lettres dans les salons. C'est une partie de l'idée portée par Roger Duchêne, selon laquelle la Marquise partage bien les lettres qu'elle reçoit de Madame de Grignan « Ce que Mme de Sévigné montrait à Paris, ce n'étaient pas ses lettres, mais celles de sa fille. Elle avait plaisir à faire voir (...) à quelques amis, les tendresses qu'elle en recevait »²⁹.

Une autre interprétation commune dans les études sévignéennes, notamment soutenue par Cécile Lignereux³⁰, nie toute volonté de rendre publiques les lettres de Madame de Sévigné. Cette idée concentre surtout son analyse sur le caractère privé du contenu de la correspondance : elle insiste sur les sentiments partagés entre la destinataire et la destinatrice, ainsi que sur les nouvelles qu'elles se donnent du monde. Soulignons que chaque personnage important (les nobles de la cour par exemple), est affublé d'un surnom pour l'anonymiser : par exemple, Madame de Montespan apparaît sous le nom de *Quantova*. On peut donc voir en cette pratique deux choses : d'une part l'omniprésence et la nécessité de la bienséance même sous format épistolaire et d'autre part, une volonté de ne pas trop en dire, de garder un caractère privé à ces lettres, ce qui va dans le sens de la présente hypothèse. Cécile Lignereux utilise également pour cela l'exemple de la pratique des citations dans la *Correspondance*. En effet, la Marquise apprécie allègrement les citations d'œuvres (de tous les genres : des romans au théâtre) dans ses lettres. Or selon la chercheuse,

²⁹ DUCHÊNE Roger, *Madame de Sévigné ou la chance d'être femme*, Paris, Fayard, 1982, p.264

³⁰ On peut le voir dans son livre *Une langue à soi. Propositions* paru aux Presses universitaires de Bordeaux en 2009

la pratique citationnelle dans la *Correspondance* tend à montrer entre Madame de Sévigné et son correspondant, une certaine forme d'intimité par le partage de références que seul destinataire et destinatrice peuvent comprendre. Cela va même jusqu'à supposer que celles-ci renvoient à un langage codé connu des seuls correspondants, comme évoqué ci-avant avec l'exemple des pseudonymes.

Mais ces deux hypothèses sur le statut de la *Correspondance* la définissent à merveille lorsqu'elles fusionnent, comme le souligne Nathalie Freidel : « L'œuvre de Madame de Sévigné est un objet singulier de notre paysage littéraire : la rencontre improbable d'une correspondance privée et d'un très large public »³¹. Elle développe l'idée d'une incertitude à déterminer les intentions de la Marquise quant à ses textes. La *Correspondance* est avant tout la conséquence tangible d'une relation à distance entre une mère et sa fille, mais dans ses lettres à Madame de Grignan, Madame de Sévigné se confie, livre ses réflexions quant aux anecdotes qu'elles narrent, mais aussi des aspects plus personnels, liés à leurs lectures ou conversations. Mais la question de la lecture publique de ses lettres reste en suspens, au vu des éléments intimes ou relevant du personnel, qu'elles peuvent contenir : il n'y a aucun moyen de savoir si les lettres de la Marquise étaient lues publiquement et faites pour être partagées.

Les lettres de Madame de Sévigné restent une pièce littéraire du XVII^e siècle, très étudiée pour leur lyrisme et les preuves d'amour qu'elles contiennent : nombre d'études portant leur regard sur la relation mère-fille à la période moderne, utilisent les lettres de la Marquise à la Comtesse comme sources. De même que plusieurs éditions des lettres ne contiennent que les lettres de 1671, année du mariage et du départ de Françoise de Grignan et première année de la correspondance entre Madame de Sévigné et sa fille. Nathalie Freidel va même jusqu'à souligner le caractère novateur des lettres de la Marquise, en attribuant la lettre intime comme genre à la *Correspondance*. En effet, celle-ci regorge de lettres grandiloquentes d'une mère qui exprime aussi intensément que possible le déchirement que lui provoque l'éloignement de sa fille. Il est à noter que ce sont bien ces lettres-là qui sont les plus étudiées de la *Correspondance*, pour leur style littéraire et le fait qu'elle casse les codes attribués aux lettres qui doivent rester aussi pudiques que possible.

³¹ FREIDEL Nathalie, *La conquête de l'intime. Public et privé dans la Correspondance de Madame de Sévigné*, op cit.

Mais Madame de Sévigné faisant fi des codes, les écrit pour partager ses sentiments avec sa fille. Il n'est donc pas surprenant alors qu'elles ouvrent la voie vers un genre littéraire nouveau.

Mais, la *Correspondance* sévignéenne aussi riche soit-elle a aussi ses limites.

LA CORRESPONDANCE DE MADAME DE SEVIGNE : RICHESSSES ET LIMITES

La Correspondance, une œuvre unique

La *Correspondance* de Madame de Sévigné constitue une œuvre littéraire unique. Outre le nombre de lettres qui la composent (rappelons le, au nombre de 1 372³²), les destinataires y sont multiples : une grande part de ses lettres est destinée à sa fille Madame de Grignan, mais son cousin le comte de Bussy-Rabutin n'est pas en reste. Sa correspondance avec sa cousine est d'ailleurs publiée en même temps que ses mémoires, de façon posthume en 1696, amorçant déjà le succès des lettres de la Marquise.

De même, cette correspondance éclaire le chercheur contemporain sur les pratiques littéraires épistolaires au Grand Siècle : en effet, la lettre est, dans l'œuvre sévignéenne, quelque chose de personnel, mais il est récurrent que celle-ci passe de mains en mains tant dans sa création que dans sa lecture. Il est à noter que dans plusieurs lettres que la Marquise adresse à sa fille, elle y insère un passage pour son mari, le comte de Grignan, ou pour sa petite fille Pauline. De même, que lorsqu'elle écrit ses lettres, il est fréquent que des passages de celles-ci ne soit pas d'elle, mais d'amis ou de proches, présents dans le même lieu qu'elle. On peut remarquer des passages de lettres indiqués comme « De Corbinelli »³³ ou « De Charles de Sévigné » par exemple. Ces passages sont révélateurs de la façon dont les lettres de la marquise étaient lues par elle comme par ses interlocuteurs, la lettre comme la plume passant de mains en mains. À mon sens, ce phénomène n'a rien d'étonnant : la Marquise écrit pour donner des nouvelles à sa fille, mais comme elle ne vit jamais

³² Ce nombre est celui des lettres recensées dans les trois volumes à la collection Pléiade, établie par Roger Duchêne entre 1973 et 1976, comprenant toutes les lettres attribuées à la Marquise mais aussi certaines réponses.

³³ On a mention de « De Corbinelli » in SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III, lettre 942

vraiment seule, chacun peut y aller de ses salutations ou de son petit paragraphe à la comtesse, à la famille de Grignan. Et il est à souligner que Bussy-Rabutin en fait de même dans ses lettres, comme avec celle du 30 juillet 1677³⁴, où le comte partage la plume avec Corbinelli.

Mais ce n'est pas la première correspondance privée à être publiée : en effet, dans son répertoire des « Recueils de lettres publiés en langue française jusqu'à la fin du XVII^e siècle », Fritz Nies liste des correspondances privées publiées pour tous, comme celle du Jean-Louis Guez de Balzac, *Lettres du Sieur de Balzac*, publiées à Paris en 1624, ou *Les Let de M. de Voiture* en 1631³⁵. Une partie de la *Correspondance* de la Marquise est d'ailleurs connue à moindre échelle, peu de temps après son décès : à la parution des *Mémoires* posthume de son cousin Roger de Bussy-Rabutin en 1696, un supplément de ses lettres (envoyées comme reçues) présente les missives de la Marquise. De son vivant, la Marquise est davantage adulée pour ses traits d'esprit oraux que pour la beauté de sa plume, bien que celle-ci soit connue par ses amis et sa famille, ce qui pousse d'ailleurs Pauline de Simiane à publier les lettres de sa grand-mère.

Comme nous avons pu le constater, la *Correspondance* aborde une pluralité de thèmes, de personnes ou de faits historiques, mais quels aspects de celle-ci sont étudiés par les chercheurs en histoire et/ou en littérature ?

Les aspects étudiés de la *Correspondance*

La *Correspondance* est une œuvre abondamment étudiée par la science historique comme littéraire, depuis le regain d'intérêt pour les correspondances à la fin du XX^e siècle. Mais quels sont les intérêts des chercheurs pour l'œuvre sévignéenne ?

L'aspect stylistique intéresse en premier lieu : le phrasé dans les lettres de la Marquise à ses divers correspondants, mais surtout à sa fille. La façon d'écrire est analysée sous le prisme des autres correspondances, antérieures ou contemporaines de Madame de Sévigné, afin de déterminer comment sont construites ses missives, littérairement. Il est utile de citer la journée d'études qui y fut dédiée le 1^{er} décembre 2012 à Lyon, par l'université Jean Moulin Lyon 3, dirigée par Mathilde Bombart,

³⁴ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome II, lettre 594

³⁵ NIES Fritz, *Les lettres de Madame de Sévigné...*, *op cit.*, pp. 275 et 297

« Connivences épistolaires ? Autour de Madame de Sévigné (Lettres de l'année 1671) »³⁶. De même que la relation de la Marquise à ses lecteurs, pour tenter de répondre à la fameuse question : Madame de Sévigné est-elle autrice ou simple épistolière ? Fritz Nies s'empare de la question dans son œuvre, *Les lettres de Madame de Sévigné. Conventions de genre et sociologie des publics*, de 2001. Dans la même idée, quelques travaux ont pu être menés sur les liens de la Marquise avec les milieux savants de son temps, comme la préciosité³⁷.

Mais le contenu des lettres reste le plus étudié. Les historiens tendent à utiliser la *Correspondance* tel un exemple dans plusieurs champs d'études, comme l'histoire de l'intime, avec l'œuvre de Nathalie Freidel, *La conquête de l'intime. Public et privé dans la correspondance de Madame de Sévigné*, ou sur les rapports de Madame de Sévigné à ses contemporains, à l'image de l'article d'Hélène Himelfarb « Madame de Sévigné chez Saint-Simon » ou « Madame de Maintenon vue par Madame de Sévigné » d'Eva Avidgor. L'intérêt est porté sur le récit que fait l'épistolière de son temps (« Madame de Sévigné et les grands procès de son temps »³⁸) ou de ses pairs, de même que l'image qu'ont d'elle ses contemporains. De la même manière, les recherches en cours placent leur focale sur de grands « concepts » vue par la Marquise.³⁹ Il est d'ailleurs étonnant, qu'à part un seul travail de recherches dans le cadre d'un diplôme⁴⁰, aucune analyse ait pu être faite sur les lectures de la Marquise. Quelques articles ont tenté de s'y intéresser, mais sans en faire un panorama détaillé : Constance Cartmill a étudié le rapport de la Marquise à la littérature moraliste⁴¹, Lise Charles sur les romans⁴² ou Monika Kulezsa sur, *Le romanesque dans les Lettres de Madame de Sévigné*.

Comment étudier la *Correspondance*, sans étudier Madame de Sévigné elle-même ? Les travaux sur la Marquise ont connu leur âge d'or avec les diverses publications de Roger Duchêne dans les dernières décennies du XX^e siècle, dont la biographie,

³⁶ Études littéraires de Madame de Sévigné et de ses lettres : <https://facdeslettres.univ-lyon3.fr/connivences-epistolaires-autour-de-madame-de-sevigne-lettres-de-l-annee-1671>

³⁷ Pour cela, on peut citer le travail de MOLINIÉ George, « Le style de Mme de Sévigné est-il précieux ? », *L'information grammaticale*, 16, 1983

³⁸ LEBIGRE Arlette, « Madame de Sévigné et les grands procès de son temps », *Histoire de la justice*, n°16, 2010/1

³⁹ Voir annexe 2 sur les thématiques de la recherche récente sur Madame de Sévigné.

⁴⁰ DUTHEUIL Brigitte, *Mme de Sévigné et la lecture*, soutenu à Villeurbanne, ENSSIB, 1984

⁴¹ CARTMILL Constance, « Madame de Sévigné lectrice de Pierre Nicole : la lettre à l'épreuve de l'essai » in BROUARD ARENDS Isabelle (dir.) *Lectrices d'Ancien régime*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003

⁴² CHARLES Lise, « Les grands romans de Madame de Sévigné », *Exercice de rhétorique*, n°6, 2016

Madame de Sévigné ou la chance d'être femme de 1982, reste la référence. Il y aborde tant la vie de la Marquise, que sa relation à ses lettres et à sa famille. Il y eu peu d'études purement biographiques depuis lors, exception faite de *Madame de Sévigné* de Stéphane Maltère, en 2013. Mais la Marquise est tout de même un personnage qui fascine et que l'on veut faire (re)connaître auprès du grand public : un numéro de *Secret d'Histoire* lui a été dédié le 18 août 2015 et un film d'Isabelle Brocart sur Madame de Sévigné est actuellement en préparation.⁴³ Il est à mentionner qu'étonnamment, il y a très peu de sources sur ses correspondants, particulièrement sa fille Françoise-Marguerite de Grignan, à laquelle Jacqueline Duchêne dédie un livre, *Françoise de Grignan ou le mal d'amour* en 1985, ou même son fils Charles. On peut penser que c'est peut-être pour l'une, parce que ses lettres ont été détruites et pour l'autre parce qu'il n'a pas écrit, bien qu'il ait pu échanger quelques lettres avec sa mère.

Mais, il est à présent approprié de se demander, aux vues de tous les travaux effectués sur la *Correspondance*, si celle-ci est une source historiquement fiable sur la vie de Marie de Rabutin-Chantal

Une vraie source de savoir sur la vie de la Marquise et de son temps ?

Mais au vu de ces éléments, pouvons-nous affirmer avec certitude que la *Correspondance* de Madame de Sévigné soit une source fiable de savoirs sur la vie qu'elle a réellement menée ?

Il est, à mon sens, inconvenant de penser que ces écrits ne soient pas emplis d'une certaine vérité. Elle écrit majoritairement à sa fille pour pallier à son absence et partager avec elle, son quotidien et les cercles qu'elle fréquente.

Cependant, cette analyse des lectures de la Marquise ne saurait être complète avec la seule *Correspondance* pour source : un inventaire après-décès de ses biens et plus particulièrement de sa bibliothèque, aurait pu être profitable pour confirmer ou infirmer les hypothèses posées par ces recherches. Elles auraient également complété les occurrences de lecture dans la *Correspondance* en les comparant avec

⁴³ <https://www.francebleu.fr/infos/culture-loisirs/grignan-les-candidats-tentent-leur-chance-au-casting-du-film-madame-de-sevigne-1645294718>

le contenu de sa / ses bibliothèque-s. De même, la Marquise fait mention de lectures sans pour autant que nous sachions si ce sont bien là ses propres livres ou des prêts. Un point de tension se fait aussi ressentir dans le manque d'exhaustivité que nous pouvons avoir sur les lectures qu'elle a pu faire durant sa jeunesse et dans le cadre de son éducation. Bien que ce soit des références qu'elles citent allègrement sans jamais dire avec clarté qu'elle les a lus. On peut penser aux pièces de Corneille comme *Le Cid* ou *Polyeucte*. Les sources concernant ses lectures pédagogiques ou ses lectures « plaisirs », dans sa jeunesse manquent cruellement pour mieux cerner le profil de cette lectrice.

Mais il est un autre détail à ne pas omettre dans cette idée de la *Correspondance* comme source fiable sur la vie de la Marquise de Sévigné : elle a été remaniée au fil des éditions. En effet, le texte des premières éditions des Lettres (celles du XVIII^e siècle par Perrin) a été revu et corrigé par la commanditaire, Pauline de Simiane. Elle purge la *Correspondance* des lettres littérairement moins réussies ou de celles qui font montre d'un certain penchant pour le jansénisme ou alors ce qui peut aller contre de grandes familles du royaume. De même, la petite-fille de Madame de Sévigné choisit de détruire les lettres de sa mère, privant la postérité des réponses de Madame de Grignan. L'éditeur participe également de ce phénomène de purge des lettres, ne choisissant de publier que les plus belles ou les plus intéressantes, problème que les éditions suivantes balaieront : au fil du temps, des missives sont retrouvées et la *Correspondance* est publiée dans sa quasi-totalité à la fin du XX^e siècle. Mais le cas de Madame de Sévigné n'est pas un cas isolé, comme le souligne Raymond Lebègue, « On fait avant la publication la toilette des lettres, on remplace les expressions familières, on biffe les détails de la vie quotidienne et les affaires d'argent. Avec trois ou quatre lettres ainsi mutilées, on en fabrique une seule. Les exemples appartenant aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles sont innombrables »⁴⁴. Même si cela participait initialement d'une volonté de présenter l'auteur-e sous son meilleur jour, la perte des lettres originales (comme le cas de Madame de Sévigné et de son peu d'autographe), nous prive des vrais dires du destinataire et crée ainsi des analyses involontairement faussées.

⁴⁴ LEBÈGUE Raymond, « Avant-Propos », *Revue d'Histoire Littéraire de La France*, vol. 78, no. 6, 1978, pp. 883-85.

Longtemps, on a pu penser que la *Correspondance* fut une source fiable pour l'étude des grands évènements du XVII^e siècle, mais ce postulat reste à nuancer lui aussi. La façon dont Madame de Sévigné nous raconte le procès de Fouquet de 1662, le mariage manqué de la Grande Mademoiselle et Mr de Lauzun en 1670 ou la mort de La Voisin suite à l'affaire des Poisons en 1680 sont tous issus d'un point de vue. Madame de Sévigné les raconte à sa fille sous le prisme des affects : proche de Fouquet, elle va se placer contre l'accusation et va rester loyale à son ami durant le procès, pour le mariage de la Grande Mademoiselle, elle n'approuve pas cette union et le fait savoir dans sa lettre à Monsieur de Coulanges du 15 décembre 1670 :

« Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, que l'on se moque de vous, et que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures : nous trouverons que vous avez raison ; que nous en avons fait autant que vous ».

Il ne faut pas oublier qu'elle n'était ni chroniqueuse, ni même historienne, mais bien un témoin de son temps, qui racontait à ses correspondants la vie parisienne. En aucun cas, elle ne se pare de la neutralité eu égard aux historiens.

Ces éléments de compréhension apportés par les études menées sur la *Correspondance* invitent cependant à se questionner sur les pratiques littéraires, ainsi que les usages plus généraux des femmes nobles au XVII^e siècle en termes de lecture, ainsi que leur rapport aux livres dans le cadre éducatif et culturel. De même, les interrogations se posent aussi dans le rapport des femmes à l'écriture, avec l'émergence au XVII^e siècle de la figure de l'autrice, et quant au statut de Madame de Sévigné, est-elle véritablement autrice ?

DE LA LECTURE DES FEMMES A LA PERIODE MODERNE

Au sortir du Moyen-Âge et avec la mise au point et la diffusion de l'imprimerie, l'accès aux livres comme à la lecture pose de nouvelles problématiques notamment en matière d'éducation. L'éducation, la lecture et même l'écriture féminine arrive dans les débats savants et cette partie de l'analyse tend à montrer dans quelle mesure cela a pu affecter les femmes du XVII^e siècle, dont Madame de Sévigné.

LA POSSESSION DE LIVRES ET LECTURE CHEZ LES FEMMES : XVI^E-XVII^E SIECLES

Durant la période moderne, le livre est le premier vecteur de la culture. Omniprésent dans le cadre éducatif, dans la maison, grâce aux innovations techniques et à la baisse de son coût, le livre se démocratise grandement au XVII^e siècle. Mais est-ce bien le cas pour les femmes ? La réponse ne peut qu'être nuancée : oui c'est le cas, mais pas pour toutes les femmes. Déjà au Moyen-Âge, les femmes lisaient mais la lecture féminine était essentiellement tournée vers les livres de dévotions (psautiers, livres d'heures etc.) : l'importance est mise sur la bonne éducation religieuse des femmes, tant pour en faire de bonnes croyantes que des épouses modèles. Les traités d'éducation des humanistes du XVI^e siècle restent dans cette optique, comme nous aurons l'occasion de le voir plus après.

Les femmes laïques ne sont donc que peu concernées par la lecture ou la possession de livres. Les femmes entrées en religion sont plus intéressées par la lecture, toujours centrée sur la spiritualité. En effet, la lecture est une occupation centrale dans la vie monacale dès la fin de l'Antiquité, et cette tradition du moine savant et lettré s'est perpétuée tout au long du Moyen-Âge, et les bibliothèques des abbayes faisaient figure d'exemple. Avec l'arrivée d'ordres féminins, la tradition n'a guère changé, faisant donc des abbesses et moniales des femmes éduquées. Mais même au sein du cloître, la lecture est une activité soumise à un grand nombre de règles. Les couvents ne sont pas les lieux où le livre circule facilement : mais même si les lectures des religieuses restent dans le domaine pieux, ce sont des femmes qui lisent, dans un but dévot mais aussi pour s'instruire : « si les nonnes se mettent à lire au lieu de rester confites en dévotion, c'est que la formation par la lecture est reconnue comme

indispensable à la vie spirituelle »⁴⁵. De grands noms de la religion du XVI^e siècle admettent l'importance de la lecture féminine dans le cadre de la formation religieuse mais aussi dans leur quotidien, comme Thérèse d'Avila, qui dresse une liste des références pour ses moniales carmélites : « tous sont des ouvrages réputés de spiritualité et de doctrine, qui sont utilisés deux heures par jour (...). La lecture personnelle est donc favorisée dans les congrégations féminines de la Contre-Réforme »⁴⁶. Ces livres appartiennent tant à des bibliothèques d'abbayes ou de couvents qu'aux religieuses elles-mêmes, et se transmettent d'une génération à l'autre : dès la fin du Moyen-Âge, le livre se transmet par voie testamentaire ou par le biais de donations, aux particuliers comme aux congrégations religieuses.

Pour ce qui est des femmes bourgeoises ou nobles, elles sont également parmi les plus grandes consommatrices de livres à la période moderne, d'une part parce que leur éducation le leur permet, ce sont des femmes lettrées et instruites (du fait de leur condition), mais aussi par les moyens financiers dont elles peuvent disposer pour acquérir l'objet livre. Au XVI^e siècle, seules les femmes de très haute naissance étaient des lectrices : les princesses étaient parmi les plus grandes possesseuses de livres du royaume. Les livres étaient alors le fondement de leur éducation, qui contribuait à faire d'elles de grandes lectrices, ce que nous confirme par exemple, l'inventaire de la bibliothèque de Marguerite de Valois⁴⁷. Elle est en grande partie composée de livres religieux mais aussi de traductions d'auteurs antiques, partageant les possessions entre les ouvrages français, italiens et latins.

Mais au fil du siècle, et plus particulièrement au début du XVII^e siècle, le cercles des lectrices s'est ouvert plus nettement, incluant les femmes de plus petite noblesse (comme Madame de Sévigné) puis bourgeoises, par exemple Madeleine de Scudéry. Pour cela, l'étude *Les femmes bibliophiles de France (XVI^e-XVII^e-XVIII^e siècles)* établie par Ernest Quentin-Bauchart dans les années 1880 peut servir d'exemple : il y compile pour chaque grande noble, dont il établit la fiche biographique, une copie du contenu de leur bibliothèque et / ou inventaire après-décès : on voit arriver au fil de l'œuvre, des femmes en dehors des sphères royales comme la Marquise de

⁴⁵ LEMAITRE Nicole, « Les livres et la formation du clergé au XVI^e siècle ». In *Revue d'histoire de l'Église de France*, t.83, n°210, 1997, pp. 117-131

⁴⁶ *Ibid* p. 128

⁴⁷ Les informations suivantes sont tirées de l'étude d'Ernest Quentin-Bauchart, *Les femmes bibliophiles de France (XVI^e-XVII^e-XVIII^e siècles) tome premier*, Paris, Morgand, 1886

Rambouillet, célèbre salonnière du XVII^e siècle ou encore de la duchesse de Lesdiguières Marguerite de Gondi, la nièce du Cardinal de Retz . Ces exemples montrent la façon dont la bibliophilie tend à se démocratiser dans les différentes couches des élites nobiliaires et montre l'importance croissante de la lecture chez les femmes.

Il est à noter qu'au début de la période moderne, les femmes réellement concernées par la lecture sont les femmes de haute condition, les reines ou les princesses : l'on estimait que celle-ci, de par leur haute position dans la société, se devaient d'être instruites et lettrées.

FEMMES ET LITTERATURE : LA SOCIABILITE ET LES SALONS

Le rôle de la sociabilité littéraire dans les choix de lectures de femmes : l'exemple de Madame de Sévigné

Madame de Sévigné, dans ses choix de lecture est guidée par le cercle de savants et de littéraires qu'elle fréquente dès sa prime jeunesse. En effet, comme le souligne Roger Duchêne, bien qu'elle reçoive une éducation libre pour son temps, cela ne l'empêche pas, dès son mariage de commencer à fréquenter les salons littéraires en vogue à Paris, et d'y poursuivre son apprentissage. Elle se rend notamment à celui de l'hôtel de Rambouillet, tenu par la marquise Catherine de Vivonne. Son activité s'étend entre 1620 et 1660, il devient rapidement un des salons les plus fréquentés : Vincent Voiture, Pierre Corneille ou encore Gilles Ménage s'y rendent assidûment.

L'entrée de la Marquise dans le cercle littéraire de ce salon est l'œuvre de son proche ami Jean Chapelain (1595-1674), un poète et critique littéraire, académicien dès 1634. Il introduit également la jeune femme dans le cercle du Cardinal de Retz et de Boileau⁴⁸, dont la proximité janséniste avérée, tend à forger les futures lectures et accointances de la Marquise envers ce mouvement. L'importance de la sociabilité mondaine sur les choix des lectures et goûts littéraires de Madame de Sévigné n'est pas à négliger. Sa rencontre avec de grandes personnalités du monde littéraire se passe dans la « Chambre bleue » de l'hôtel de Rambouillet, comme Gilles Ménage ou Jean Chapelain. L'historiographie les cite comme les précepteurs de la Marquise, mais il n'en est rien, ils seraient à considérer comme ses « grands piliers intellectuels »⁴⁹. Pour le cas de Gilles Ménage (1613-1692), grammairien et théoricien de la langue française, il permet à la Marquise de s'informer et d'apprendre, mais il la met aussi en relation avec de grands noms de la littérature comme ce fut le cas avec Madame de la Fayette. Cette proche amie avec laquelle elle va longuement correspondre au fil des années, partageant des intérêts mondains comme littéraires. Dans une succession de lettres adressées à Bussy-Rabutin, elle mentionne avoir lu *La Princesse de Clèves*, le roman de Madame de La Fayette paru

⁴⁸ Mentionné dans la *Correspondance* sous le nom de Despréaux

⁴⁹ KULESZA Monika, *Le romanesque dans les Lettres de Madame de Sévigné*, Frankfurt, Peter Lang, 2014

en 1678. Ils connaissent directement l'autrice⁵⁰ et font une critique du livre⁵¹, que la marquise mentionne avoir reçu.

Mais ce n'est pas le seul auteur avec lequel Madame de Sévigné correspond et entretient une relation amicale comme littéraire, puisqu'il en va de même pour le duc François de La Rochefoucauld. Elle correspond également avec lui, et n'hésite pas à le citer à loisir au fil des lettres, ainsi que ses célèbres *Maximes*, parues en 1665. Ils se sont rencontrés par le biais des salons qu'elle fréquente, et il figure parmi l'un de ses amis les plus intimes.

Il est aussi à noter que bien que Madame de Sévigné soit une grande mondaine, elle ne fréquente que peu la cour du roi. En effet, au décès de son mari en 1651, elle passe un an loin de la capitale avec ses enfants et lorsqu'elle revient à Paris, elle s'installe rue du Temple pour élever ses enfants. Elle mentionne quelques visites à la cour dans la *Correspondance*, où elle y converse des dernières nouvelles du monde, mais aussi de littérature. Dans une lettre datée du 21 février 1689⁵², elle rend compte d'une discussion qu'elle tient, avec rien de moins que le roi, concernant la représentation de la pièce de Racine, *Esther*. Son regard sur les courtisans et leurs rituels est tranchant, mais cela ne l'empêche pas d'y être en bonnes grâces, comme on peut le remarquer dans les *Mémoires* du duc de Saint Simon (un noble dont les mémoires constituent une pièce littéraire et historique de choix sur la vie à la cour louisquatorzienne). En effet, celui-ci fait état de « Cette femme, par son aisance, ses grâces naturelles, la douceur de son esprit, *en donnait par sa conversation à qui n'en avait pas*, extrêmement bonne d'ailleurs, et savait extrêmement de toutes choses, sans vouloir jamais paraître savoir rien »⁵³.

La sociabilité littéraire de Madame de Sévigné est donc avant tout l'œuvre des salons et cercles qu'elle fréquente, mais également des correspondances qu'elle entretient avec les grand-e-s auteur-ice-s de son temps, qui influencent ces goûts de lectures.

⁵⁰ Le livre est publié anonymement en 1678.

⁵¹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit.*, tome II, lettre 650

⁵² SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit.*, tome III, lettre 1073

⁵³ Saint-Simon, *Mémoires*, éd. A. de Boislisle et L. Lecestre, Paris, Gallimard, 1972-1978, t. XII, p.498

Éducation et livres

Les livres sont un point clé dans l'instruction des jeunes gens de la haute société du Grand Siècle. Mais il faut rappeler que l'éducation des jeunes garçons et des jeunes filles n'est en aucun cas comparable tant au niveau du contenu que de la forme. Il est plus utile ici de détailler le rapport aux livres des jeunes filles dans le cadre de leur éducation, plus codifiée que celle de leurs homologues masculins. Celles-ci, lorsqu'elles sont de condition noble ou bourgeoise, bénéficient de deux options : soit s'instruire avec des maîtres et/ ou des précepteurs à domicile, soit être éduquée dans un couvent de religieuses, le cas le plus fréquent pour les jeunes nobles. Elles y passent environ cinq années (de leur dix à leur quinze ans), mais on ne sait pas réellement ce qu'elles peuvent y apprendre en dehors de la « théologie » inhérente à ces lieux d'apprentissage. Mais un paradoxe demeure, au moins pour le premier quart du Grand Siècle, « On ne s'étonnera pas trop si dans cette atmosphère, la plupart des ouvrages qui traitaient des femmes au début du siècle, sont surtout consacrés (...) à démontrer le caractère imparfait et vicieux de leur nature et la pauvreté de leur intellect »⁵⁴ : les hommes vantent leur supériorité intellectuelle sur les femmes tout en leur limitant l'accès à l'éducation. Mais les choses évoluent au cours du siècle et la question de l'éducation féminine revient pour être mieux traitée : citons Madame de Maintenon qui crée dans les années 1670 des lieux d'enseignements pour les jeunes filles, comme celui de St Cyr. Il est à noter que la grand-mère paternelle de Madame de Sévigné, Jeanne- Françoise Frémyot, baronne de Chantal, fonde en 1610 l'ordre monastique féminin de la Visitation (aussi appelées Visitandines). Ce lieu d'éducation reste une référence pour les jeunes filles de bonnes familles, que la Marquise ne fréquente pas, ses tuteurs lui préférant une instruction avec des précepteurs.

L'éducation féminine au XVII^e siècle s'est vue restreindre grandement malgré les avancées et intérêts qu'ont pu porter les savants humanistes du XVI^e siècle sur la question : Érasme s'est saisi de cette problématique dans son traité *De l'éducation des enfants* en 1529, en réponse critique à l'essai de Luis Vivès qui critiquait l'éducation des jeunes filles dans *L'instruction des femmes chrétiennes* de 1523. De même, Agrippa d'Aubigné dont les filles sont éduquées avec leurs frères, ne les encouragent pas à se cultiver davantage : « La culture, leur dit-il est bonne pour les

⁵⁴ MARTIN Henri-Jean *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVIIe siècle tome 1*, Genève, Droz, 1969, p.547

« Princesses qui sont par leur condition, obligées à la connaissance, à la suffisance, aux gestions et autorités des hommes »⁵⁵. L'idée d'une femme bourgeoise instruite n'est pas imaginable pour les grands savants du XVI^e siècle, jusqu'aux revendications de Martin Luther, qui revendique la même éducation pour tous, avec la création d'écoles de filles semblables aux écoles pour garçons déjà existantes. Cependant, il restreint le champ de l'apprentissage, celui-ci devant servir à « diriger son ménage et élever chrétiennement ses enfants »⁵⁶, comme les autres traités qui autorisent une partielle éducation féminine dirigée vers la morale et la vertu des Écritures. La méfiance des lectures féminines profanes se met donc en place à cette période, avec comme preuve l'essai de Jean Bouchet de 1830, *Les triomphes de la noble et amoureuse dame*. Mais cette vision « traditionaliste » de la femme est coupée dans son élan par un traité de Castiglione concernant le rôle des femmes à la cour et *a fortiori* leur éducation qui se doit d'être aussi complète que celles des hommes, remettant ainsi la problématique de la classe sociale de « l'étudiante » sur le devant de la scène. Il faut aussi mentionner que le débat quant à l'instruction féminine ne prend pas en France, mais agite les savants de tous les autres pays européens. L'accès des femmes aux livres est donc déjà un sujet de discorde entre les théoriciens, mais tous s'accordent sur le danger que représentent les romans pour les faibles esprits des jeunes filles, porte ouverte à une certaine forme de perversion. Ils sont trop éloignés des livres moraux ou des textes bibliques, nécessaires pour la bonne éducation et seuls livres que les femmes dussent lire. Seuls Érasme et Montaigne proposent un programme aussi religieux que philosophique ainsi que la lecture de poésies, forme délicate et adaptée à la nature des femmes. L'éducation féminine au XVI^e siècle reste le lot du père (en accord avec l'adage disant que le père instruit) ou pour certains de maîtres mais presque toujours dans l'intimité de la maison : Vivès recommande une clôture quasi totale pour se concentrer sur les devoirs domestiques tandis que Montaigne ou Érasme prônent le divertissement pour encourager la curiosité ou leur sens de la conversation.

Pour l'éducation des jeunes filles du Grand Siècle, le livre n'est pas une composante majeure de la formation : en effet, bien qu'elles reçoivent des bases de littérature,

⁵⁵ LAZARD Madeleine, « Chapitre IV : l'éducation des filles » in LAZARD Madeleine (dir), *Images littéraires de la femme à la Renaissance*, Paris, PUF, p. 95

⁵⁶ *Ibidem*

de culture, leur formation est aussi composée d'activités telles que la danse ou la musique.

Mais la lecture est une activité qui, grâce à l'imprimerie et au développement du marché du livre, est rendue possible à une large part de la société : les femmes nobles ou bourgeoises voient le livre devenir un objet quotidien, dont elles peuvent s'emparer pour étendre leurs connaissances dans tous les domaines. Il n'est pas possible de mesurer ce phénomène, car il est rare de savoir quelle femme a acheté tel ouvrage en son nom : dans les inventaires après-décès féminins qui nous sont parvenus, il est possible de penser que les livres qui y figurent sont un héritage de leur mari décédé avant elles. Soulignons que les seuls inventaires qui nous ont été transmis, concernent pour la plupart les bibliothèques des femmes de la noblesse.

Il faut donc supposer que cette avancée dans la possession de l'objet livre par les femmes, ainsi qu'une vie culturelle foisonnante, profite aux femmes qui désirent se lancer dans le monde littéraire en tant qu'autrices, mais qu'en est-il réellement ?

DES FEMMES AUTRICES AU XVII^E SIECLE

Le Grand Siècle voit donc naître la littérature telle que nous pouvons encore la concevoir de nos jours, et plus particulièrement la place de la femme sur la scène littéraire. S'affirment à cette période le statut de la femme écrivaine, de l'autrice. Mais en quoi cette montée de la littérature et de l'écriture féminine peut-elle jouer dans la façon d'écrire et *a fortiori* de lire de Madame de Sévigné ?

L'émergence des œuvres littéraires féminines au XVII^e siècle

Déjà à la fin du Moyen-Âge, la littérature s'ouvre doucement aux femmes, bien que seules deux autrices nous soient parvenues : Christine de Pizan et sa *Cité des Dames* de 1405, ainsi que Marie de France et ses *Lais* de la fin du XIII^e siècle. La Renaissance voit donc ce phénomène s'amplifier notamment avec les œuvres de la poétesse lyonnaise Louise Labé, les *Mémoires* de Marguerite de Navarre. Mais cette image de l'autrice tend à se développer plus grandement au XVII^e siècle. Un nouvel ordre sociétal permet à la femme noble de devenir proactive dans les milieux savants et tout particulièrement littéraires, avec l'arrivée des grands salons. Ces lieux sont définis comme des cercles de conversations où se rencontrent romancier-e, épistolier-e ou encore théoriciens de la langue, et dont la plupart sont tenus par des femmes. Le plus célèbre et fréquenté du XVII^e siècle est celui de l'Hôtel de Rambouillet, tenu par Catherine de Vivonne, inauguré en 1608. Elle reçoit des savants parmi les plus fameux du Grand Siècle dans sa « Chambre Bleue » : Voiture, La Rochefoucauld, Madame de La Fayette... et Madame de Sévigné. Ces salons sont une véritable révolution dans l'accès à la culture pour les femmes, comme le souligne Danielle Haase-Dubosc, « Notons la différence évidente entre la femme intelligente capable de tenir un salon et la femme intellectuelle productrice d'idées et de recherches. Toutefois, il ne faut pas oublier que la femme intelligente peut aussi être intellectuelle ; que le salon favorisa l'accès des femmes à la culture »⁵⁷. Les femmes sont au centre de grandes discussions tant sur le fond des œuvres que sur leur forme. Mais un autre basculement s'opère grâce à leur participations actives aux débats des salons : la naissance de courant et genre littéraires féminins. En effet, il est à noter que dès 1652, Madeleine de Scudéry, grande habituée de l'Hôtel de

⁵⁷ HAASE-DUBOSC Danielle « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII^e siècle – le salon et le rôle intellectuel des femmes », *Clio. Histoire, femmes et société*, n°13, vol.1, 2001

Rambouillet, inaugure son salon rue du Temple puis rue de Beauce, dans l'optique de réunir les « précieuses ». Ce nouveau courant littéraire introduit par *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé entre 1607 et 1627, la préciosité (et les précieuses) a pour but un raffinement du langage et des mœurs, caractérisé par des thèmes pastoraux, romantiques et souvent inscrits dans la période antique, comme c'est le cas de *Clélie*, *Histoire romaine*, un des plus grands romans de Mademoiselle de Scudéry, paru entre 1654 et 1660. La préciosité est donc un mouvement essentiellement féminin souvent raillé par les autres écrivains pour ses excès langagiers comme comportementaux (les précieuses agissant en fonction du « prix » qu'elles estiment être le leur) sous forme de critiques littéraires : Molière dépeint ces femmes de façon péjorative en se moquant de leurs expressions alambiquées et de leur attitude à la limite du pédantisme dans *Les Précieuses ridicules* de 1659, Antoine de Somaize avec son *Dictionnaire des Précieuses ou la Clef de la langue des ruelles* de 1660 dans lequel il reprend chaque mot ainsi que son adaptation en langage précieux.

Ces critiques avant tout masculines lancent donc un questionnement : étaient-elles critiquées pour le fond de leur pensée ou pour leur genre ? Car les précieuses ont une influence (aussi légère soit-elle) dans les débats grammaticaux et littéraires de la mi-XVII^e siècle. Lorsque Richelieu fonde l'Académie Française en 1634, dans le but de créer le premier dictionnaire de langue française, les précieuses s'emparent elles aussi de la question de la langue « On doit aussi aux précieux un projet de simplification de l'orthographe dont nombre de rectifications ont été retenues par le dictionnaire de l'Académie française : « auteur » devint « auteur » ; « répondre » s'écrivit « réponde » ; « aîné » se transforma en « aîné », etc. »⁵⁸. Ces changements dans la langue française peuvent donc laisser penser que les hommes craignaient ces femmes savantes mais aussi soulignaient un meilleur accès des femmes à la culture.

La littérature tend donc à prendre un nouveau tournant au XVII^e siècle : la définition des genres littéraires se précise, et ceux-ci mutent en empruntant d'autres *topoi*, incitant ainsi une nouvelle écriture littéraire, plus féminine. L'exemple le plus parlant est sans doute celui du roman, un genre qui émerge et se définit au XVII^e siècle. En effet, le genre existe depuis le Moyen-Âge, en y désignant un long récit

⁵⁸ ARGOD DUTARD Françoise « Le langage des précieuses », <https://eduscol.education.fr/odysseum/le-langage-des-precieuses>

en langue vulgaire (*a contrario* du latin, plus formel), narrant d'abord des histoires de chevalerie courtoise plutôt courtes, comme le cycle arthurien de Chrétien de Troyes au XII^e siècle. Au fil du temps, ce format évolue en se raccourcissant et en prenant au XVII^e l'appellation de « nouvelles », mais le public en reste méfiant « le mot même de roman se trouve discrédité auprès du public, comme évocateur d'aventures extraordinaires et invraisemblables »⁵⁹. La critique est entendue et ce genre littéraire adopte alors un cadre plus réaliste. Jean Mesnard explique ce phénomène notamment grâce à la parution des mémoires des savants du siècle passé, idéale pour poser le cadre spatio-temporel de nouvelles intrigues romanesques. De même que la vie à la cour des grands nobles, toile de fond des grands romans du XVII^e siècle, comme *la Princesse de Montpensier* de Madame de La Fayette de 1652. Ce roman évoque les amours de la princesse de Montpensier et du duc de Guise sur fond de conflits religieux entre protestants et catholiques, en évoquant le massacre de la Saint Barthélémy de 1572. Les plus grands romans du XVII^e siècle sont donc pour la plupart le fait de grands hommes, mais aussi de femmes qui s'affirment davantage en mettant l'amour et ses intrigues au centre du récit, créant une histoire vraisemblable tout en maintenant un grand nombre de péripéties : il est possible de prendre pour exemple les romans-fleuve de Madeleine de Scudéry (*Clélie, Histoire romaine* de 1654-1660) ou les nouvelles de Madame de La Fayette. Mais l'acmé de ce procédé, qui transforme le roman-fleuve mal vu, en « nouvelle historique »⁶⁰ à plus grand succès, est atteint avec *La Princesse de Clèves* en 1678, qui marquera tant le genre romanesque lui-même que ses lecteurs contemporains. Cela va contre le roman précieux et donne une version de l'amour et du sentiment amoureux plus négative mais pourtant vraisemblable, plus réelle.

De même, qu'un genre romanesque particulier se développe et est caractérisé par le fait que les femmes en soient non seulement lectrices mais aussi autrices : le roman épistolaire. Comme indiqué précédemment, le genre se développe au XVII^e siècle avec le nombre croissant de correspondances, mais s'affirme plus tardivement. Cependant quelques œuvres du genre ont marqué le Grand Siècle⁶¹ : *les Provinciales*

⁵⁹ MESNARD Jean, « Chapitre IV Mesnard, Jean. « Chapitre V - La littérature romanesque », *Précis de littérature française du XVII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, pp. 265-272.

⁶⁰ *Ibidem*.

⁶¹ CALAS Frédéric (dir.), « Liste chronologique des romans épistolaires de 1669 à la fin du XVIII^e siècle », *Le roman épistolaire*, Paris. Armand Colin, 2007, pp. 113-119.

de Pascal⁶² (1657) un recueil de lettres ayant une visée argumentative, *Les lettres Portugaises* de Gabriel-Joseph de Lavergne de Guilleragues (1669), qui aborde plus nettement le thème de l'amour et les *Histoire nouvelles des amours de la jeune Bélise et de Cléante* (1689) dans un registre similaire, tourné vers le registre galant. Ces réflexions sur le roman épistolaire encouragent les questionnements sur la façon dont l'épistolier peut être perçu comme un auteur. Dans le cas de cette étude, la question se pose : Madame de Sévigné est-elle une autrice ou une simple épistolière, au regard de la postérité attribuée à sa *Correspondance* ?

Madame de Sévigné, une autrice ?

Au vu du grand nombre de lettres que la Marquise rédige au fil des ans, la question de son statut ou non d'écrivaine s'est posée auprès des chercheurs tendant à créer un débat historiographique, dont les chercheurs sont conscients et désireux d'apporter une réponse claire.

En effet, certains historiens comme Nathalie Freidel prétendent que la Marquise était consciente de la valeur littéraire de son œuvre, puisqu'elle la présentait à un public pour (re)lecture. « L'œuvre de Madame de Sévigné est un objet singulier de notre paysage littéraire : la rencontre d'une correspondance privée et d'un très large public »⁶³. Elle va même jusqu'à revenir sur le grand débat des qualificatifs de la Marquise en distinguant « épistolière », celle qui écrit des lettres sans souci de public autre que son destinataire et « auteur épistolaire », qui prend plus soin de satisfaire un potentiel public que son correspondant.

Tandis que d'autres nient cette volonté purement littéraire dans la rédaction de ses lettres, en mettant en avant un style « négligé », « naturel », comme Bruno Méniel. Il explique que la *Correspondance* sévignéenne obéit à une rédaction qui fait fi des codes établis et qui reste naturelle.

« Mme de Sévigné rattache explicitement le naturel à l'aisance mondaine, lorsqu'elle écrit (23 décembre 1671 : I, 398) : « mon style est si négligé qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour s'en pouvoir accommoder. ». Dans cette phrase, « naturel » et « du monde » sont placés sur le même plan, ce qui établit entre ces termes, sinon une

⁶² Cet ouvrage de Pascal est d'abord publié sous le pseudonyme Louis de Montalte en raison du sujet évoqué.

⁶³ FREIDEL Nathalie, *La conquête de l'intime. Public et privé dans la Correspondance de Madame de Sévigné*, Paris, Honoré Champion, coll. "Lumières classiques", 2009

équivalence, du moins une interdépendance : il faut être du monde pour accéder au vrai naturel et cultiver le naturel pour devenir un mondain parfait. »⁶⁴

Les avis divergent même sur la question du statut de la Marquise, cependant Jean Mesnard nuance ces avis :

« Elle serait pourtant peut-être étonnée d'être annexée aujourd'hui à la littérature. La correspondance avec sa fille n'a pas de visée littéraire, si l'on entend par là une visée de publication : elle est destinée à une personne, et non à un public. On s'est demandé si Mme de Sévigné n'avait pas trouvé dans ses lettres le moyen de réaliser une sorte de vocation littéraire. La question est peut-être mal posée, et anachronique ».⁶⁵

À mon sens, cette hypothèse est celle qui reste la plus probable, puisque jamais au fil des lettres l'envie de la Marquise d'être publiée ou d'écrire autres choses que des lettres ne se fait sentir. Mais il est tout de même possible de penser que Madame de Sévigné ait pu composer des chansons ou poèmes comme l'ont fait Coulanges ou Bussy-Rabutin dans la *Correspondance* : une hypothèse qui restera sans réponse, en l'absence des missives de réponse de la Marquise à ses correspondants. De même, écrivait-elle ses lettres pour être lue ? Il est possible d'imaginer que certaines de ses lettres peuvent être perçues comme des exercices de style à destination d'un cercle restreint (ses proches, des membres des salons qu'elle fréquente) mais la plupart sont des lettres de nouvelles qu'elle adresse à sa fille loin du foisonnement mondain et intellectuel francilien. Elle ne pensait donc pas qu'elle serait publiée ou du moins vraiment lue par le plus grand nombre : comme l'explique Roger Duchêne, la Marquise écrit pour répondre à sa fille, parce qu'elle lui répond, et ceci est justifié par ses propres dires dans la lettre du 14 juin 1671 : « Adieu. Je suis chagrine, je suis de mauvaise compagnie. Quand j'aurais reçu vos lettres, la parole me reviendra »⁶⁶.

Cependant, il ne faut pas omettre une citation de la Marquise, balayant tous les doutes que l'on ait sur ses intentions littéraires, dans sa lettre à sa fille le 15 février 1690, où elle y dit ceci : « Vous louez tellement mes lettres au-dessus de leur mérite que si je n'étais assurée que vous ne les refeuilletterez jamais, je craindrais tout d'un coup de me voir imprimée par la trahison d'un de mes amis ».⁶⁷ Il est clair que la

⁶⁴ MÉNIEL Bruno, « Madame de Sévigné et la rhétorique du naturel », *Exercices de rhétoriques*, 6, 2016, p.2

⁶⁵ MESNARD Jean (dir), « Chapitre VI - Épistoliers et mémorialistes », *Précis de littérature française du XVII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, pp. 273-280.

⁶⁶ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit.*, tome I, lettre 173

⁶⁷ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit.*, tome III, lettre 1196

Marquise ne veut en aucune façon être publiée, devenir une autrice, mais garder sa Correspondance pour elle, ses amis proches et sa famille, donnant ainsi tout son crédit à l'expression « écrit du for-privé ».

Il semble pourtant que la question n'ait pas lieu d'être pour le grand public, la façon dont la marquise est passée à la postérité ne retenant que son statut d'écrivaine. En témoigne, la présentation de Madame de Sévigné dans l'étude que les écoliers font de ses lettres. Marie de Rabutin-Chantal y est présentée comme épistolière mais dont le phrasé peut être étudié comme celui d'un auteur plus classique.

De même, son nom est abondamment utilisé pour désigner tous types d'établissements : des pressings, aux auto-écoles en passant par des bâtiments comme des lycées. Mais comme le souligne Nathalie Grande, la patrimonialisation du nom de Sévigné et de ses biens a contribué à créer le mythe de l'autrice. En effet, les lieux où a pu se rendre l'épistolière (villes comme bâtiments) portent la marque de son passage comme peuvent en témoigner la rue de Sévigné dans le 3^e arrondissement de Lyon⁶⁸. La patrimonialisation des lieux contribue grandement à garder une trace de l'influence littéraire de la Marquise : Nathalie Grande compare ce cas avec celui de Madame de Lafayette, dont le nom reste moins emprunté que celui de Madame de Sévigné, en attribuant cette différence de traitement aux genres des écrits des deux femmes. Madame de Sévigné est reconnue pour ses lettres, un genre commun et en vogue à sa période, pour ses démonstrations affectives auprès de sa fille éloignée d'elle, tandis que Madame de Lafayette s'est illustrée dans un genre plus « polémique », ainsi que pour sa place dans la grande famille qu'était la sienne « Cette surabondance ne concerne (sans doute) pas Mme de Lafayette, qui subit de plein fouet le désavantage de ne pas être le membre le plus éminent de la grande famille Lafayette. Les Motier de La Fayette ont laissé en effet à plusieurs reprises leur nom dans l'histoire, et le général La Fayette (...) héros de la Guerre d'indépendance américaine puis de la Révolution française, a éclipsé son ancêtre »⁶⁹. La différence réside donc dans l'image que renvoient les deux femmes plus qu'à leurs écrits en eux-mêmes : toujours est-il que la différence de traitement est là, suscitant de grands questionnements sur le statut de Madame de Sévigné, à jamais irrésolu.

⁶⁸ Voir annexe 6.

⁶⁹ GRANDE Nathalie, « Deux figures du matrimoine : patrimonialisation comparée de deux autrices du XVII^e siècle, Mme de Sévigné et Mme de Lafayette », *Recherches & Travaux*, 96 | 2020

Le rapport aux livres chez les femmes durant le Grand Siècle est donc quelque chose de complexe mais il est à conclure que les femmes ont un meilleur accès à l'éducation et à la culture malgré le fait qu'il soit moindre face à leurs homologues masculins. Ce meilleur accès à la connaissance s'accompagne d'une percée plus forte dans le monde littéraire tant par le biais des salons que par celui de l'écriture. Mais pour le cas de Madame de Sévigné, dont le statut littéraire demeure flou, on peut se demander comment l'éducation qu'elle a reçu et les relations qu'elle a pu nouer dans les cercles littéraires qu'elle fréquentait, ont pu influencer son goût pour la lecture, ses lectures en elles-mêmes. A-t-elle un comportement de lectrice fréquent pour une grande noble de son siècle ou a-t-elle un profil atypique ?

MADAME DE SEVIGNE : UNE LECTRICE EXCEPTIONNELLE ?

L'enjeu de cette partie de l'analyse est de mettre en avant le profil savant et le profil de lectrice de Marie de Rabutin-Chantal, grâce à la source autobiographique que constitue sa *Correspondance*. De même, en étudiant tant ses lectures personnelles que collectives, le genre des ouvrages lus, il est plus simple de se faire une idée de la femme qu'elle était, mais aussi de ses convictions.

UNE FORMATION DANS LE SENS DE L'AMOUR DES LETTRES

Une éducation plurilingue et continue : la place de l'italien dans la *Correspondance*

Bien que les sources sur l'éducation de la Marquise nous manquent, il est cependant admis qu'elle reçoit une éducation différente de celle des autres femmes nobles de son temps. En effet, à la mort de sa mère en 1633, elle est confiée à ses grands-parents maternels, les Coulanges : son grand-père, Philippe de Coulanges devient son tuteur. Chargés de veiller à son instruction, elle bénéficie d'une solide rente annuelle de plusieurs milliers de livres pour son éducation : « Madame de Sévigné reçoit donc chez les Coulanges, une éducation souple et même sans doute un peu libre pour l'époque, fondée cependant sur une foi solide dans la religion catholique »⁷⁰. Elle ne fréquente donc pas les couvents comme les autres jeunes filles nobles de son époque, mais bien une éducation plus bourgeoise, et sous la tutelle de Philippe de Coulanges son oncle et de son épouse Marie Le Fèvre d'Ormesson, elle grandit et est éduquée aux côtés de son cousin Philippe Emmanuel de Coulanges. Mais ses précepteurs ne sont pas les seuls à instruire Marie, puisqu'elle est introduite par le biais de sa famille, dans un cercle de jeunes filles pieuses lors d'un séjour à Sucy en Brie aux abords de la capitale. Elle y développe l'art et le plaisir de la conversation, mais aussi de la lecture, des discussions littéraires. Elle y rencontre la célèbre mémorialiste Madame de La Guette (1613-1681), propriétaire d'une propriété de la bourgade, avec laquelle elle aiguisera ses connaissances littéraires, mais aussi son esprit. Comme le souligne Roger Duchêne : « Ce qu'il faut retenir

⁷⁰ DUCHÊNE Roger, *Madame de Sévigné ou la chance d'être femme*, Paris, Fayard, 1982

c'est que pour l'épistolière, l'esprit de la jeune fille se forme par la lecture de ce qui se lit alors dans le monde, romans ou livres sérieux. Point d'enseignement spécialisé, point de programme scolaire ». Son esprit, si célèbre dans le monde du XVII^e siècle est avant tout forgé par ses lectures personnelles et ses rencontres. Cet aspect de son éducation transparaît dans la *Correspondance* : elle mentionne bien des ouvrages, ou les cite de mémoire mais sans précisément expliciter leur lecture récente, il est donc possible de penser que ce sont des choses qu'elle a pu lire dans sa jeunesse. Par exemple, les romans de La Calprenède (1609-1663) ou même les œuvres des grands poètes antiques.

Il est à souligner que Madame de Sévigné, contrairement à cette idée admise, ne connaissait pas le latin, mais l'italien, qu'elle parlait presque couramment, ainsi que l'espagnol. Mais cette méconnaissance du latin n'est pas un fait proprement étonnant : en effet, dans les modèles éducatifs féminins du XVII^e siècle, les femmes sont écartées de l'apprentissage des langues anciennes. Madame de Sévigné cristallise ce phénomène en mentionnant sa lecture de *l'Énéide* de Virgile, en une traduction d'Annibal Caro⁷¹. L'appropriation des grandes œuvres des antiques par les femmes, grâce aux traductions italiennes, sont fréquentes au XVII^e siècle, mais l'italien est aussi la langue en vogue dans les milieux mondains. Pour preuve, cette lettre de Madame de Sévigné datée de mai 1655 à la Marquise d'Huxelles, entièrement écrite en italien. Pour Madame de Sévigné qui dispose d'un entourage masculin lettré et savant, ils peuvent l'aider à s'approprier les grands auteurs de l'Antiquité en traduisant pour elle certains passages clés des œuvres maîtresses. Dans une lettre de Bussy-Rabutin à la Marquise datée du 30 juillet 1677⁷² où Corbinelli (un proche ami de la Marquise), traduit pour elle des vers de Tite-Live avec en substance ceci : « C'est pour Madame de Sévigné que j'explique mon latin ».

Les incursions italiennes sont légion dans les correspondances, comme on le voit dans les lettres de Jean-Louis Guez de Balzac (1597-1654), un des plus grands épistoliers du début du siècle, qui ponctuent ses lettres de citations italiennes. Nathalie Freidel a classé les références italiennes⁷³ présentes dans la

⁷¹ FREIDEL Nathalie, « L'autre langue de Madame de Sévigné : l'italien dans la "Correspondance" », *Studi Francesi* [En ligne], 168 (LVI | III) | 2012, p. 404

⁷² SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome II, lettre 594

⁷³ Elles classent les œuvres littéraires, non les citations.

Correspondance sévignéenne : « poésie (Pétrarque et ses successeurs italiens, Marino), roman et tragédie pastorale (Guarini, Arioste), roman burlesque (Berni, Tassoni) »⁷⁴. Il y a aussi une grande variété de références ainsi que des citations.

Son éducation ne se limite pas aux simples apprentissages dispensés par ses précepteurs dans sa prime jeunesse, elle se poursuit tout au long de sa vie. En effet, sa proximité avec Jean Chapelain et Gilles Ménage, ses conversations littéraires avec Madame de La Fayette et La Rochefoucauld, aident à stimuler son esprit de façon permanente. Il en va de même avec sa pratique de l'italien : elle s'auto-stimule et exhorte sa fille à en faire de même, comme elle le dit dans une missive datée de 1675 « Vous faites bien, ma bonne, de ne vouloir point oublier l'italien ; c'est une honte. Je fais toujours comme vous, j'en lis un peu »⁷⁵. Aussi, son oncle Christophe de Coulanges (1607-1687), appelé « Le Bien Bon » par la Marquise lui apporte énormément, tant pour l'administration de ses biens, que pour leurs conversations lorsque celle-ci réside au château des Rochers.

L'éducation de la Marquise ne se limite donc pas à ce qu'elle apprend dans son enfance ou dans les salons mondains, mais sa riche vie culturelle, mais ne fait que se compléter au fil de sa vie comme de ses lectures. Mais que lit-elle ? Quels genres ont sa préférence ? A-t-elle une préférence pour les œuvres de son temps ?

Les lectures de Madame de Sévigné, entre classiques et contemporains

Madame de Sévigné, dans ses lettres, présente une pluralité de lectures, dont les genres soulignent les intérêts de la marquise, entre auteurs français mais aussi italiens, du XVI^e siècle comme de son temps.

Des lectures de son temps ?

Elle fait part dans ses missives, principalement à sa fille, de lectures qui lui sont essentiellement contemporaines. En effet, grâce à sa grande fréquentation des salons, elle se tient au courant tant de l'actualité littéraire que de l'actualité générale. La France du XVII^e siècle voit naître le périodique, la gazette, ce « petit imprimé qu'on debite toutes les semaines, qui contient des nouvelles de toutes sortes de

⁷⁴ *Ibid.*, p. 405

⁷⁵ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome I, lettre 448

pays »⁷⁶. Le *Mercur françois* est créé entre 1611 et 1641 par Jean et Estienne Richer, qui devient *Mercur de France* sous la direction de Jean Donneau de Visé en 1672, mais est plus communément appelé *Mercur Galant*. Ce périodique d'abord trimestriel puis mensuel dès 1677, est une revue mondaine dont les informations diverses et les poèmes tendent à supplanter les correspondances en termes de « commérages ». Comme le souligne Roger Duchêne, « Quelles que soient ses limites, la presse, par son existence même, a nécessairement modifié la situation de ceux qui écrivent des lettres »⁷⁷. Les informations dispensées par la voie journalistique, revêtent un caractère plus fiable que celles des correspondances, même si celles-ci gardent le vent en poupe pour leur caractère adapté à chaque destinataire et la notion de privé qui peut être la leur. Mais Madame de Sévigné, mentionne dans sa *Correspondance*, un autre périodique, *La Gazette de Hollande* (aussi connue sous le nom de *Gazette d'Amsterdam*). Fondé aux Pays-Bas par les protestants ayant fuis la France, cette gazette européenne en langue française tient ses lecteurs informés de l'actualité, mais dans la *Correspondance*, elle est citée pour parler de la situation française lors des guerres menées par le roi. Par exemple, une lettre adressée à Bussy-Rabutin, concernant la prise de Gand en 1678 par la France lors de la guerre de Hollande (1672-1678). C'est un moyen de se tenir informée pour Madame de Sévigné et de pouvoir converser des nouvelles du monde, même lorsqu'elle est loin de Paris. Ce type de lecture n'est pas à négliger, bien que ce ne soit pas le genre de prédilection de la Marquise.

Il est évident, au vu de l'analyse des occurrences de lectures, que celle-ci a un goût particulier pour les romans. Elle en donne cependant un avis nuancé à la fin de sa vie, dans une lettre à Madame de Grignan, datée du 15 janvier 1690, elle dit ceci : « Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que ne point aimer lire »⁷⁸. Pour cette lectrice insatiable, la lecture, même de mauvais romans, vaut mieux qu'aucune lecture du tout. Au début de sa *Correspondance*, elle fait état de son grand appétit de romans, dont il est possible de supposer qu'elle a commencé à en lire dans sa jeunesse. La Calprenède (1597-1663) obtient sa grande faveur avec son roman *Cléopâtre* (1652) qu'elle relit

⁷⁶ FURETIÈRE Antoine (de), *Dictionnaire*, « GAZETTE », 1690

⁷⁷ DUCHÊNE Roger, « Lettres et gazettes au XVIIe siècle », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, tome 18, n°4 Octobre-décembre 1971. Études d'histoire de la presse (XVIIe-XXe siècles) pp. 489-502.

⁷⁸ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome III, lettre 1 186

plusieurs fois, d'abord en 1671⁷⁹, puisqu'elle évoque la « relecture » de ce roman (guidée par son fils qui le lisait en même temps qu'elle) pour l'ambiance qu'il pose et son grand plaisir à le lire, puis une deuxième fois en 1675⁸⁰ pour expliquer que le roman lui procure un certain repos après des lectures plus sérieuses. Elle mentionne aussi *Faramond* (1661) un autre roman de l'auteur. Elle n'apprécie que peu le style de l'auteur, mais estime davantage le contenu de ces romans, lui rappelant les romans courtois médiévaux :

« Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits : de grandes périodes de roman, de méchants mots, je sens tout cela (...). Je trouve donc qu'il est détestable et je ne laisse pas de m'y prendre comme a de la glu. La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille ; j'entre dans leurs desseins. »⁸¹

Mais comment savoir ce que Madame de Sévigné a réellement lu et quand ? La difficulté première de l'analyse de ses lectures par la *Correspondance* se tient ici : elle cite de mémoire des passages de livres ou compare des personnes réelles à des personnages fictifs, sans jamais expliciter le fait qu'elle l'ait réellement lu et d'où lui vient cette référence. Une demi-réponse se trouve dans le fait que ses correspondants devaient savoir cela, par mention dans une conversation orale.

Outre la lecture de romans, il est à noter un certain attrait pour l'histoire de la part de la Marquise. Comme elle le conseille pour l'éducation de sa petite-fille Pauline, dans la lettre du 15 janvier 1690, « Après, il faut l'histoire ; si on a besoin de lui pincer le nez pour lui faire avaler, je la plains »⁸². Les occurrences de lecture de livres d'histoire dans la *Correspondance* sont nombreuses. Elle lit les auteurs antiques comme l'*Histoire des juifs* de Flavius Josèphe⁸³, mais aussi ses contemporains, dont l'Abbé Fléchier (1632-1710) avec *La vie du cardinal Jean-François Commendon*, de 1671, qu'elle mentionne avoir lu dans sa lettre du 11 septembre 1675 ou l'*Histoire de Théodose le Grand*, qu'elle lit une première fois en 1679⁸⁴ (année de la parution du livre) puis une seconde fois en 1689⁸⁵. Ses lectures

⁷⁹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 180

⁸⁰ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 459

⁸¹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 181

⁸² SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III, lettre 1 186

⁸³ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 467

⁸⁴ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome II, lettre 669

⁸⁵ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III, lettre 1170

historiques tendent à approfondir les connaissances de la Marquise dans ce domaine, mais montrent aussi la dualité de ses envies littéraires, oscillant entre lectures érudites et lectures plaisirs.

Dans cette catégorie, elle est également friande de poésies, mais pour l'essentiel épique et peu lyrique : elle apprécie tout particulièrement la poésie italienne du siècle précédent, comme le *Roland furieux* (env. 1516) de Lodovico Ariosto, connu comme l'Arioste. Ce poème épique au contexte médiéval, raconte les aventures du même Roland que celui de la chanson de gestes, la *Chanson de Roland* du XI^e siècle. En cela, on peut penser qu'elle devait connaître ce texte, pour comprendre les références du poème de l'Arioste. De même, elle cite abondamment le poème du Tasse, Torquato Tasso de son vrai nom, *La Jérusalem délivrée* (1580), le récit de l'arrivée des croisés pour reconquérir la ville sainte, à la façon d'un roman de chevalerie. Bien qu'elle apprécie les auteurs de son temps, ainsi que ceux du siècle précédent, son intérêt va vers les récits à la manière médiévale, sous-tendant une culture littéraire et historique solide, de même que pour les références antiques. La *Correspondance* fourmille aussi de petits passages, de petits indices laissant entrevoir un attrait pour la période antique : comme dit précédemment elle connaît Virgile mais aussi Ovide, dont elle cite des vers de *l'Art d'Aimer* dans la lettre du 9 octobre 1675⁸⁶. La méconnaissance du latin ne freine en rien ses connaissances puisqu'elle fait montre de moult références liées à la mythologie grecque / romaine, tant par les surnoms dont elle pare les gens de la cour que par les noms qu'elle mentionne au hasard dans les lettres, de façon plus flagrante dans la lettre 1684.

Enfin, une autre grande œuvre du XVII^e siècle trouve toute sa splendeur dans les lettres de la Marquise : les *Fables* de La Fontaine. Une des œuvres les plus citées de toute la *Correspondance*, elle trouve presque toujours la fable de la situation, faisant montre d'un grand intérêt pour les parutions de Jean de La Fontaine. Elle exprime d'ailleurs dans la lettre du 25 août 1677⁸⁷, sa préférence pour les *Fables*, pour leur format court et amusant ainsi que pour leur morale nette, comme celle des *Contes* du même auteur. Cet ouvrage de La Fontaine connaît un grand succès à sa parution en 1668⁸⁸. L'auteur, conscient de la popularité de Madame de Grignan (et de son

⁸⁶ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome II, lettre 435

⁸⁷ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit* tome II, lettre 603

⁸⁸ Seul le premier volume paraît en 1668, le deuxième est publié dix ans plus tard et le troisième en 1694.

illustre mère), lui dédie même une fable, le « Lion amoureux »⁸⁹ en 1668. Cette dédicace tend à montrer l'influence de la Marquise de Sévigné dans les milieux littéraires de son temps et sa proximité avec les auteurs à la mode.

Afin de comparer les lectures de la Marquise avec une autre femme noble de son temps, il est utile de se pencher sur les lectures de la Palatine, qui d'après l'inventaire de sa bibliothèque établi par Ernest Quentin-Bauchart en 1886, possède une grande quantité de livres de tous les genres, bien que l'histoire et la dévotion priment⁹⁰. Il en va de même avec les livres listés sur l'inventaire après décès de Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin en 1715⁹¹ : bien qu'elle ait peu de livres, on peut constater qu'elle possède, en plus de la *Biblia Sacra*, des traductions d'antiques et quelques romans du Tasse⁹². Dans la liste des femmes bibliophiles de la période moderne, établi par Bauchart, il est frappant de constater qu'elles ne possèdent que peu de romans bien que l'on sache qu'elles aient pu en lire un certain nombre, mais qu'elles aient beaucoup de livres d'histoire et religieux.

Comparer les lectures de Madame de Sévigné avec celles d'autres femmes de son temps est une tâche ardue, du fait du peu de sources, inventaire après-décès ou état de leurs bibliothèques (si elles en avaient une) qui nous sont connues.

De même, les œuvres que la Marquise lisait ne nous sont, pour la plupart et pour les romans, pas parvenues : seules les pièces de théâtre de Racine, de Corneille, ainsi que les romans de Mademoiselle de Scudéry sont encore édités pour le grand public, tandis que les romans de La Calprenède ou de l'Arioste, ne sont accessibles que dans des éditions scientifiques. Il serait intéressant de se pencher sur le « tri » opéré par les XVIII^e-XIX^e et XX^e siècles sur la littérature du XVII^e siècle, afin de tenter d'expliquer les raisons de la conservation de certaines œuvres et pas des autres.

Outre ses lectures de divertissement, la Marquise de Sévigné mentionne aussi des œuvres plus « sérieuses », et fait montre d'un certain attachement pour les lectures religieuses.

⁸⁹ Cette fable est la première du quatrième livre des *Fables* parues en 1668, dont Madame de Sévigné possédait sans doute la première édition.

⁹⁰ BAUCHART Ernest-Quentin, *Les femmes bibliophiles de France volume I*, Paris, Morgand, 1886, « Anne de Bavière »

⁹¹ DULONG, « Les dernières années de Marie Mancini et son inventaire après décès », *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome 152, livraison 1, 1994, p.156

⁹² Voir Annexe 7.

Madame de Sévigné et la lecture religieuse : une « janséniste de cœur » ?

Madame de Sévigné lit donc des ouvrages de toutes sortes, mais l'analyse des occurrences de lectures dans la *Correspondance*, montrent une certaine accointance pour les lectures religieuses. Allant de traductions contemporaines de Saint Augustin par Dubois aux œuvres d'histoire religieuse, comme, *Histoire des croisades pour la délivrance de la Terre-Sainte* (1675-1676)⁹³ ou *Histoire de l'arianisme depuis sa naissance jusqu'à sa fin, avec l'origine et le progrès de l'hérésie des sociniens* (1673)⁹⁴ de Louis Maimbourg (1610-1686). La Marquise montre un intérêt fort envers la religion tant dans sa liturgie (on peut supposer qu'elle possédait des bréviaires ou des livres d'heures, comme beaucoup de nobles de son temps), que dans sa théorisation ou son histoire. Son cas n'est en rien exceptionnel, en effet, les lectures d'œuvres de ce genre ne sont pas rares pour des femmes de sa condition au XVII^e siècle, on peut le voir avec le catalogue des livres de Marie-Adélaïde de Savoie (1685-1712), duchesse de Bourgogne⁹⁵, qui possède également un volume de *l'Histoire du Cardinal Ximénès*, de l'abbé Esprit Fléchier (1632-1710), un auteur connu de Madame de Sévigné. Mais comment expliquer cet intérêt commun pour l'église, son histoire, ses illustres personnages et la théorisation religieuse dans son ensemble ?

Au XVII^e siècle, une fois les guerres de religion achevées et l'édit de Nantes proclamé en par Henri IV, on a pu penser que le calme et la stabilité religieuse serait de nouveau de mise. Il n'en est rien : une nouvelle division religieuse arrive en France au début du siècle, le jansénisme. Né vers 1640 d'un certain Jansénius, de son vrai nom Cornelius Jansen, évêque d'Ypres, cette doctrine d'abord religieuse, puis sociale et philosophique, prône un retour drastique aux règles de Saint Augustin, notamment sur la question de la grâce. La fracture entre catholiques français intervient donc dans le cadre de l'application de la Contre-Réforme, mouvement de réponse né à la mi-XVI^e à la réforme protestante, ayant pour but de faire reculer cette nouvelle forme de christianisme : elle touche aussi bien les arts

⁹³ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome I, lettre 410

⁹⁴ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome II, lettre 785

⁹⁵ Catalogue établi par Ernest Quentin-Bauchart cité dans l'œuvre, *Les femmes bibliophiles de France (XVI^e-XVII^e-XVIII^e siècle) tome premier*, Paris, Morgand, 1886

que la spiritualité. Les idées jansénistes arrivent donc en France dans ce contexte de « reconquête / affirmation catholique » :

« Dans son sein, coexistaient deux tendances, dont l'affrontement, depuis la publication de l'Augustinus, était inévitable. Les uns soutiennent — ce sont les « molinistes », camp dont presque tous les jésuites font partie — que l'homme peut coopérer à l'œuvre de son salut : c'est la « grâce suffisante ». Les autres affirment — et c'est ainsi que les jansénistes interprètent saint Augustin — l'impuissance de l'homme à se sauver, puisque toute grâce vient de Dieu : c'est la « grâce efficace »⁹⁶.

Elle se diffuse en France par le concours de Jean-Ambroise Duvergier, abbé de Saint-Cyran, qui diffuse l'idée aux religieuses de Port-Royal, dont il reste d'ailleurs le « référent ». Mais Louis XIV, désireux de maintenir la paix catholique dans le royaume et d'assouvir ses ambitions absolutistes, combat cette idéologie en affirmant sa domination sur le catholicisme français, dans le but de s'éloigner de la tutelle de Rome. Mais les jansénistes marquent déjà la culture littéraire, mêlant littérature et ferveur religieuse. Le cas le plus connu et symptomatique de cela est sans doute Blaise Pascal (1623-1662). Ce savant avant tout homme de sciences (mathématiques, statistiques, physique), se tourne vers la littérature en 1656, avec la parution des *Provinciales*. Cette série de dix-huit lettres ont d'abord pour but d'aider un des chefs de file du jansénisme français (Antoine Arnauld), à se défendre face à la Sorbonne en 1655, suite à la condamnation des Cinq Propositions⁹⁷ par la papauté en 1653. Il fait donc paraître ces lettres anonymement (sous le pseudonyme Louis de Montalte) et illégalement, mais elles connaissent un franc succès. Mais Pascal, reste cependant connu pour ses *Pensées* de 1670, une œuvre publiée après la mort de celui-ci, qui est en réalité une apologie du catholicisme selon les idées jansénistes, ainsi qu'une réflexion philosophique sur la nature de l'Homme.

Comme expliqué plus avant, le jansénisme est donc une doctrine polémique, éloignée du catholicisme « orthodoxe »⁹⁸, dans laquelle Madame de Sévigné, bonne catholique, trouve un grand plaisir de lectures. En effet, l'étude des occurrences des lectures de la Marquise démontre un intérêt certain pour les grands auteurs de Port-Royal, comme Pascal évoqué plus haut, ou Jacques Abbadie, un médecin protestant apprécié des cercles catholiques, dont Madame de Sévigné lit son *Traité de la Vérité*

⁹⁶ MESNARD Jean, *Précis de littérature française du XVII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, pp.187-200

⁹⁷ Il s'agit de cinq règles supposément tirées de l'*Augustinus*, l'œuvre polémique de Jansénius en 1640.

⁹⁸ Dans le sens du respect de la doctrine catholique de Rome.

de la religion chrétienne en 1688⁹⁹. Elle conseille par ailleurs la lecture à Bussy-Rabutin, mais sa préférence va indubitablement à l'œuvre de Pierre Nicole (1625-1695), et ses *Essais de Morale*, sur lesquels nous reviendrons plus amplement.

Le besoin de Madame de Sévigné de se tourner vers la religion, pour se remettre du départ de sa fille et trouver un nouvel équilibre dans la vie, devient prégnant dans ses lectures, et comme dit, elle oriente celles-ci vers les idées jansénistes. On ne saurait dire aujourd'hui si la Marquise adhère réellement aux principes fondamentaux de la doctrine, bien que ses fréquentations (elle est introduite par Jean Chapelain dans des milieux et des personnages plutôt ouverts à cette nouvelle doctrine) et ses lectures laissent planer le doute. Elle va même en 1690, lire une traduction de Saint Augustin, *Les deux Livres de S. Augustin de la Véritable Religion et des Mœurs de l'Église catholique...*, de Philippe Goibaud Dubois (1626-1694). Cet ancien maître de danse de la famille de Guise apprend le latin sous l'égide des savants de Port-Royal. Cette lecture de Saint Augustin, base même de la controverse janséniste, influence grandement Madame de Sévigné : « "Mon Dieu, faites-moi la grâce de n'aimer que les biens que le temps amène et qu'on ne peut ôter"... Le fond de cette prière est bien pris de notre Saint Augustin, qui parle si bien sur ce sujet »¹⁰⁰.

Bien que Madame de Sévigné ait été élevée dans un cadre religieux, plutôt classique pour son temps, elle s'adonne à nombre de lectures d'auteurs jansénistes, tant pour la spiritualité que pour l'histoire, genre affectionné par la Marquise. L'histoire tient une place de choix dans ses lectures, mais l'étude des occurrences dans la *Correspondance*, démontre qu'elle apprécie tout particulièrement celle des grands personnages de l'Église, de ses réformes ou de ses grands événements. Et c'est avec cela, qu'on peut prendre la mesure de la place des auteurs jansénistes dans le genre historique au Grand Siècle : en effet, elle lit notamment la *Vie de Saint Thomas, Archevêque de Cantorbéry...*, en 1675¹⁰¹, de Sébastien-Joseph du Cambout (1634-1690), auteur et polémiste janséniste ou de Nicolas Fontaine (1625-1709) en 1676¹⁰², *Histoire du vieux et nouveau testament...* Elle lit également des livres d'histoire religieuse d'auteurs jésuites, comme Louis de Maimbourg et son *Histoire de*

⁹⁹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, op cit, tome III, lettre 996

¹⁰⁰ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, op cit, tome III, lettre 1 122

¹⁰¹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, op cit, tome I, lettre 453

¹⁰² SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, op cit, tome I, lettre 540

l'Arianisme (paru en 1673 et lu par Madame de Sévigné en 1680¹⁰³), mais elle en donne un avis très mitigé à sa fille, « Je lis *l'Arianisme* de Maimbourg : on le hait, son style n'est point agréable, il veut toujours pincer quelqu'un et comparer Arius et une princesse et un certain courtisan à M. Arnauld... ». Non seulement, elle ne l'apprécie pas d'un point de vue littéraire, mais également pour les idées véhiculées dans son œuvre, qui compare l'arianisme antique au jansénisme du XVII^e siècle¹⁰⁴, ce qui est incomparable et non avvenu selon la Marquise.

Même si son éducation et sa filiation avec Sainte Jeanne de Chantal témoigne d'un cadre catholique « ferme » pour la Marquise, sa préférence va aux auteurs jansénistes tant pour le style littéraire, que le contenu réflexif et les cercles savants qu'elle fréquente, laissant en suspens la question de son adhésion au mouvement. Mais après avoir évoqué cet aspect du paysage littéraire de Madame de Sévigné, il est temps de se pencher sur un genre de lecture qui peut être omis dans l'analyse de ses lectures : les lettres qu'elle reçoit.

Une lecture oubliée de la Marquise : les lettres

Madame de Sévigné, comme nous avons pu le voir précédemment est donc une insatiable lectrice et varie les plaisirs littéraires en lisant les auteurs antiques, comme celles et ceux de son temps. Mais il est une lecture qui peut être oubliée dans ce genre de recherches, cependant cruciale dans le cas de la Marquise, celle des lettres qu'elle reçoit. Pour un-e noble du XVII^e siècle, le quotidien est peuplé de lectures que nous pourrions qualifier « d'annexes » : les écrits domestiques, actes notariés divers ou encore inscription épigraphiées sur les murs des hôtels particuliers et des rues. Mais la correspondance, peu importe son type, comme évoqué plus avant, fait également partie du quotidien. Madame de Sévigné n'effectuait donc pas uniquement des lectures plaisirs ou divertissantes, mais aussi celle des lettres de ses correspondants, comme sa fille, dont les missives rythmaient sa routine, comme le souligne Roger Duchêne, avec « un rythme bi-hebdomadaire »¹⁰⁵. Cette lecture n'est pas à minimiser, car étant la plus fréquente de la Marquise. Elle est aussi empreinte d'une grande émotion, plus forte que celle procurée à la lecture de livres plus classiques. Dans ses réponses à sa fille, elle exprime nettement ce que ces lettres lui

¹⁰³ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome II, lettre 785

¹⁰⁴ Monsieur Arnauld est le janséniste défendu par Pascal dans les *Provinciales*.

¹⁰⁵ DUCHÊNE Roger, « Comment lisait Madame de Sévigné ? », *Littératures*, 6, 1982. p. 35

font ressentir, comme dit dans la lettre du 6 février 1671, « Je reçus votre lettre qui me remis dans les premiers transports ». Ici, Madame de Sévigné fait référence au départ de sa fille pour la Provence, quelques jours plus tôt, les émotions sont donc encore vive. Mais les lettres qu'elle reçoit, ne peuvent être réellement comparée à ses lectures romanesques, dans la mesure où « La lettre reçue ne lui apparaît pas comme un texte à lire mais comme un moment de sa vie »¹⁰⁶. Ce type de lecture a donc un impact émotionnel non négligeable sur Madame de Sévigné, qui a donc pu éclipser dans le cadre d'études sur les lettres, l'acte intrinsèque de les lire, du fait que la missive soit avant tout un écrit que l'on lit. Peut-être ne prend-t-elle pas les lettres pour une lecture, mais pour ce qu'elles signifient pour elle, à savoir la présence virtuelle de sa fille, faisant presque fi du style pour ne se concentrer que sur le contenu « émotionnel » de la missive. Mais il serait presque normal que la Marquise pense cela, puisque ses échanges avec sa fille sont la trace tangible de l'attachement qui les lie.

Toutefois le style compte toujours, même un petit peu, pour la Marquise : « cela ne les a pourtant pas empêchées l'une et l'autre de porter aussi quelquefois des jugements esthétiques sur le texte de ces messages »¹⁰⁷. Pour cette grande lectrice et femme d'esprit, la capacité de ses enfants à savoir bien s'exprimer verbalement comme épistolièrement est quelque chose de crucial, comme le montre la lettre du 28 juin 1671 : « Si j'ai contribué quelque chose à l'agrément de votre style, je croyais ne travailler que pour le plaisir des autres, et non pas pour le mien. Mais la Providence, qui a mis tant d'espaces et tant d'absences entre nous, m'en console un peu par les charmes de votre commerce ». L'intérêt pour les lettres que la Marquise reçoit, est donc aussi bien littéraire (la forme), qu'intellectuel (le contenu).

La Marquise a donc, selon la *Correspondance*, un panel de lectures variées, allant de la littérature aux ouvrages religieux, ainsi que les diverses missives qu'elle reçoit. Mais son œuvre permet aussi de comprendre et analyser ses pratiques de lectures.

¹⁰⁶ *Ibidem*.

¹⁰⁷ DUCHÊNE Roger, « Comment lisait Madame de Sévigné ? », *Littératures*, 6, 1982. p.35

LES PRATIQUES DE LECTURES DANS LA *CORRESPONDANCE*

La *Correspondance* de Madame de Sévigné nous renseigne tant sur ce que lit la Marquise que sur sa manière de lire ainsi que des informations plus concrètes comme la provenance de ses livres, et la façon dont elle se les procure.

La matérialité des livres dans les lettres de Madame de Sévigné

Au XVII^e siècle, le livre connaît un grand tournant, aussi bien pour sa variété que pour sa matérialité : le monde de l'imprimé se modernise et s'adapte à ses nouveaux publics notamment en adaptant son format. En effet, le livre est un objet encombrant et l'adaptation de son format a donc été un enjeu pour les imprimeurs, comme les Elzevier. Cette famille d'imprimeurs originaire de Louvain s'établit en Hollande. Ils inventent dans le courant du XVII^e siècle, une nouvelle police d'écriture plus petite, permettant d'imprimer davantage de texte sur un format de livre plus petit. Ils deviennent alors les fers de lance de la démocratisation du petit format, plus pratique à transporter et ayant donc plus de succès à la vente.

La façon dont la Marquise s'approvisionne en livres est aussi intéressante à étudier que ses lectures elles-mêmes : on n'en ignore le nombre exact, de même que si la plupart de ses livres ont pu être achetés, comme son exemplaire des *Règles chrétiennes* du Tourneux en 1689¹⁰⁸. Madame de Sévigné parle d'une circulation des imprimés hors des circuits commerciaux classiques, mais bien de partage de ceux-ci. Cette pratique est vraiment plus équivoque après 1671, ce qui est sûrement due à ses divers revers de fortune (dans une lettre de la même année¹⁰⁹ elle évoque ses nombreux achats de livres). Elle mentionne dans sa lettre du 20 janvier 1672¹¹⁰, l'envoi de la troisième édition des *Maximes* de La Rochefoucauld (1671) à Madame de Grignan. On peut supposer que si elle fait envoyer des ouvrages à sa fille, dans un élan maternel, lui faisant profiter de ses lectures. De même, qu'elle a pu en recevoir aussi de la part de certains auteurs. Et effectivement, la *Correspondance* le confirme.

¹⁰⁸ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome III, lettre 1 023 : elle mentionne l'avoir acheté parce qu'on lui en a abondamment parlé.

¹⁰⁹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome I, lettre 180

¹¹⁰ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome I, lettre 236

La *Correspondance*, dans son objectif de renseigner les chercheurs (littéraires comme historiens) sur la vie quotidienne de la Marquise de Sévigné entre 1645 et 1696, fait aussi état de cette importance de la matérialité des livres. Elle ne mentionne pas dans ses lettres un nombre d'ouvrages précis, mais fonctionne par citations ou allusions : rare sont les occurrences de lectures énoncées comme telles par la Marquise. Mais la matérialité du livre a une importance capitale sur les lectures de Madame de Sévigné : le type de lectures varie en fonction de la taille des caractères du livre qu'elle lit : « Je suis charmée de la grosseur des caractères que de la bonté du style ; c'est la seule chose que je consulte pour mes livres du soir », dit-elle dans une lettre de 1675¹¹¹. La Marquise a alors 49 ans, on peut donc penser que c'est pour un certain confort visuel qu'elle décide de lire des livres dont la police est plus élevée, adaptant ainsi son appétit littéraire à son âge avançant. De même, elle a connaissance des différents formats d'imprimés qui existent alors sur le marché, « Nous avons lu des livres in-folio en douze jours celui de M. Nicole nous a occupés, la *Vie des pères du Désert*, *La Réformation d'Angleterre* », dit-elle dans une lettre d'octobre 1684¹¹². Ici, elle mentionne un livre de grande taille, de fait plus complexe à manier seul-e sans mobilier, et donc plus adapté à une lecture en groupe, comme elle le signifie. Cependant, bien qu'elle connaisse les formats, l'appel de notes de cette lettre¹¹³ (où elle cite après le passage précédemment mentionné quelques titres) indique une confusion : le livre de Pierre Nicole n'est pas un in-folio, tandis que la *Réformation d'Angleterre* de Burnet est un quarto (un demi folio).

L'objet livre devient donc un facteur de choix de plus en plus important pour la Marquise, influençant ainsi ses pratiques de lectures, mais il est à présent opportun de se pencher sur ses lectures collectives, puis personnelles.

Les lectures collectives

L'étude des occurrences de lectures dans la *Correspondance* de Mme de Sévigné a pu montrer que deux types de lectures y sont décrits : les lectures collectives et les lectures personnelles de la Marquise. Les lectures collectives sont

¹¹¹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome I, lettre 459

¹¹² SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome III, lettre 895

¹¹³ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome III, lettre 895, note 3.

caractérisées par plusieurs éléments : tout d'abord, elles se tiennent chez Madame de Sévigné en compagnie de ses amis et de sa famille. Plusieurs fois, lors de séjours dans sa propriété bretonne des Rochers, elle narre des séances de lectures avec ses amis, l'Abbé de la Mousse et Jean de Corbinelli (1615-1716) et avec ses enfants. Elle occupe ses longues soirées avec ses proches autour de livres divers. Mais ce n'est pas là un fait étonnant, puisqu'il était coutume après dîner ou souper de procéder à la lecture de textes légers comme des fables ou des maximes, desquelles on débattait. La Marquise en fait d'ailleurs état dans sa lettre du 15 décembre 1671 :

« Je dînai hier avec Monsieur le Duc, Monsieur de la Rochefoucauld, Madame de Thianges, Madame de La Fayette, Madame de Coulanges, l'Abbé Têtu, Monsieur de Marsillac et de Guilleragues, chez Gourville (...) et puis, on écouta la *Poétique* de Despréaux [Boileau], qui est un chef-d'œuvre »¹¹⁴

De même, que dans les salons dans lesquels on lit des passages de nouvelles œuvres, des compositions de certains membres ou même des lettres, la lecture après le repas en compagnie de ces ami-e-s permet de débattre et d'apporter un regard nouveau sur les œuvres connues de tous. Il est à noter que ce résultat est aussi dû au fait que la lecture se fait à haute voix : la lecture est définitivement quelque chose qui se partage. La Marquise tire aussi quelques bénéfices aux lectures avec ses pairs (en tout cas masculins) : l'accès à de nouvelles connaissances. Comme expliqué précédemment, les femmes sont éloignées de l'apprentissage du latin, et bien qu'elles puissent s'appropriier les textes antiques par des traductions, il est toujours des textes en latin au XVIIe. Pour cela, Madame de Sévigné bénéficie de l'aide de ses proches savants, comme Jean Chapelain ou Gilles Ménage, qui peuvent lui faire la traduction. Les textes lus collectivement, après un repas, sont effectués dans une ambiance légère. Il s'agit de fables, maximes ou pièces de théâtre. Quand elle lit avec sa famille, cela peut être des choses plus sérieuses, comme l'histoire ou même des romans.

De plus, la pratique de la lecture collective est quelque chose qui stimule grandement la Marquise, qui apprécie le « commerce » qu'elle entretient avec ses amis, entendant par-là les relations intellectuelles et conversations mondaines. L'importance de la conversation dans les lectures de la Marquise est un point essentiel des occurrences de lectures dans la *Correspondance*. Bien que Madame de

¹¹⁴ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 352

Sévigné soit une femme cultivée et intelligente, elle tend à se montrer influençable lorsqu'elle converse réellement (ou épistolairement) avec ses pairs quant aux derniers livres qu'elle a lus. Par exemple, après avoir lu la *Onzième Provinciale* de Pascal en 1671, elle demande l'avis de Ménage pour légitimer le sien : « J'ai lu avec beaucoup de plaisir la onzième lettre des jansénistes. Il me semble qu'elle est fort belle. Mandez-moi si ce n'est pas votre sentiment »¹¹⁵. De même, en ce qui concerne le roman de Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves* de 1678, elle en parle abondamment avec son cousin dans une série de lettres de la même année. Ils aboutissent tous deux aux mêmes avis. Cet exemple n'est pas isolé dans la longue *Correspondance* de la Marquise.

Enfin, la lecture collective avec sa famille, ses enfants tout particulièrement, revêt un caractère particulier pour la Marquise. Ils symbolisent des moments de partage, de retrouvailles avec des enfants si vite partis : « Mais elle ne lira jamais autant qu'avec son fils et sa fille, le commerce de l'esprit se doublant alors du commerce affectif »¹¹⁶. Elle apprécie autant le contenu de leurs lectures et discussions littéraires, que la façon dont les sessions se déroulent, avec légèreté et humour : « Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies qu'il joue comme Molière, des vers, des romans, des histoires. Il est fort amusant, il a de l'esprit... »¹¹⁷. Il n'est pas étonnant qu'elle ait transmis à ces enfants un certain goût des lettres et de la lecture. Mais que peut-il être de ses lectures solitaires ? Quelles peuvent être ses habitudes de lectures lorsqu'elle lit seule ?

Les lectures personnelles

La Marquise pratique certes la lecture collective, auprès de sa famille ou de ses amis, mais elle lit également seule. Ses moments de lectures solitaires sont un besoin autant qu'un plaisir qu'elle s'accorde. L'étude des occurrences de lectures dans la *Correspondance*, montre que celle-ci se consacre à cette activité lors de ses séjours, très fréquents après 1670, à sa propriété des Rochers, à Livry. En effet, elle subit quelques revers financiers dans la seconde partie de sa vie, l'obligeant à se rendre plus fréquemment en Bretagne pour mener un train de vie moins luxueux que

¹¹⁵ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 41

¹¹⁶ DUTHEIL Brigitte, « Madame de Sévigné et la lecture », ENSSIB, mémoire soutenu à Villeurbanne en 1984

¹¹⁷ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 175

celui de la capitale. Il est d'ailleurs étonnant qu'elle ne mentionne que peu de lectures lors de ses séjours parisiens, au vu des nombreux salons qu'elle y fréquente et des amis qu'elle visite, mais cela est peut-être dû au fait qu'elle consacre ses lettres parisiennes (à sa fille) aux nouvelles du monde et autres bavardages qu'elle tient avec ses amis dans les salons susmentionnés. Toujours est-il qu'elle fait étalage de son programme quotidien aux Rochers, où la lecture y tient une grande place dans sa lettre du 29 juin 1689 :

« On se lève à huit heures ; très souvent je vais, jusqu'à neuf heures que la messe sonne, prendre la fraîcheur de ces bois. Après la messe, on s'habille, on se dit bonjour, on retourne cueillir des fleurs d'orange, on dîne. Jusqu'à cinq heures, on travaille et on lit (...) À cinq heures, je la quitte, je m'en vais dans ces aimables allées. J'ai un laquais qui me suit, j'ai des livres, je change de place et je varie les tours de mes promenades. Un livre de dévotion et un autre d'histoire, cela me fait du divertissement. »

Il faut bien prendre en compte que le plaisir de lire n'a jamais quitté la Marquise : des romans qu'elle lisait dans sa jeunesse, aux livres religieux ou historiques, les occurrences de lectures ne faiblissent dans la *Correspondance* qu'à la toute fin de sa vie, aux alentours de 1690. Dans les deux cents dernières lettres que contiennent le tome III de la *Correspondance*, il n'y a plus de réelles occurrences de nouvelles lectures, mais bien des réminiscences de celles qu'elle a effectué par le passé ou la relecture de certains livres. La Marquise, de ce qu'elle dit d'elle-même, n'est pas de ceux qui lisent le livre une unique fois, elle apprécie particulièrement les relire quand elle les a appréciés, comme avec la *Cléopâtre* de La Calprenède, qu'elle relit sous l'impulsion de son fils qui découvre le roman, ou les *Fables* de La Fontaine. Cela lui permet de se réapproprier le texte et d'en tirer de nouveaux enseignements, de même que se rafraîchir la mémoire : elle lit tellement qu'elle ne peut se souvenir de tout.

Le calme bucolique des Rochers incite donc la Marquise à lire, mais pourquoi lit-elle ? D'une part, le calme de l'endroit incite à une lecture méditative et réflexive, point qui sera traité ultérieurement, et d'autre part, parce qu'elle s'y ennue, comme elle l'explique dans sa lettre du 30 septembre 1671, où elle parle à sa fille du mauvais temps, « Sans la consolation de la lecture, nous mourrions d'ennui présentement »¹¹⁸. Consciente que son insatiable appétit littéraire ne fait que croître

¹¹⁸ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 205

dans son paisible domaine des Rochers, Madame de Sévigné s'y aménage un cabinet de lecture, dont elle fait la description à sa fille dans sa missive du 5 juin 1680 :

« J'ai apporté ici une grande quantité de livres choisis, je les ai rangés tantôt ; on ne met la main sur un, tel qu'il soit, qu'on ait envie de le lire tout entier. Toute une tablette de dévotion et quelle dévotion, bon Dieu ! (...) L'autre est toute d'histoires admirables. L'autre de morale. L'autre de poésie, et de nouvelles, et de mémoires. Les romans sont méprisés, et ont gagné les petites armoires. Quand j'entre dans ce cabinet, je ne comprends pas pourquoi j'en sors. »¹¹⁹

Ce passage est aussi intéressant dans l'étude des lectures de la Marquise en elles-mêmes, que pour l'intérêt que celle-ci porte à la lecture et au soin d'organiser la pièce qu'elle y dédie : tout y est soigneusement rangé par thème rappelant fortement une bibliothèque. Elle mentionne d'ailleurs en avoir une qui satisferait les envies littéraires de son cousin, le comte de Bussy-Rabutin, dans une lettre du 15 juin 1680, « J'ai ici une petite bibliothèque qui serait digne de vous »¹²⁰.

Il est à souligner que la Marquise ne lit pas qu'en son domaine breton, mais bien partout et en toutes situations. Elle ne lit que peu à Paris, mais lors de ses voyages pour la Provence, son château des Rochers, ou pour ses cures à Vichy, elle lit sur le trajet : « Je lis dans le carrosse une petite histoire des vizirs et des intrigues des sultanes et du sérail qui se laisse lire assez agréablement »¹²¹. Les voyages étant long au XVII^e siècle, il n'est pas étonnant que Madame de Sévigné s'occupe avec ses livres. Ceux-ci ne la quittent, ni pendant son trajet, ni à son arrivée à destination ou lors des activités qu'elle pratique. Lors de son voyage dans la Loire en 1684, elle lit sur le bateau : « La beauté de cette rivière fait notre principale occupation. J'ai lu toute la *Vie* de Madame de Montmorency »¹²². Ce grand et perpétuel appétit livresque de la Marquise, est à lier avec la raison plus habituelle de sa lecture : sa solitude. Bien qu'elle ne s'y soit jamais habituée, surtout après le déchirement provoqué par le départ de sa fille pour la Provence en 1670, elle lit énormément, comme elle le dit dans la lettre du 19 juin 1680, à son cousin Bussy-Rabutin : « Je suis ici dans une fort grande solitude, et pour n'y être pas accoutumée, je m'en accommode assez bien. C'est une consolation que de lire »¹²³.

¹¹⁹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome II, lettre 770

¹²⁰ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome II, lettre 775

¹²¹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome II, lettre 510,

¹²² SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III, lettre 886

¹²³ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome II, lettre 775

Il est aussi intéressant de mentionner que le livre choisi s'adapte au cadre de sa lecture. Elle ne lit pas la même chose dans son cabinet de lecture, que lors de ses balades solitaires, comme elle a pu le laisser entendre dans l'extrait précédemment cité de la lettre du 29 juin 1689. De même que ces séances de lectures en solitaire sont des moments silencieux : cette habitude est à opposer au vu à la lecture collective faite à haute voix pour que chacun-e s'approprie le texte. Le début de la lecture solitaire silencieuse amorce ce geste comme un moment à soi et privé, comme peuvent le montrer les différentes toiles de Vermeer, représentant des femmes qui lisent (des lettres comme des livres) seules¹²⁴.

Comme cette étude des deux types de lecture de Madame de Sévigné a pu montrer que celle-ci dissocie dans la *Correspondance*, lectures collectives, plus stimulantes et agréables, et lectures solitaires, réflexives comme réflexes, il est temps d'analyser son rapport à la littérature. Quels genres reviennent le plus dans les occurrences de lectures des lettres ? Quels rapports entretient la Marquise avec la littérature de son temps ?

¹²⁴ Annexe 8.

MADAME DE SEVIGNE ET LA LITTERATURE

Comme nous avons pu le voir dans le début de cette partie, la Marquise lit beaucoup et varie ses lectures. Mais est-elle réellement en phase avec les pratiques de lectures et la littérature de son temps ?

Une femme des cercles littéraires : Madame de Sévigné et la préciosité

Comme nous avons pu l'évoquer précédemment, Madame de Sévigné est une grande adepte des salons, comme celui de l'hôtel de Rambouillet. Mais un autre salon attire son attention à sa fondation en 1652 : celui de Mlle de Scudéry dans le marais. Le thème de la préciosité a pu être abordé de façon rapide précédemment, mais questionner le rapport de Madame de Sévigné à ce mouvement littéraire peut sembler pertinent, au vu des liens qu'elle peut entretenir avec certaines des porteuses du mouvement comme Madame de La Fayette ou Mademoiselle de Scudéry. Pour cela, il faut avant tout se pencher sur le style de ses lettres. La Marquise a certes, un style littéraire qui lui est propre, mais il n'est pas exclu que celui-ci ait pu être influencé par les précieuses. Ce mouvement littéraire a pour but premier d'adapter la langue française, de la rendre plus raffinée. Un but qui a pu être atteint dans la mesure où les corrections des précieuses ont été prise en compte au moment de la rédaction du premier dictionnaire de la langue française par l'Académie dans les années 1640. Comme le souligne Georges Molinié dans sa comparaison du phrasé sévignéen et du style précieux, la Marquise a été en partie influencée par les discussions des salons : cela transparait dans les lettres avec « l'abondance des mots en *-ment* »¹²⁵, « les dérivés en *-erie* ont été incontestablement marqués et moqués comme précieux »¹²⁶. Ce n'est pas que dans les mots que le registre précieux transparait dans la *Correspondance*, mais bien dans la façon de narrer de la Marquise : elle tend à toucher sa lectrice (Madame de Grignan) et à ainsi créer le pathos, les expressions de ses sentiments gardent quand même une certaine pudeur, une certaine mesure, que sous-tend la façon de parler / penser précieuse. Pour étayer

¹²⁵ MOLINIÉ Georges, « Le style de Madame de Sévigné est-il précieux », *L'information grammaticale*, n°16, 1983, pp.35-37

¹²⁶ *Ibidem*.

encore l'hypothèse que Madame de Sévigné peut être perçue comme précieuse, vient son rapport aux œuvres précieuses. Le monument de cette littérature, *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, publié entre 1607 et 1627, figure parmi ses lectures, comme elle le laisse entendre dans la lettre des 19 et 21 mai 1676 : elle ne fait qu'une mention implicite de sa lecture de l'œuvre. Ce livre a connu un grand succès à sa parution, donc d'une certaine manière, Madame de Sévigné a pu le lire en faisant fi du mouvement socio-littéraire qui lui a été associé.

La Marquise, en grande assidue des salons parisiens dans la première partie de sa vie est une amatrice de romans. Comme précisé dans la partie d'analyse sur les lectures de Madame de Sévigné, elle garde une certaine tendresse pour le genre : et on découvre qu'elle adore le détester. Elle ne considère pas cela comme un genre de références, sans en nier le plaisir et le divertissement qu'elle tire de sa lecture, parce qu'elle en a beaucoup lu dans sa jeunesse. Elle mentionne la lecture des œuvres de Mademoiselle de Scudéry : *Clélie, Histoire romaine* à l'été 1658, les *Conversations nouvelles* en 1684, qui constituent un sous-genre de roman particulier : le roman-fleuve, caractérisé par son excessive longueur. Même si tous les écrits précieux ne sont pas des romans fleuves, Madame de Sévigné les a particulièrement appréciés et a gardé pour ses représentantes une affection particulière. Malgré ses séjours espacés à Paris, elle garde contact avec Madame de La Fayette, ainsi qu'avec Madeleine de Scudéry avec laquelle elle échange quelques lettres en 1684, pour échanger au sujet des *Conversations nouvelles (Nouvelles Conversations morales)*. Elle fréquente autant les grandes autrices du mouvement que d'autres adeptes non-littéraires, comme La Grande Mademoiselle. La Marquise et la petite-fille d'Henri IV entretiennent des rapports amicaux solides, ayant grandi dans le même « monde ». Elle fait d'ailleurs référence à la Grande Mademoiselle plusieurs fois dans la *Correspondance*, notamment pour narrer à Madame de Grignan, son mariage manqué avec Monsieur de Lauzun en 1670, et la façon dont elle a épaulé cette amie après cet incident. Anne-Marie Louise d'Orléans, comme peut en témoigner sa correspondance et tout particulièrement ses lettres à Madame de Motteville, a été profondément marquée par *l'Astrée*, au point d'en reprendre les *topoi* et de relier le bonheur ultime aux paysages pastoraux du roman.

Madame de Sévigné est donc une proche des milieux mondains, malgré ses séjours peu fréquents à Paris : elle tient à continuer de s'instruire et garder sa réputation de femme savante, de femme instruite.

Le besoin d'une littérature réflexive dans l'œuvre de Madame de Sévigné : la littérature moraliste et l'Histoire

La littérature moraliste se développe véritablement au Grand Siècle, avec les *Maximes* de La Rochefoucauld (1664) ou Jean de La Bruyère avec ses *Caractères*, à la fin du siècle, devenant un genre à part entière. Cette littérature consiste en des œuvres simples d'accès pour tous et qui tendent à parfaire les mœurs d'une société, pour l'élever davantage. Elle est aussi à lier avec la philosophie, antique tout particulièrement. Il n'est donc pas surprenant de voir que la Marquise, fut une adepte de ces œuvres, d'une part avec sa proximité avec La Rochefoucauld, dont on sait qu'elle a lu les *Maximes*¹²⁷, et d'autre part, avec le grand nombre de mentions de l'œuvre d'un auteur janséniste qui marque son temps : Pierre Nicole et ses *Essais de Morale*.

La rencontre de Madame de Sévigné avec les *Essais de Morale* est un moment charnière de sa vie de lectrice. Cette œuvre va révolutionner sa façon de penser la religion et la spiritualité, faisant des *Essais*, sa « Bible » personnelle. C'est à un tel point qu'elle en dit ceci à sa fille en octobre 1671 : « Parlons un peu de M. Nicole... Devinez ce que je fais : je recommence ce traité, je voudrais en faire un bouillon et l'avalier »¹²⁸. La lecture de Nicole a chez la Marquise des vertus réflexives qui lui sont nécessaires dans son cheminement, d'une part, personnel, avec la découverte du moi, thème d'un des *Essais*, qu'elle partage autant à son cousin qu'à sa fille et d'autre part, spirituel. En effet, après le départ de Françoise-Marguerite pour la Provence, la Marquise trouve un regain d'intérêt pour la religion, à laquelle elle ne prêtait pas plus d'attentions que cela avant 1671. La lecture de Nicole, permet à Madame de Sévigné d'entrer dans une phase introspective pour s'améliorer en tant que chrétienne. Elle trouve dans les *Essais de Morale* tant de vérité pour elle-même, que sa curiosité la pousse à s'intéresser aux principes de l'auteur ainsi qu'à ses autres œuvres : elle lit en 1680¹²⁹ les *Préjugés contre les calvinistes* (1617) de l'essayiste. Roger Duchêne résume la relation que la Marquise entretient avec ce monument de littérature moraliste ainsi :

¹²⁷ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, Tome I, lettre 236

¹²⁸ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, Tome I, lettre 215

¹²⁹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, Tome III, lettre 807.

« La lecture de Nicole n'a pas été pour elle un exercice abstrait, mais une occasion de méditer sur soi-même et sur les mobiles des hommes (...) Elle ne lit pas en théologienne, soucieuse de retenir dans ses nuances la pensée d'un spécialiste ; elle lit pour saisir au passage ce qui peut nourrir sa vie spirituelle. Les lectures des Rochers en 1671 l'ont conduite à penser à Dieu et à se soumettre à sa volonté. Elles l'ont moins convaincue par la rigueur du raisonnement que par l'opportunité des conseils qu'elle y trouvait dans sa recherche d'un équilibre (...) Sa formation chrétienne et ses lectures des Rochers donnent une nouvelle dimension à son épreuve. Elle sait maintenant que l'arrachement de février [1671] a une signification. »¹³⁰.

La morale est un genre qu'elle a toujours affectionné, en lisant les auteurs antiques, mais aussi ceux du siècle précédant le sien. Elle aime citer à loisir les *Essais* de Montaigne, qu'elle relit parfois, comme elle en fait état dans sa lettre du 6 octobre 1679 : « un tome de Montaigne que je ne croyais pas avoir apporté : ah ! l'aimable homme ! qu'il est de bonne compagnie ! c'est mon ancien ami ; mais à force d'être ancien, il m'est nouveau »¹³¹. De même, dans ses lectures, philosophie et morale se mêle allègrement : la Marquise souligne avoir lu *Le Socrate chrétien* du sieur de Balzac, ainsi que les *Déclamations* de Quintilien¹³², œuvres philosophiques traitant pour l'une de « la primauté des problèmes moraux sur ceux de l'art »¹³³ et pour l'autre de rhétorique. Mais pour autant, elle ne s'intéresse que peu à la philosophie de Descartes qui pourtant connaît un certain succès. C'est d'ailleurs un sujet de discorde avec sa fille, qui apprécie grandement la philosophie cartésienne : « Madame de Sévigné n'osera jamais aborder le grand Descartes qu'elle juge trop philosophique et trop difficile pour elle et se contentera des *Conversations chrétiennes* de Malebranche [15 juin 1680] où elle trouve résumées avec clarté les thèses cartésiennes »¹³⁴.

Madame de Sévigné, dans son regain d'intérêt pour la religion, explore grâce à l'œuvre de Nicole, son « moi ». La littérature moraliste a un but qui est aussi celui de l'introspection, de la connaissance de soi : réfléchir à ses manières pour devenir quelqu'un de meilleur. L'intérêt de ce type de lecture est aussi pour la Marquise, celui de la discussion qui en découle. Elle aime à partager ses avis sur ses lectures avec ses correspondants : pour elle, la lettre est aussi un lieu où faire la conversation,

¹³⁰ DUCHÊNE Roger, *Madame de Sévigné...*, *op cit*, p.238

¹³¹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, Tome II, lettre 696

¹³² Ces deux œuvres sont citées dans la même lettre : SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, Tome I, lettre 331

¹³³ DUTHEUIL Brigitte, *Madame de Sévigné et la lecture*, soutenu à Villeurbanne, 1984, ENSSIB, p.32

¹³⁴ *Ibidem*.

comme un salon. Mais ces conversations avec des tiers peuvent l'aider dans son propre cheminement personnel, la pousse à réfléchir davantage à ses propres lectures. Il est important de souligner que cette volonté de se plonger dans des lectures « réflexives », ne peut être réduite qu'à la littérature moraliste. En effet, la Marquise est une lectrice assidue d'histoire en tout genre : religieuse comme évoquée plus avant avec le cas des auteurs jansénistes, mais aussi de biographie ou d'œuvres fondatrices du genre. Elle lit les antiques comme Hérodote et ses *Enquêtes* en 1675¹³⁵, ou l'*Histoire des Juifs* de Flavius Josèphe en 1675.¹³⁶ Cet appétit historique montre bien la volonté de la Marquise de s'instruire mais aussi le programme de lecture qu'elle se forge pour cela, donnant tout son sens à l'expression de Roger Duchêne, « Une écolière de trente ans »¹³⁷. Elle met un point d'honneur à maintenir dans ses lectures historiques un côté logique. Du coup, « On trouve chez Madame de Sévigné un rare souci de cohérence dans ses lectures, une méthode presque scolaire qui, après lui avoir fait lire *l'Histoire de Saint-Louis* de Choisy, lui fait choisir *l'Histoire de France* de Mezeray paru en 1685 [5 janvier 1689] et *l'Histoire de Philippe de Valois et du roi Jean* de Choisy, paru en 1688 »¹³⁸.

De plus, Madame de Sévigné en grande lectrice, se tient au courant des sorties, comme peuvent en témoigner les lectures énoncées ci-dessus : l'*Histoire de France* de Mezeray est parue en 1685, elle la lit quatre années après, ou l'*Histoire des variations de l'Église protestante* de Bossuet, publiée en 1688, et qui est lue par la Marquise un an après, en 1689¹³⁹. Elle s'intéresse aussi à l'histoire et à son écriture à sa période : en effet, elle mentionne dans une missive de 1678¹⁴⁰ à Bussy-Rabutin, la nomination de Racine et de Boileau comme historiographes du roi (comme les chroniqueurs chargés de mettre à l'écrit les hauts faits, notamment guerriers, du règne de Louis XIV).

De même que cette volonté d'apprendre ne borne pas ses lectures à la seule (mais pourtant riche) histoire de France. Elle lit également des ouvrages sur le Moyen-Orient, particulièrement les ouvrages de George Guillet de Saint-Georges, *l'Histoire*

¹³⁵ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, op cit, Tome I, lettre 456

¹³⁶ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, op cit, Tome I, lettre 467

¹³⁷ Titre du chapitre 9 in DUCHÊNE Roger, *Madame de Sévigné...*, op cit, Paris, Fayard, 1982

¹³⁸ DUTHEUIL Brigitte, *Madame de Sévigné et la lecture*, op cit, p.30

¹³⁹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, op cit, Tome III, lettre 1 114

¹⁴⁰ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, op cit, Tome II, lettre 625

des Vizirs en 1676¹⁴¹ ou *l'Histoire du règne de Mahomet II* en 1689¹⁴², mais aussi en Europe avec *l'Histoire de la réunion du royaume de Portugal...*, de Girolamo Franchi di Conestaggio parue en 1680, que la Marquise lit la même année lors d'un voyage dans la Loire¹⁴³.

L'Histoire et la morale sont donc des genres qui plaisent tout particulièrement à Madame de Sévigné, d'une part pour l'introspection qu'ils permettent et d'autre part pour l'assouvissement de sa grande curiosité. Mais les lectures de Madame de Sévigné laisse entrevoir un autre champ littéraire qui lui est cher et qu'elle apprécie tout particulièrement, le théâtre.

Le théâtre dans la *Correspondance sévignéenne*

Le théâtre était un genre littéraire délaissé au Moyen-Âge mais qui renaît à la période moderne, surtout au XVII^e siècle. Au siècle précédent, les humanistes redécouvrent les formes antiques, comme la tragédie, et l'Italie influence aussi la production théâtrale française avec l'arrivée de la *comedia dell'arte*. Le théâtre se renouvelle donc et les représentations des pièces deviennent un divertissement prisé de la noblesse et de la cour au Grand Siècle. Ayant connaissance de cela, un problème se pose alors pour la présente étude : comment savoir si la Marquise a vu ou lu le théâtre qu'elle se plaît à citer dans la *Correspondance* ? Un élément peut aider à le savoir, et il réside dans la date de l'occurrence de la pièce dans les lettres. Il était d'usage que la pièce soit représentée, puis éditée pour être publiée sous sa forme de livres, de même que la Marquise mentionne parfois si la pièce a été vue ou lue, comme ce fut le cas avec *Esther* de Racine, qu'elle mentionne avoir vu en 1689¹⁴⁴. Mais comme le souligne Brigitte Dutheuil, « Curieusement, elle nous a laissé peu de témoignages de grandes représentations auxquelles elle a assisté ou aurait pu assister. C'est à travers la lecture qu'elle analyse véritablement les pièces de théâtre, et souvent il y a décalage entre le jugement qu'elle porte sur une pièce après sa représentation et après sa lecture »¹⁴⁵. Cela témoigne de la place qu'occupe

¹⁴¹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 516

¹⁴² SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III, lettre 1 169

¹⁴³ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome II, lettre 762 : elle mentionne l'avoir lu dans une lettre qu'elle écrit à Madame de Grignan depuis Blois.

¹⁴⁴ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III, lettre 1 062

¹⁴⁵ DUTHEUIL Brigitte, *Madame de Sévigné et la lecture, op cit*, p.22

la lecture dans la vie de la Marquise, élevant cette activité au rang de passion, que d'un simple divertissement. En effet, au vu de son statut et de ses relations, il n'aurait pas été impossible pour elle d'assister à des représentations des grandes pièces, mais la lecture lui paraît être plus adaptée pour analyser les pièces en profondeur. De même, nous pouvons supposer que la situation financière de la seconde partie de sa vie rendait complexe les grandes dépenses liées au fait de se rendre à la cour ou au théâtre pour les représentations.

Il n'en reste pas moins que la Marquise est particulièrement friande de théâtre, comédies comme tragédies, dont elle ne cesse de citer des vers au fil de ses lettres. Pour le genre comique, elle affectionne Molière et cite un grand nombre de ses pièces : *Les Fourberies de Scapin*, *L'École des femmes*, *Le Malade imaginaire*, *Le Médecin malgré lui*, etc. Elle utilise ces citations pour, peut-on supposer, créer une intimité avec son correspondant par le partage de références communes (comme dit dans une partie antérieure de l'analyse), mais aussi pour illustrer certaines situations, ou pour faire office de maximes. Ce genre qu'elle se plaît à relire tout au long de sa vie, lui apporte toujours grande satisfaction, tant pour ses lectures personnelles que collectives, comme elle le dit dans sa lettre du 25 septembre 1680 ¹⁴⁶ « Nous lisons beaucoup et je sens le plaisir de n'avoir pas de mémoire, car les comédies de Corneille (...) tout repasse devant moi sans m'ennuyer, au contraire ». Il n'est pas étonnant de remarquer en étudiant les occurrences de ses lectures dans les lettres, que la Marquise a ses auteurs de prédilection, et pour le théâtre, sa préférence va indubitablement à Corneille, dont elle cite presque toutes les pièces.

Mais pourquoi Corneille ? Nous pouvons avancer qu'elle préfère cet auteur par pure question de style littéraire, mais également parce qu'elle a lu sûrement lu ces pièces dans sa jeunesse. Madame de Sévigné étant né en 1626 et les grandes pièces de Corneille publiées en 1637 pour *Le Cid* ou en 1643 pour *Polyeucte*, il est totalement plausible que la Marquise les ait lus à cette période. Peut-être pouvons-nous avancer l'hypothèse que les tragédies cornéliennes la séduisent du fait de leur proximité avec le genre romanesque, qui a aussi sa grande faveur. Elle se positionne donc clairement pour Corneille, comme mentionné dans la missive du 15 janvier 1672 : « Croyez que jamais rien n'approchera (et je ne dis pas surpassera) des divins endroits de

¹⁴⁶ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 235

Corneille »¹⁴⁷ et va donc *a fortiori* contre Racine. Elle n'apprécie que peu ses pièces, bien qu'elle les ait lus pour la plupart, comme *Andromaque* qu'elle cite environ huit fois, ou *Bajazet*, dont elle fait envoyer un exemplaire à sa fille en 1672¹⁴⁸.

Une autre difficulté peut survenir lors de l'étude du théâtre dans la *Correspondance* sévignéenne, avec l'abondance de références à l'œuvre de Philippe Quinault (1635-1688). En effet, ce dramaturge est connu pour ses nombreuses collaborations avec le compositeur Lully, dans le domaine de la tragédie lyrique : il est librettiste (auteur de livrets pour l'opéra) : il met le texte des opéras ou des ballets en vers. Mais le développement du livret en France au XVI^e siècle, mais de façon plus caractéristique au XVII^e siècle, est à lier avec le développement de la tragi-comédie (genre venu d'Italie, très lié à la pastorale et représenté notamment par le *Pastor Fido* de Guarini en 1590), ainsi qu'à la mise en musique des pièces de théâtre à la façon des antiques, ou même au développement de la représentation de ballets, genre de divertissement préféré du Roi soleil. « Dans l'idée de respecter la règle poétique de la vraisemblance, les librettistes français ne choisissent que des sujets merveilleux, tirés de la mythologie ancienne (*Cadmus et Hermione* de Philippe Quinault et Jean-Baptiste Lully, 1673) ou des poèmes chevaleresques modernes (*Armide* de Quinault et Lully, 1686) »¹⁴⁹ : même ce format théâtral obéit aux règles strictes fixées pour les tragédies classiques. Une question se pose alors : les livrets étaient-ils publiés pour ou après la représentation ? Madame de Sévigné les a-t-elle lus à part ou pendant la représentation ? Il n'y a pas de mention de représentations de Quinault dans la *Correspondance*, donc il est possible qu'elle ait pu les lire après, ce qui est plausible : « On publie aussi de petits livres ou *livrets* anonymes destinés à être distribués avant ou pendant le spectacle (...). Eux aussi sont appelés à circuler, car ils se donnent, s'échangent, se vendent même, assumant dès lors une fonction informative auprès d'un public élargi et curieux de nouvelles »¹⁵⁰. Madame de Sévigné a donc pu acheter et lire ces livrets, sans forcément se rendre aux représentations, comme pour les pièces de théâtres non-musicalisées. Toujours est-il qu'elle en fait un grand usage dans ses lettres, mais ces références sont complexes

¹⁴⁷ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 214

¹⁴⁸ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 250

¹⁴⁹ Andrea Fabiano, « Le livret d'opéra : parcours d'un nouveau genre théâtral du XVIIe au XXe siècle », *Études Italiennes* : Articles, Notes, Comptes rendus

¹⁵⁰ « À quoi sert un livret de ballet de cour au XVIIe siècle ? (1610-1681) » in CLEREN Marie (dir.), *Formes, emplois et évolution du livret de ballet de la Renaissance à nos jours*, Paris, Garnier, 2021

à classer comme « lectures réelles » de la Marquise, mais elles montrent l'évolution du genre théâtral qui s'opère tout au long du XVII^e siècle.

Mais Madame de Sévigné, par ses citations théâtrales systématiques, devient elle-même un personnage théâtral. En effet, une comédie de Jean-Nicolas Bouilly (1763-1842, dramaturge et librettiste) fait paraître une comédie sur la Marquise de Sévigné¹⁵¹, *Madame de Sévigné comédie en trois actes et en prose*, ... en 1805. Il désire rendre hommage à la Marquise, en célébrant son esprit comme sa beauté, soulignant le théâtral de son phrasé adapté aux besoins dramaturgiques.

Madame de Sévigné est donc une lectrice en phase avec la production littéraire de son temps, tant par la fréquentation des grand-e-s auteur-ice-s, que pour sa connaissance des nouvelles parutions. Mais a-t-elle transmis ce goût de la lecture à ses enfants et petits-enfants ? Que pouvons-nous déduire de leurs habitudes au travers de la *Correspondance* ?

¹⁵¹ Voir annexe

UN GOUT DE LA LITTÉRATURE QUI SE TRANSMET A SES ENFANTS ?

Madame de Sévigné, en grande lectrice d'œuvres en tous genres a transmis, à ses enfants et à ses petits-enfants, ce goût des lettres et cet amour de la lecture, mais ont-ils véritablement le même rapport qu'elle à cette activité ?

Les réflexions de Madame de Sévigné sur les pratiques de lecture de Madame de Grignan

La *Correspondance* sévignéenne est, nous pouvons presque l'affirmer, la relation d'une mère passionnée à sa fille, géographiquement éloignée et le témoignage de cet amour maternel. Mère et fille évoque tant les événements du monde, que leur quotidien et leurs activités, et la lecture tient une place de choix dans leurs lettres. Il était à supposer qu'elle évoquerait ne serait-ce que brièvement les pratiques de celle-ci. Madame de Sévigné ne fait que les survoler, en ne faisant que comparer avec les siennes. Cette double information est donc d'une importance clé : on peut déduire les habitudes de la Marquise en miroir de celle de Madame de Grignan. Ces occurrences sont plutôt rares, mais le fait que sa fille soit une lectrice assidue (moins que sa mère, comme nous pouvons en convenir), démontre une culture riche et une volonté d'apprendre inculquée par sa mère dès son plus jeune âge. En effet, Françoise-Marguerite de Grignan est certes reconnue pour sa grande beauté, que la Fontaine (parmi d'autres) loue dans ses écrits, avec la fable « Le Lion amoureux » qui lui est dédiée, elle est aussi une femme d'esprit.

Sa fille ne nourrit pas le même engouement que sa mère pour les auteurs moralistes et/ou jansénistes, lui préférant largement l'œuvre de Descartes, de laquelle elle échange avec sa mère (on ne peut que deviner ces échanges que grâce aux lettres de la Marquise).

De plus, Madame de Sévigné mentionne dans une de ses missives de 1671, la tendance de sa fille à ne jamais finir ses livres : « Vous avez toujours votre horreur pour les conclusions (...) Voilà, ma bonne, de quoi nous brouiller, moi qui lis jusqu'à l'Approbation. Votre frère est comme moi »¹⁵². Un défaut qui revient à quelques autres occasions dans les lettres, mais qui nous en dit davantage sur la Marquise, qui

¹⁵² SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome I, lettre 171

lit un livre du début à la fin, même si le style ne lui plaît pas (comme les romans de La Calprenède). Cela démontre autant du caractère de la comtesse de Grignan que du fait que la lecture est avant tout un acte personnel que chaque personne envisage comme bon lui semble. De même, Madame de Grignan ne relit pas ses livres, comme sa mère pourrait le faire.

La principale correspondante de la Marquise est certes une grande lectrice, comme elle, mais qu'en est-il de Charles de Sévigné, longuement absent des lettres de sa mère ? Est-il à son image ?

Charles de Sévigné, un grand lecteur

La *Correspondance* de Madame de Sévigné est l'instrument de sa reconnaissance, tant par ses pairs que par la postérité, ce dont ont pu bénéficier ses correspondants, mais surtout sa fille Madame de Grignan. Mais l'Histoire ne se souvient que peu de son fils, Charles de Sévigné. Né à Paris en 1648, il n'a que trois ans à la mort de son père. Il grandit donc aux côtés de sa sœur à Paris avec leur mère et la famille de Coulanges. On ne sait que peu de choses sur l'enfance et l'adolescence du jeune homme, les incursions de celui-ci dans la *Correspondance* n'arrivant que tard¹⁵³. Mais il est possible d'imaginer que Charles de Sévigné ait reçu une éducation complète et tournée vers les lettres, comme sa mère et conformément à ses souhaits : la *Correspondance* tend à affirmer cette hypothèse. En effet, il fait montre d'une grande culture dans les passages qu'il écrit à sa sœur dans les lettres de la Marquise : comme sa mère, il cite de nombreux ouvrages ou en donne son avis, comme avec les *Essais de Morale* de Pierre Nicole dans une lettre du 12 janvier 1676¹⁵⁴. De même, il participe aux lectures collectives lors de séjours aux Rochers avec sa femme, Jeanne Marguerite de Mauron (qu'il épouse en 1684), et sa mère. « Vous me demandez, ma chère bonne, ce que nous lisons. Dès qu'on a le moindre monde, on ne lit plus, mais avant les États, nous avons lu, avec mon fils, des petits livres d'un moment »¹⁵⁵, disait la Marquise en 1689, au sujet des occupations familiales des Rochers, auxquelles Charles prend part. De même, il est un habile

¹⁵³ Il n'est pas mentionné avant au moins 1668 dans les lettres de sa mère (https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_de_Sévigné)

¹⁵⁴ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome II lettre 470

¹⁵⁵ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III lettre 1 169

lecteur, un homme cultivé : il mentionne à peu de choses près, les mêmes lectures que sa mère. Il cite aussi bien les romans de La Calprenède (que sa mère a relu sous son impulsion), les antiques (on a des mentions de Flavius Josèphe), ou même les auteurs de Port-Royal (Pascal ou Pierre Nicole). Peut-être est-ce parce qu'il passe un long moment avec sa mère aux Rochers en 1675-1676, pour la convalescence de celle-ci. Il est également à noter qu'il est aussi acteur de la correspondance entre sa mère et sa sœur : lors de ce séjour aux Rochers, Madame de Sévigné souffre et ne peut écrire ses lettres à sa fille. Elle laisse donc le soin à son fils de les écrire pour elle. Il y a six mentions de lettres « De Charles de Sévigné, sous la dictée de sa mère » lors du mois de janvier 1676¹⁵⁶. Mais même si Madame de Sévigné écrit elle-même à sa fille, chaque lettre rédigée entre le 4 décembre 1675 et le 10 avril 1676 présente un passage « De Charles de Sévigné »¹⁵⁷, montrant son implication dans l'activité épistolaire de sa mère ainsi que sa tardive proximité avec celle-ci.

Il est aussi dans une moindre mesure, un des correspondants de sa mère. Il y a trace d'une petite correspondance entre lui et la Marquise, entamée par Charles en janvier 1684¹⁵⁸ avec une réponse de sa mère en août 1684¹⁵⁹, dans lesquelles ils conversent des événements mondains ou de leurs amis. Il est possible de penser que mère et fils ont pu partager une correspondance, mais que leurs lettres (à l'exception de celles-ci) ne nous soient pas parvenues.

Les enfants de Madame de Sévigné ont donc été éduqués à son image, en grand lecteurs et dépeints comme des gens d'esprit, mais qu'en est-il de sa petite-fille Pauline, que Madame de Sévigné mentionne abondamment dans sa *Correspondance* ? Est-elle à l'image de sa mère et *a fortiori* de sa grand-mère ?

Pauline de Grignan, un double de sa grand-mère ?

À la fin de sa *Correspondance*, Madame de Sévigné ne parle plus autant de ses lectures personnelles. Surement est-ce dû à son âge avancé et les soucis qui en

¹⁵⁶ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome II lettres 474 à 478 et 480. Les lettres suivantes sont mentionnées comme « De la petite personne [un secrétaire ?] sous la dictée de Madame de Sévigné ».

¹⁵⁷ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III, lettres 454 à 496

¹⁵⁸ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III, lettre 876

¹⁵⁹ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III, lettre 882

incombent, elle se place comme guide pour sa petite-fille, Pauline Adhémar de Monteil de Grignan, future marquise de Simiane.

Née en 1674 à Grignan, la question de son éducation préoccupe tant sa mère que sa grand-mère, qui en discute par courriers interposés. Il n'existe certes pas de sources traitant de l'éducation (précepteurs comme programmes) de la Marquise, mais il est possible de déduire ces informations des conseils qu'elle donne pour l'instruction de Pauline. Elle déconseille à Madame de Grignan de laisser Pauline dans un couvent¹⁶⁰, au profit d'une éducation plus moderne : « Mais parlons de Pauline (...) Je suis étonnée qu'elle ne soit pas devenue sotte et ricaneuse dans ce couvent ». Il est à souligner que l'éducation féminine se développe plus à la fin du XVII^e siècle, que dans la jeunesse de Madame de Sévigné. Les initiatives d'instruction viennent de savants, comme Fénelon, qui ont conscience de l'importance de l'éducation féminine, à laquelle il consacre un traité (*De l'éducation des filles*) en 1687. Il y dit cela : « La mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé »¹⁶¹. Mais la prise de conscience de l'importance de l'éducation des filles et des femmes se voit réellement illustrée avec la création de l'école de Saint-Cyr par Louis XIV (mais sous l'influence de Madame de Maintenon) en 1686 : elle a d'abord pour but de former les filles d'officiers morts au combat. Le programme y est plus complet que celui des couvents :

« De 7 à 19 ans, les élèves y passent par 4 classes identifiées par la couleur de la ceinture resserrant leur habit : avant 10 ans, « les rouges » apprennent les rudiments et le catéchisme ; de 11 à 13 ans, « les vertes » découvrent l'histoire, la géographie et la musique ; de 14 à 16 ans, « les jaunes » se perfectionnent en français, dessinent et dansent ; enfin, âgées de 17 à 19 ans et s'appropriant à retourner au monde, « les bleues » ont surtout besoin de formation morale. En outre, toutes les élèves, des vertes aux bleues, s'initient aux tâches ménagères et aux travaux d'aiguilles »¹⁶²

¹⁶⁰ La jeune fille s'y rend de 1680 à 1688, comme sa sœur Marie-Blanche (qui prend à l'habit des Visitandines dès 1686).

¹⁶¹ Cette citation vient de la réédition du traité de 1696 et est citée dans l'article de SONNET Martine, « L'éducation des filles à l'époque moderne », *Historiens et géographes*, Association des professeurs d'histoire et de géographie, 2006, pp.255-268

¹⁶² *Ibidem*

L'éducation féminine devient un enjeu à part entière. En revanche, pour le cas de Pauline, elle ne bénéficie pas de ces avancées mais bien des conseils avisés et sages de sa grand-mère, à l'image de l'instruction qu'a suivie celle-ci.

Donc, les lettres de Madame de Sévigné constitue autant un idéal scolaire féminin qu'un aperçu de sa propre éducation. Il est à noter que la plupart des occurrences de livres ou de lectures dans la fin de la *Correspondance*, vers 1689-1690, concernent davantage Pauline que la Marquise. Elle conseille des lectures à sa petite-fille, un programme, lequel a-t-elle peut être suivi dès 1690 :

« Après, il faut l'histoire ; si on a besoin de lui pincer le nez pour lui faire avaler, je la plains. Pour les beaux livres de dévotion, si elle ne les aime pas, tant pis pour elle, (...) À l'égard de la morale, comme elle n'en ferait pas un si bon usage que vous, je ne voudrais point du tout qu'elle mit son petit nez ni dans Montaigne, ni dans Charron, ni dans les autres de cette sorte ; il est bien matin pour elle. La vraie morale de son âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires par les exemples, je crois que c'est assez »¹⁶³

La mention de l'apprentissage par la conversation, peut renvoyer aux séjours de la Marquise chez Madame de La Guette à Sucy en Brie dans sa jeunesse, de même que la référence à Montaigne, un auteur qu'elle apprécie et qu'elle a sûrement lue dans ses jeunes années. Madame de Sévigné tend presque à devenir la préceptrice de Pauline, dans la mesure où son implication dans la formation de la jeune fille n'est pas à négliger. Il est possible de penser que cela participa à créer un lien particulier entre elles, qui peut-être poussa Pauline à publier les lettres de la Marquise au XVIII^e siècle.

Madame de Sévigné conseille donc à la jeune fille des livres « sérieux », comme ceux d'histoire ou de morale, comme la lettre du 16 novembre 1689 en fait état : « Cependant il est très assuré, très vrai, très certain que M. Nicole vaut mieux. Vous en êtes charmée ; c'est son éloge. Ce que j'en ai lu chez Madame de Coulanges me persuade aisément qu'il vous doit plaire. »¹⁶⁴, mais elle la pousse aussi vers la littérature et tout particulièrement les romans. Contre l'avis de Madame de Grignan, qui n'apprécie pas ce genre littéraire qu'elle juge médiocre, la Marquise préconise pour sa petite-fille, cette littérature, afin d'amener Pauline à aimer la lecture : « Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire (...) Les romans, les comédies, les Voiture, les Sarasin, tout cela

¹⁶³ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome III, lettre 1 186

¹⁶⁴ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, *op cit*, tome III, lettre 1 167

est bientôt épuisé... »¹⁶⁵. Le genre ne compte donc pas pour pousser l'enfant à aimer la lecture : dans le cas de Pauline, il s'agit de forger sa culture religieuse, historique ou même littéraire et compléter les bases d'éducation qu'elle a déjà pu recevoir au couvent. En un certain sens, on peut supposer qu'elle devient un « double de sa grand-mère », dans la mesure où celle-ci influence grandement les choix littéraires de Pauline, contribuant à forger la réputation de la femme d'esprit qui allait être la sienne à la fin du siècle.

¹⁶⁵ SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance, op cit*, tome III, lettre 1 186

CONCLUSION

Les lectures de la Marquise de Sévigné sont donc le résultat d'une éducation novatrice centrée sur la lecture et les conversations avec ses paires. Mais l'influence des cercles littéraires ainsi que de ses ami-e-s lettré-e-s n'est pas à négliger dans la formation continue qui est la sienne tout au long de sa vie. L'étude de ses lectures dans la *Correspondance* montre une pluralité de lectures, aussi bien issues d'une littérature ancienne que d'œuvres de son temps. Elle fait aussi montre d'habitudes de lectures qui lui sont personnelles. Cependant, le genre de ses lectures n'a rien d'étonnant, au vu des comparaisons possibles avec celles d'autres femmes de son temps. Le contexte socio-culturel, et les avancées dans le monde du livre, ont également permis à la Marquise de devenir cette avide lectrice que ses lettres dépeignent.

Mais les raisons de ce tel appétit littéraire s'expliquent par le parcours de vie qui fut le sien ainsi que par sa grande volonté d'apprendre. Le choix de ses livres dépend tant des parutions qu'elle suit assidûment que de sa proximité avec les écrivains qui lui font parvenir leurs œuvres, ainsi que de critères matériels, comme le format du livre ou la taille de la police. Madame de Sévigné, en comparaison avec d'autres lectrices du XVII^e siècle, n'a « d'exceptionnel » dans son profil de lectrice, que le nombre de livres qu'elle lit durant ses séjours aux Rochers, ou avec ses nobles amis et sa famille, ainsi que les opinions qu'elle formule à leur sujet.

La *Correspondance* de Madame de Sévigné est donc une œuvre littéraire d'envergure, abondamment étudiée pour tout ce qu'elle renferme : un témoignage de la vie nobiliaire au Grand Siècle, les relations amicales et familiales ainsi qu'un regard contemporain sur les grands événements du siècle. Mon travail, comme les nombreuses études faites sur la *Correspondance* depuis la fin du XX^e siècle, ne peut apporter de réponses claires et nettes sur les points étudiés de la *Correspondance* en littérature comme en histoire. Il est donc plus utile d'accepter que les questions des chercheurs sur l'œuvre sévignéenne ne peuvent être tranchées et demeurent ainsi rester sans réponses, aux vues du peu d'autres documents que nous avons tant sur la Marquise elle-même que sur les autres femmes de sa condition. Pour exemple, le débat sur la valeur littéraire des lettres de la Marquise ainsi que sur ses lecteurs : nous ne pourrons jamais réellement savoir si Madame de Sévigné apportait un soin

particulier à l'écriture de ses missives, de même que si elle écrivait uniquement pour son correspondant ou un cercle plus large, mais bien accepter la « zone grise », le fait qu'on ne puisse que supposer sans jamais pouvoir réellement répondre.

SOURCES

La Correspondance de Madame de Sévigné

SÉVIGNÉ Madame de, *Correspondance*, éd. Roger Duchêne, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973-1976, tomes I à III

BIBLIOGRAPHIE

Madame de Sévigné et sa *Correspondance*

CHARLES Lise, « Les grands romans de Madame de Sévigné », *Exercice de rhétorique*, n°6, 2016, pp.1-10

DUCHÊNE Roger, *Madame de Sévigné ou la chance d'être femme*, Paris, Fayard, 2002

DUCHÊNE Roger. « Comment lisait Madame de Sévigné », *Littératures*, 6, 1982. pp. 35-49

FREIDEL Nathalie, *La conquête de l'intime. Public et privé dans la Correspondance de Madame de Sévigné*, Paris, Honoré Champion, coll. "Lumières classiques", 2009

FREIDEL Nathalie, « L'autre langue de Madame de Sévigné : l'italien dans la "Correspondance" », *Studi Francesi*, n°168 (LVI | III) | 2012

GRANDE Nathalie, « Deux figures du matrimoine : patrimonialisation comparée de deux autrices du XVIIe siècle, Mme de Sévigné et Mme de Lafayette », *Recherches & Travaux* [En ligne], 96 | 2020

HIMELFARB Hélène, « Madame de Sévigné chez Saint-Simon », *Cahiers Saint Simon*, n°32, 2004, L'œuvre hors Mémoires, pp. 79-87

KULESZA Monika, *Le romanesque dans les Lettres de Madame de Sévigné*, Frankfurt, Peter Lang, 2014

MALTÈRE Stéphane, *Madame de Sévigné*, Paris, Gallimard, 2015

MÉNIEL Bruno, « Mme de Sévigné et la rhétorique du naturel », *Exercices de rhétorique*, n°6, 2016

MOLINIÉ Georges, « Le style de Mme de Sévigné est-il précieux ? », *L'information grammaticale*, 16, 1983, pp. 35-37

MONTFORT HOWARD Catherine, *Les fortunes de Madame de Sévigné au XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, 1982

ORWAT Florence, « Madame de Sévigné et la tradition des exercices spirituels. Enjeux autour de l'hygiène de vie et du souci de soi », *Dix-septième siècle*, n°288, 2020/3, pp. 563-581

Sitographie

Madame de Sévigné, une femme de Paris

<https://vivreparis.fr/portrait-de-femme-qui-a-marque-paris-madame-de-sevigne/>

Jean-Louis Monmerqué, éditeur de Madame de Sévigné

https://data.bnf.fr/12419946/louis_jean_nicolas_monmerque/

Charles de Sévigné

https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_de_Sévigné

Littérature et vie culturelle au XVIIe siècle

DEJEAN Joan. « Chapitre premier. Devenir (femme) auteur au XVII^e siècle », Martine Reid éd., *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, I*. Gallimard, 2020, pp. 485-500.

MERLIN-KAJMAN Hélène, « Détour par le XVII^e siècle : littérature et civilité ou comment repenser la « généralité » de la « culture » », *ATALA Cultures et sciences humaines*, n°14, « La culture générale », 2011

MESNARD Jean. *Précis de littérature française du XVII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990

La préciosité et son langage

<https://eduscol.education.fr/odysseum/le-langage-des-precieuses>

Mademoiselle de Scudéry

<https://www.parismarais.com/fr/arts-et-culture/personnalites-du-marais/madame-de-scudery-1607-1701.html>

Le salon et sa sociabilité

<https://ehne.fr/fr/encyclopedie/thematiques/humanisme-europeen/l'europe-des-savoirs-xvii-xviii-siecle/le-salon-un-modele-de-sociabilite-pour-les-elites-europeennes>

Histoire de la communication et de la correspondance

DIAZ Brigitte (dir.), SIESS Jürgen (dir.), *L'Épistolaire au féminin : Correspondances de femmes (XVIIIe-XXe siècle)*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2006, pp. 7-12

DUCHÊNE Roger, *Comme une lettre à la poste. Les progrès de l'écriture personnelle sous Louis XIV*, Paris Fayard, 2006

FERREYROLLES Gérard, « L'épistolaire à la lettre », *Littératures classiques*, 2010/1, n°71, pp.5 à 27

LEBÈGUE Raymond. "Avant-Propos." *Revue d'Histoire Littéraire de La France*, vol. 78, no. 6, 1978, pp. 883–85

MARTIN Philippe (dir.), *La correspondance, Le mythe de l'individu dévoilé ?*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2014

SERVAIS Paul, VAN YPERSELE Laurence, *La lettre et l'intime, L'émergence d'une expression du for intérieur dans les correspondances privées (17^e-19^e siècles)*, Louvain, Academia Bruylant, 2007

Sitographie

La Poste en France

https://fr.wikipedia.org/wiki/Poste_en_France

La poste sous Louis XIV

http://www.histoirepostale.com/histoire/la_poste_sous_Louis_XIV_et_la_Ferme_Generale_des_postes.htm

Histoire du livre et de la lecture

ALBENGA Viviane, *S'émanciper par la lecture. Genres, classe et usages sociaux des livres*, Rennes, P.U.R., 2017

CHARTIER Roger, CAVALLO Guglielmo, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Points Seuil, 1997

CHARTIER Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987

FABRE Daniel, « Lire au féminin », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2000

LEMAITRE Nicole, « Les livres et la formation du clergé au XVIIe siècle ». In *Revue d'histoire de l'Église de France*, t.83, n°210, 1997, pp. 117-131

MARTIN Henri-Jean, *Le livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du cercle de la librairie, 1987

MARTIN Henri-Jean, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVIIe siècle tome I*, Genève, Droz, 1969

WALSBY Malcolm, *L'imprimé en Europe Occidentale 1470-1680*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2020

Le livre au XVIIe siècle

<http://classes.bnf.fr/livre/arret/histoire-du-livre/grand-siecle/02.htm>

Histoire de l'intimité

ARIÈS Philippe, DUBY Georges (dir.), *Histoire de la vie privée tome III De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Points Seuil, « Histoire », 1999

ARNOUL Élisabeth, RENARD-FOULTIER Raphaëlle, RUGGIU François-Joseph, « Les écrits du for privé en France de la fin du Moyen Âge à 1914 : bilan d'une enquête scientifique en cours. Résultats de 2008-2010 », In HENRYOT Fabienne (dir.), *L'historien face au manuscrit : Du parchemin à la bibliothèque numérique*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2012

DIAZ Brigitte, DIAZ José-Luis, « Le siècle de l'intime », *Itinéraires*, 2009-4

SIMONET-TENANT Françoise, « À la recherche des prémices d'une culture de l'intime », *Itinéraires*, 2009-4

VASSORT Jean., « Les écritures du domestique et de l'intime », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 57-4, no. 4, 2010, pp. 211-217.

Histoire de l'éducation

PICCO Dominique, « La monarchie française et l'éducation des filles nobles (XVIe-XVIIIe siècles) », *Encounters in Theory of Education*, vol. 19, 2018, pp.35-51

SONNET Martine, « L'éducation des filles à l'époque moderne », *Historiens et géographes*, Association des professeurs d'histoire et de géographie, 2006, pp.255-268

VIGUERIE (de) Jean, « Chapitre IX. La civilité et la science du monde », *L'Institution des enfants. L'éducation en France (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Calmann-Lévy, 1978

Histoire des femmes

BROUARD-ARENDS Isabelle (dir), *Lectrice d'Ancien régime*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003

DUBY George, PERROT Michelle, *Histoire des femmes en Occident. Tome IV, XVI^e-XVIII^e*, Paris, Tempus, 2002

DULONG, « Les dernières années de Marie Mancini et son inventaire après décès », *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome 152, livraison 1, 1994, pp.129-157

HAASE-DUBOSC Danielle, « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII^e siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n°13, 2001

LAZARD, Madeleine (dir), *Images littéraires de la femme à la Renaissance*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985

QUENTIN-BAUCHART Ernest, *Les femmes bibliophiles de France (XVI^e-XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Morgand, 1886

SEYS Élisabeth, *Ces femmes qui écrivent : de Madame de Sévigné à Annie Ernaux*, Paris, Ellipses, 2012

Sitographie

Les femmes au XVII^e siècle

<https://www.compagnie-litteraire.com/les-femmes-au-xviiie-siecle/>

La micro-histoire

LÖWY Ilana, « 12. Carlo Ginzburg : Le genre caché de la micro-histoire », dans : CHABAUD-RYCHTER Danielle (éd.), *Sous les sciences sociales, le*

genre. Relectures critiques, de Max Weber à Bruno Latour. Paris, La Découverte,
« Hors collection Sciences Humaines », 2010, p. 177-189

Sitographie

Les égodocuments, définition

<https://num-arche.unistra.fr/voces/notice/ego-document.xml>

ANNEXES

Table des annexes

TABLEUR DES OCCURRENCES DE LECTURE DANS LA CORRESPONDANCE DE MADAME DE SEVIGNE	94
LISTE DES CORRESPONDANTS DE MADAME DE SEVIGNE	95
PROPORTION DE LETTRES DANS LA <i>CORRESPONDANCE</i> PAR DESTINATAIRES.....	96
LES RECHERCHES RECENTES OU EN COURS SUR MADAME DE SEVIGNE ET SA <i>CORRESPONDANCE</i>	97
MADAME DE SEVIGNE DANS LES PROGRAMMES SCOLAIRES DU SECONDAIRE	98
PLAQUE DE LA RUE DE SEVIGNE (69003 LYON)	100
JOHANNES VERMEER, <i>LA LISEUSE A LA FENETRE</i>, ENV. 1659, BEAUX- ARTS DE DRESDE	101
LES POSSESSIONS DE LIVRES DE MARIE MANCINI SELON SON INVENTAIRE APRES-DECES ETABLI EN 1715	102
MADAME DE SEVIGNE, PERSONNAGE DE THEATRE.....	103

TABLEAU DES OCCURRENCES DE LECTURE DANS LA CORRESPONDANCE DE MADAME DE SEVIGNE

Ce tableau recense les occurrences de lectures « avérées » dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné, en dehors des citations de ses lettres.

MENTION DANS LA CORR. (date)	AUTEUR	TITRE	IDENTIFICATION BIBLIO	DESTINATAIRE	LIEU DE LECTURE	MOMENT	OPINION	COM
1654 ?	Malherbe	?	?	Ménage	?	?	?	Compara au personnage de la princesse Chariane
Eul (1658/127)	Mlle de Scudéry	<i>Clélie</i>	Roman ?	Mlle de Sev	?	?	?	X
1662	Ben.	<i> Roland amoureuse </i>	Publisc épique	Ménage	?	?	?	X
Dimanche soir 21 décembre 1664 (70)	Virgile	<i> L'Énéide </i>	Poésie épique	Pompignan	?	?	?	Vers utilisés pour déif. l'état d'épousé de Fouquet
mardi 21 janvier 1665	Tasse	<i> Jérusalem délivrée </i>	Poésie épique	Pompignan	?	?	?	Clément pour évoquer l'espérance d'un retour de Fouquet ?
4 juin 1669 (95)	Malherbe	?	Mme de G	Mme de G	?	?	?	Fils d'un soubord de Malherbe à Mme d'Anchy
19 novembre 1670 (115)	La Fontaine	<i> Contes (2ème édition, 1669) </i>	Contes	Mlle de G	?	?	?	Alabon
19 décembre 1670 (121)	Corneille	<i> Le Cid </i>	Tragédie	Mlle de Buay	?	?	?	Clément d'un vers du Cid (les premiers des personnages sont inversés)
31 décembre 1670	Corneille	<i> Polyeucte </i>	Tragédie (tragédie)	Collangey	?	?	?	Clément qu'elle avait été à la Grande Mlle
18 février 1671 (136)	Villette	?	Mme de G	?	?	?	?	Clément pour écrire son état d'épousé au fils Mme de G
27 février 1671 (140)	Philippe Habert	<i> Temple de la mort </i>	Poésie	Mme de G	?	?	?	Vers utilisés pour évoquer l'engagement de sa part quant à l'avis de sa fille sur le Rhine
18 mars 1671 (146)	Stobique	?	Mme de G	?	?	?	?	X
17 avril 1671 (152)	Corneille	<i> L'Horace </i>	Tragédie (tragédie)	?	?	?	N'apprecie pas la philosophie stoïcienne	X
29 avril 1671 (160)	Corneille	?	Mme de G	Paris	le 28/4 au soir	?	Amusement	Clément
30 avril 1671 (160)	La Fontaine	<i> Fables nouvelles et autres Fables </i>	Contes/poèmes	Mme de G	Paris	?	Amusement	Lecture de vers de Corneille dont elle avait probablement discuté avec sa fille
4 mai 1671 (162)	La Fontaine	<i> Fables nouvelles et autres Fables </i>	Contes/poèmes	Mme de G	Paris	?	Plaisir sur le conte du Petit Chinois mais éveille sur le reste des contes du livre	Lecture avec d'autres personnes (on cite M. de La Rochefoucauld)
23 mai 1671 (168)	Corneille	<i> Pline </i>	Tragédie	Mme de G	Malicorne	Journée	?	Clément com lecture à sa fille
23 mai 1671 (168)	Pascal	<i> Pensées ? </i>	Travail religieux/liturgie	Mme de G	?	?	?	Lecture avec d'autres personnes
23 mai 1671 (168)	Pierre Nicole	<i> L'idéalisation d'un prince </i>	Traité de morale	Mme de G	?	?	?	Parle de ses lectures précédentes
7 juin 1671 (171)	Paul Hay du Chaucet	<i> Histoire de Bertrand de Guercini... </i>	Histoire	Mme de G	Les Rochers	?	?	Parle de ses lectures précédentes
24 juin 1671 (172)	Philisque	?	Mme de G	?	?	?	Admet ses défauts, les vultures fait lui à sa fille	Elle a lu ce livre avec son fils et La Mousse en 4 jours
24 juin 1671 (172)	Le Tasse	?	Philosophie	Mme de G	Les Rochers	?	?	Elle lit avec son fils et La Mousse
5 juillet 1671 (179)	Pierre Nicole	<i> Traité </i>	Traité de morale	Mme de G	Les Rochers	?	?	Elle va commencer la lecture
5 juillet 1671 (179)	Le Tasse	?	Roman	Mme de G	Les Rochers	Journée ?	?	Elle continue sa lecture avec plaisir
5 juillet 1671 (179)	Gaëtan de Costes de la Calprenède	<i> Cléopâtre </i>	Roman	Mme de G	Les Rochers	Le soir	?	Elle relit ce roman qu'elle a adoré dans le passé
12 juillet 1671 (181)	Tasse	<i> Aminta </i>	Histoire	Mme de G	Les Rochers	?	?	Cette lecture la divertit plus que les nouvelles qu'on lui donne de Paris à ce moment là
12 juillet 1671 (181)	Gaëtan de Costes de la Calprenède	Toutes ses œuvres	Roman	Mme de G	Les Rochers	?	?	Elle lit avec Corneille (pb de trad)
9 août 1671 (190)	Cervantes	<i> Don Quichotte </i>	Roman	Mme de G	?	?	?	X
9 août 1671 (190)	Le Tasse	?	Poésie ?	Mme de G	Les Rochers	?	?	Réminiscence de lectures passées (thème de l'enfant abandonné dans un panier de porc, note 2)
16 septembre 1671 (201)	Libbey de Montfaucon Villars	<i> Critique de la Breveté de Racine </i>	Lettre de critique	Mme de G	Les Rochers	Journée ?	?	Elle lit cela pour palier à la tristesse de l'abandon de sa fille
23 septembre 1671 (203)	Pierre Nicole	<i> Essai de Morale </i>	Essai moral	Mme de G	Les Rochers	Journée	?	Elle a apprécié cette critique de Racine, s'agissant peut le style de cet auteur
23 septembre 1671 (203)	François de Miréray	<i> L'histoire de France depuis Pharaon jusqu'à maintenant </i>	Histoire	Mme de G	Les Rochers	Journée	?	Elle trouve ce livre délicieux
30 septembre 1671 (205)	Pierre Nicole	<i> Des moyens de conserver la paix avec les Hommes ? T III apert </i>	Essai moral	Mme de G	Les Rochers	Journée	?	Elle apprécie ce qu'elle lit, elle trouve cela véridique et pense à réfléchir, le conseil
7 octobre 1671 (207)	Pierre Nicole	<i> "D'entretenir la paix avec les Hommes" </i>	Essai moral	Mme de G	Les Rochers	Journée ?	?	Vrai réflexion et argumentation sur ce qu'elle lit, pour convaincre sa fille de lire mais aussi pour mieux appréhender le monde
30 janvier 1672 (230)	La Rochefoucauld	<i> Maximes (de 1671) </i>	Maxime	Mme de G	Paris	?	?	Elle apprécie beaucoup ces maximes mais ne se reconstruit pas dans toutes
16 mai 1672 (272)	La Rochefoucauld	<i> Maximes </i>	Morale	Mlle de Buay	?	?	?	Mention d'une maxime de livre, qu'elle trouve très juste
13 octobre 1673 (351)	Quintilien	<i> Les Institutiones </i>	Rhetorique	Mme de G	Chalais	Journée ?	?	Amusement/pas sur la lecture
15 décembre 1673 (352)	Dupeyron (Colibourg)	<i> L'art de la poésie </i>	Poème didactique	Mme de G	St Germain (cour)	Journée ?	?	Elle lit cela pour palier à la tristesse de l'abandon de sa fille
7 août 1673 (411)	P Louis Muzabourg	<i> L'histoire des croisades pour la délivrance de la Terre Sainte </i>	Histoire	Mme de G	Paris	?	?	Elle a apprécié "l'histoire est 'admiration" (453)
12 août 1673 (413)	Quenau	<i> Hérodote </i>	Tragédie	Mme de G	?	?	?	Clément à sa fille de lire
21 août 1673 (416)	Serais	<i> Pompe funèbre de Voltaire </i>	Piece	Mme de G	?	?	?	Mention d'un vers de la pièce (Acte II scène 2)
22 août 1673 (417)	X	<i> Valentin et Orson </i>	Roman de chevalerie	Mme de G	?	?	?	Allusion directe (note 416, 66, 1)
MENTION DANS LA CORR. (date)	AUTEUR	TITRE	IDENTIFICATION BIBLIO	DESTINATAIRE	LIEU DE LECTURE	MOMENT	OPINION	COM
1655 ?	Malherbe	?	?	Ménage	?	?	?	Compara au personnage de la princesse Chariane
Eul (1658/127)	Mlle de Scudéry	<i>Clélie</i>	Roman ?	Mlle de Sev	?	?	?	X
1662	Ben.	<i> Roland amoureuse </i>	Publisc épique	Ménage	?	?	?	X
Dimanche soir 21 décembre 1664 (70)	Virgile	<i> L'Énéide </i>	Poésie épique	Pompignan	?	?	?	Vers utilisés pour déif. l'état d'épousé de Fouquet
mardi 21 janvier 1665	Tasse	<i> Jérusalem délivrée </i>	Poésie épique	Pompignan	?	?	?	Clément pour évoquer l'espérance d'un retour de Fouquet ?
4 juin 1669 (95)	Malherbe	?	Mme de G	Mme de G	?	?	?	Fils d'un soubord de Malherbe à Mme d'Anchy
19 novembre 1670 (115)	La Fontaine	<i> Contes (2ème édition, 1669) </i>	Contes	Mlle de G	?	?	?	Alabon
19 décembre 1670 (121)	Corneille	<i> Le Cid </i>	Tragédie	Mlle de Buay	?	?	?	Clément d'un vers du Cid (les premiers des personnages sont inversés)
31 décembre 1670	Corneille	<i> Polyeucte </i>	Tragédie (tragédie)	Collangey	?	?	?	Clément qu'elle avait été à la Grande Mlle
18 février 1671 (136)	Villette	?	Mme de G	?	?	?	?	Clément pour écrire son état d'épousé au fils Mme de G
27 février 1671 (140)	Philippe Habert	<i> Temple de la mort </i>	Poésie	Mme de G	?	?	?	Vers utilisés pour évoquer l'engagement de sa part quant à l'avis de sa fille sur le Rhine
18 mars 1671 (146)	Stobique	?	Mme de G	?	?	?	?	X
17 avril 1671 (152)	Corneille	<i> L'Horace </i>	Tragédie (tragédie)	?	?	?	N'apprecie pas la philosophie stoïcienne	X
29 avril 1671 (160)	Corneille	?	Mme de G	Paris	le 28/4 au soir	?	Amusement	Clément
30 avril 1671 (160)	La Fontaine	<i> Fables nouvelles et autres Fables </i>	Contes/poèmes	Mme de G	Paris	?	Plaisir sur le conte du Petit Chinois mais éveille sur le reste des contes du livre	Lecture de vers de Corneille dont elle avait probablement discuté avec sa fille
4 mai 1671 (162)	La Fontaine	<i> Fables nouvelles et autres Fables </i>	Contes/poèmes	Mme de G	Paris	?	Plaisir sur le conte du Petit Chinois mais éveille sur le reste des contes du livre	Lecture avec d'autres personnes (on cite M. de La Rochefoucauld)
23 mai 1671 (168)	Corneille	<i> Pline </i>	Tragédie	Mme de G	Malicorne	Journée	?	Clément com lecture à sa fille
23 mai 1671 (168)	Pascal	<i> Pensées ? </i>	Travail religieux/liturgie	Mme de G	?	?	?	Lecture avec d'autres personnes
23 mai 1671 (168)	Pierre Nicole	<i> L'idéalisation d'un prince </i>	Traité de morale	Mme de G	?	?	?	Parle de ses lectures précédentes
7 juin 1671 (171)	Paul Hay du Chaucet	<i> Histoire de Bertrand de Guercini... </i>	Histoire	Mme de G	Les Rochers	?	?	Parle de ses lectures précédentes
24 juin 1671 (172)	Philisque	?	Mme de G	?	?	?	?	Elle a lu ce livre avec son fils et La Mousse en 4 jours
24 juin 1671 (172)	Le Tasse	?	Philosophie	Mme de G	Les Rochers	?	?	Elle lit avec son fils et La Mousse
5 juillet 1671 (179)	Pierre Nicole	<i> Traité </i>	Traité de morale	Mme de G	Les Rochers	?	?	Elle va commencer la lecture
5 juillet 1671 (179)	Le Tasse	?	Roman	Mme de G	Les Rochers	Journée ?	?	Elle continue sa lecture avec plaisir
5 juillet 1671 (179)	Gaëtan de Costes de la Calprenède	<i> Cléopâtre </i>	Roman	Mme de G	Les Rochers	Le soir	?	Elle relit ce roman qu'elle a adoré dans le passé
12 juillet 1671 (181)	Tasse	<i> Aminta </i>	Histoire	Mme de G	Les Rochers	?	?	Cette lecture la divertit plus que les nouvelles qu'on lui donne de Paris à ce moment là
12 juillet 1671 (181)	Gaëtan de Costes de la Calprenède	Toutes ses œuvres	Roman	Mme de G	Les Rochers	?	?	Elle lit avec Corneille (pb de trad)
9 août 1671 (190)	Cervantes	<i> Don Quichotte </i>	Roman	Mme de G	?	?	?	X
9 août 1671 (190)	Le Tasse	?	Poésie ?	Mme de G	Les Rochers	?	?	Réminiscence de lectures passées (thème de l'enfant abandonné dans un panier de porc, note 2)
16 septembre 1671 (201)	Libbey de Montfaucon Villars	<i> Critique de la Breveté de Racine </i>	Lettre de critique	Mme de G	Les Rochers	Journée ?	?	Elle lit cela pour palier à la tristesse de l'abandon de sa fille
23 septembre 1671 (203)	Pierre Nicole	<i> Essai de Morale </i>	Essai moral	Mme de G	Les Rochers	Journée	?	Elle a apprécié cette critique de Racine, s'agissant peut le style de cet auteur
23 septembre 1671 (203)	François de Miréray	<i> L'histoire de France depuis Pharaon jusqu'à maintenant </i>	Histoire	Mme de G	Les Rochers	Journée	?	Elle trouve ce livre délicieux
31 septembre 1671 (205)	Pierre Nicole	<i> Des moyens de conserver la paix avec les Hommes ? T III apert </i>	Essai moral	Mme de G	Les Rochers	Journée	?	Elle apprécie ce qu'elle lit, elle trouve cela véridique et pense à réfléchir, le conseil
8 octobre 1671 (207)	Pierre Nicole	<i> "D'entretenir la paix avec les Hommes" </i>	Essai moral	Mme de G	Les Rochers	Journée ?	?	Vrai réflexion et argumentation sur ce qu'elle lit, pour convaincre sa fille de lire mais aussi pour mieux appréhender le monde
31 janvier 1672 (230)	La Rochefoucauld	<i> Maximes (de 1671) </i>	Maxime	Mme de G	Paris	?	?	Elle apprécie beaucoup ces maximes mais ne se reconstruit pas dans toutes
17 mai 1672 (272)	La Rochefoucauld	<i> Maximes </i>	Morale	Mlle de Buay	?	?	?	Mention d'une maxime de livre, qu'elle trouve très juste
14 octobre 1673 (351)	Quintilien	<i> Les Institutiones </i>	Rhetorique	Mme de G	Chalais	Journée ?	?	Amusement/pas sur la lecture
16 décembre 1673 (352)	Dupeyron (Colibourg)	<i> L'art de la poésie </i>	Poème didactique	Mme de G	St Germain (cour)	Journée ?	?	Elle lit cela pour palier à la tristesse de l'abandon de sa fille
7 août 1673 (411)	P Louis Muzabourg	<i> L'histoire des croisades pour la délivrance de la Terre Sainte </i>	Histoire	Mme de G	Paris	?	?	Elle a apprécié "l'histoire est 'admiration" (453)
12 août 1673 (413)	Quenau	<i> Hérodote </i>	Tragédie	Mme de G	?	?	?	Clément à sa fille de lire
21 août 1673 (416)	Serais	<i> Pompe funèbre de Voltaire </i>	Piece	Mme de G	?	?	?	Mention d'un vers de la pièce (Acte II scène 2)

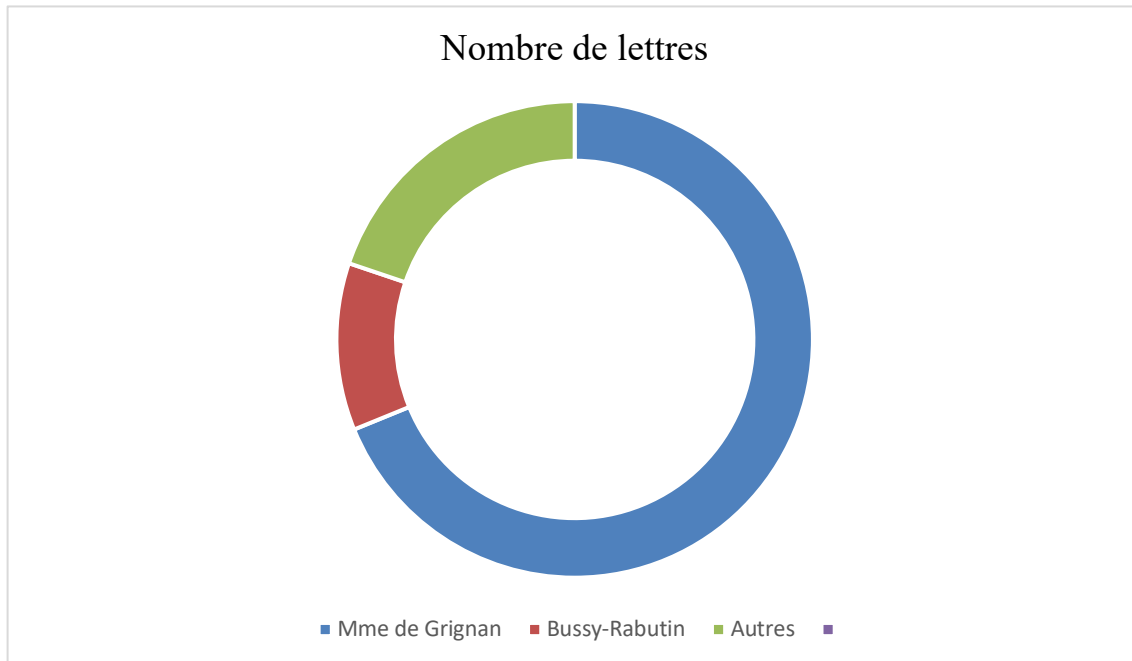
LISTE DES CORRESPONDANTS DE MADAME DE SEVIGNE

Nom du correspondant	Rapport à la Marquise de Sévigné
Françoise Marguerite, Madame de Grignan	Fille ainée de Madame de Sévigné, sa principale correspondante
Roger de Bussy-Rabutin	Cousin de Madame de Sévigné
Philippe-Emmanuel de Coulanges	Cousin de Madame de Sévigné
Marie-Angélique de Coulanges	Femme du cousin de Madame de Sévigné
Marie-Madeleine Pioche de La Vergne	Écrivaine, plus proche amie de la Marquise
Madeleine de Scudéry	Écrivaine, amie de la Marquise
François de La Rochefoucauld	Écrivain, ami intime de la Marquise
Simon-Arnaud, marquis de Pomponne	Ami de la Marquise
M. d'Herigoyen	Huissier breton
Jean de Corbinelli	Philosophe et généalogiste, ami de la Marquise
Charles de Sévigné	Fils cadet de la Marquise
Marquise d'Huxelles	Connaissance de la Marquise
Monsieur de Moulceau	Président de la chambre des Comptes de Montpellier, ami de la Marquise
Guillaume de Guitaut	Ami de la Marquise

Cette liste des correspondants de Madame de Sévigné n'est pas exhaustive :
ici figure ses principaux destinataires.

PROPORTION DE LETTRES PAR DESTINATAIRES

Source :(https://mediathequesgueret.c3rb.org/images/lettres_de_madame_de_sevigne-pdf.pdf)



La Médiathèque de Gueret attribue 1 155 lettres à la Marquise dont « 764 à sa fille [env. 66%], 126 à son cousin Bussy-Rabutin [env. 10%] et 220 adressées à d'autres correspondants : à son fils Charles, à ses amis Madame de Pomponne, le cardinal de Retz, La Rochefoucauld, le philosophe Corbinelli, Madame de La Fayette, Madame Scarron... [env. 24%] ».

LES RECHERCHES RECENTES OU EN COURS SUR MADAME DE SEVIGNE ET SA *CORRESPONDANCE*

<p>La Politesse dans la Correspondance de Madame de Sévigné. par Clément Cadiot sous la direction de Frank Greiner - Université de Lille (2022-.....)</p>	<p>Langue et littérature françaises En préparation depuis le 09-09-2021</p>	
<p>La mort dans la correspondance de Madame de Sévigné par Yoko Sato sous la direction de Sylvain Menant - Paris 4</p>	<p>Littérature française Soutenue en 1999</p>	
<p>La réussite sociale dans la Correspondance de Madame de Sévigné par Mounia Sbihi sous la direction de Philippe Sellier - Paris 4</p>	<p>Littérature française Soutenue en 1994</p>	
<p>Le vivant dans la Correspondance de Madame de Sévigné par Mathilde Vanackere sous la direction de Jean-Charles Darmon - Université Paris-Saclay (ComUE)</p>	<p>Langue et littérature françaises Soutenue le 02-12-2017</p>	
<p>La Correspondance de Madame de Sévigné : culture et poétique par Coralie Robin sous la direction de Gerard Ferreyrolles - Sorbonne université</p>	<p>Langues et littératures françaises En préparation depuis le 22-10-2002</p>	
<p>Public et privé dans la "Correspondance" de Mme de Sévigné par Nathalie Colin Freidel sous la direction de Jean-Pierre Landry - Lyon 3</p>	<p>Langue et littérature française Soutenue en 2006</p>	
<p>La construction linguistique de la relation interpersonnelle dans les Lettres de Mme de Sévigné par Kahina Imehrar sous la direction de Catherine Détrie - Montpellier 3</p>	<p>Sciences du langage Soutenue le 14-10-2016</p>	

Les études récentes ou en cours sur Madame de Sévigné et sa *Correspondance* démontre l'abondance de thèmes évoqués dans les lettres : des concepts les plus généraux aux particularités de son siècle.

MADAME DE SEVIGNE DANS LES PROGRAMMES SCOLAIRES DU SECONDAIRE

4.1 EN CLASSE DE 4^E

(source : <https://www.pedagogie.ac-aix-marseille.fr/upload/docs/application/pdf/2011-08/1ere-sequence4eme-lettres-sevigne.pdf>)

1^{ère} séquence 4^{ème} : les Lettres de Mme de Sévigné

Séquence élaborée par Mme GRARE, IA-IPR de Lettres



Introduction générale

L'étude de la lettre porte sur un genre littéraire, pas sur l'histoire de la poste ou de la correspondance en général. Dans tous les cas, il s'agit d'étudier des lettres rédigées par des écrivains, et pas n'importe quoi (courrier des lecteurs, blogs ou autres). C'est Mme de Sévigné qui a donné ses lettres de noblesse à un genre qui a été très pratiqué au XVII^{ème} siècle. Les lettres choisies doivent permettre de rendre compte de la diversité et de l'originalité de cette correspondance, publiée après la mort de Mme de Sévigné, et qui doit beaucoup à l'art de la conversation pratiquée dans les Salons.

Le groupement proposé met en évidence les différents styles que l'on peut trouver dans les lettres de Mme de Sévigné : ils diffèrent un peu selon le thème traité (scènes de la vie intime, relations mère-fille, ou chronique d'un événement de la cour) ou destinataire de la lettre. Rappelons que les lettres de Mme de Grignan n'ont pas été conservées.

I. Lecture

- a) Lecture analytique :
 - A MADAME DE GRIGNAN : A Vichy, jeudi 28 mai 1676.
 - A COULANGES : A Paris, ce lundi 15 décembre [1670].
 - A MADAME DE GRIGNAN : Mercredi 4 mars [1671]
- b) Lecture cursive :
 - A MADAME DE GRIGNAN : A Paris, mercredi 8 avril 1671
 - A MADAME DE GRIGNAN : A Paris, vendredi au soir, 15 janvier [1672].
 - A MADAME DE GRIGNAN : A Montélimar, jeudi 51 octobre [1673].
- c) Evaluation de lecture :
 - A MADAME DE GRIGNAN : À Paris, ce dimanche 26 avril 1671 (mort de Vatel) ou bien A M. DE POMPONNE : Dimanche au soir 21 décembre [1664] (arrestation de Fouquet)

1

4.2 EN CLASSE DE 3^E

(Source : <https://eduscol.education.fr/document/28930/download>)

Quittons cette première femme de lettres pour une autre, la plus grande épistolière du siècle de Louis XIV. L'art de la correspondance est en effet un art très ancien ! et pourtant, aujourd'hui encore, lire ces lettres du passé peut nous intéresser et même nous amuser...

A Mme de Grignan⁶,

Aux Rochers, ce mercredi 10 juin 1671.

Enfin ma bonne, je m'en vais vous écrire deux fois la semaine. Je doutais que les lettres du mercredi pussent arriver assez tôt pour partir le vendredi pour la Provence. Nous verrons : rien n'est impossible à mon petit ami de la poste. Mettez sur vos paquets : « A M. Dubois, etc », afin qu'il n'arrive point de malentendu.

Je m'en vais donc, ma chère bonne, vous entretenir aujourd'hui de ce qui s'appelle la pluie et le beau temps, car je n'ai vos lettres que le vendredi et j'y réponds le dimanche. Je commence donc par la pluie, car pour le beau temps, je n'ai rien à vous dire : il y a huit jours qu'il fait ici une pluie continue ; je dis continue, puisqu'elle n'est interrompue que par des orages. Je ne puis sortir. Mes ouvriers sont dispersés chacun chez soi. Mon fils est à Rennes. Je suis dans une tristesse épouvantable. La Mousse est tout chagrin aussi. Nous lisons, cela nous soutient la vie. Nous avons cru qu'il fallait envoyer votre frère à Rennes voir le Premier Président⁷, et beaucoup d'amis que j'y ai conservés. S'il a du temps, je lui conseillerais d'aller voir M. de Coëtquen⁸, il est en âge de rendre ces sortes de devoirs. Il y eut encore dimanche un bal à Vitré. J'ai peur qu'il ne trouve de bonne compagnie dix à douze hommes, à qui il donna à souper à la tour de Sévigné⁹ ; il faut les souffrir mais il se faut bien garder de les trouver bons. Il y eut une jolie querelle sur un rien. Un démenti se fit entendre ; on se jeta entre deux. On parla beaucoup, on raisonna peu.[...]

Madame de Sévigné

L'essentiel :

- Madame de Sévigné prend la lettre pour sujet de conversation : les aléas de la poste, l'attente du courrier.
- La lettre est un genre de conversation : le scripteur évite le sérieux et recherche la légèreté, le piquant et la raillerie (moquerie).
- L'effet de la lettre consiste à surprendre et à plaire, comme dans une conversation de salon.

Écrivez vos lettres :

Écrivez une lettre en évoquant des sujets légers : la pluie et le beau temps, des moments du quotidien. Vous soignerez l'expression en vous inspirant de la lettre de Madame de Sévigné.

⁶ Mme de Grignan est la fille de Mme de Sévigné.

⁷ Sous l'Ancien – Régime, chaque région a un parlement. Ici, il s'agit du Président du parlement de Bretagne.

⁸ Le gouverneur de Saint Malo est le représentant du Roi, dans les provinces.

⁹ Cette tour fait partie du château des Rochers (Bretagne) dans lequel séjourne Mme de Sévigné en 1671.

PLAQUE DE LA RUE DE SEVIGNE (69003 LYON)



La postérité retient Madame de Sévigné comme une écrivaine, ce qu'elle n'était pas de son vivant, ne souhaitant pas être publiée.

**JOHANNES VERMEER, *LA LISEUSE A LA FENETRE*, ENV.
1659, BEAUX-ARTS DE DRESDE**



Cette toile illustre le début de la lecture féminine en solitaire. Ici, la jeune fille lit une lettre mais d'autres tableaux de la période ou du XVIIIe siècle montrent des femmes lisant des livres.

LES POSSESSIONS DE LIVRES DE MARIE MANCINI SELON SON INVENTAIRE APRES-DECES ETABLI EN 1715

(Source : DULONG, « Les dernières années de Marie Mancini et son inventaire après décès », *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome 152, livraison 1, 1994)


**La Biblia sacra in francese, in tre tome da foglie.
La Biblia sacra in francese, in compendio.
Le Satire di Giovenali in francese, in due tomi.
Virgilio di Martiniac in francese, in tre tomi ⁵⁸.
Historie di Suetonio in francese in un tomo ⁵⁹.
Il Tasso in italiano.**

On voit dans cet inventaire, le nombre de livres que Marie Mancini possédait, composé de livres de dévotions (la *Biblia Sacra*) et des livres italiens, traductions d'antiques ou auteurs du XVI^e siècle.

MADAME DE SEVIGNE, PERSONNAGE DE THEATRE

(Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k84934c.pdf>)

MADAME DE SÉVIGNÉ,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,
Représentée pour la première fois, à Paris, au Théâtre
Français, le 17 prairial an XIII;
Par J. N. BOUILLY, Membre de la Société
Philotechnique.



*Ingenium miserá fortunatius arte,
Le naturel est préférable à l'art.*
HOR., Art. poét.

Prix : 1 franc 50 cent.

A PARIS,
Chez B A R B A, Libraire, palais du Tribunat,
derrière le Théâtre français.
AN XIV — 1805.

Madame de Sévigné devient l'objet d'une pièce de théâtre au XIX^e siècle, sous la plume de Jean-Nicolas Bouilly.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	7
UNE HISTORIOGRAPHIE DIVERSE DE MADAME DE SEVIGNE.....	15
Le croisement entre Histoire et Littérature	15
<i>La pratique épistolaire aux XVI^e et XVII^e siècles : de ses évolutions pratique</i>	<i>15</i>
<i>Les lettres, des pièces littéraires à part entière</i>	<i>16</i>
<i>L'historien et l'usage des écrits du for privé</i>	<i>19</i>
<i>Les écrits du for privé sous le prisme des études de genre</i>	<i>22</i>
De la naissance de l'intime au XVII^e siècle	24
<i>Les sources de l'histoire de l'intimité : vie privée et écrits du for privé</i>	<i>24</i>
<i>La place de l'intime dans la Correspondance</i>	<i>27</i>
La Correspondance de Madame de Sévigné : richesses et limites.....	29
<i>La Correspondance, une œuvre unique.....</i>	<i>29</i>
<i>Les aspects étudiés de la Correspondance.....</i>	<i>30</i>
<i>Une vraie source de savoir sur la vie de la Marquise et de son temps ?</i>	<i>32</i>
DE LA LECTURE DES FEMMES A LA PERIODE MODERNE	35
La possession de livres et lecture chez les femmes : XVI^e-XVII^e siècles	35
Femmes et littérature : la sociabilité et les salons.....	38
<i>Le rôle de la sociabilité littéraire dans les choix de lectures de femmes : l'exemple de Madame de Sévigné.....</i>	<i>38</i>
<i>Éducation et livres</i>	<i>40</i>
Des femmes autrices au XVII^e siècle	43
<i>L'émergence des œuvres littéraires féminines au XVII^e siècle.....</i>	<i>43</i>
<i>Madame de Sévigné, une autrice ?</i>	<i>46</i>
MADAME DE SEVIGNE : UNE LECTRICE EXCEPTIONNELLE ?	50
Une formation dans le sens de l'amour des lettres	50
<i>Une éducation plurilingue et continue : la place de l'italien dans la Correspondance.....</i>	<i>50</i>
<i>Les lectures de Madame de Sévigné, entre classiques et contemporains</i>	<i>52</i>
Des lectures de son temps ?	52
Madame de Sévigné et la lecture religieuse : une « janséniste de cœur » ?	57
Une lecture oubliée de la Marquise : les lettres	60
Les pratiques de lectures dans la Correspondance.....	62

<i>La matérialité des livres dans les lettres de Madame de Sévigné</i>	62
<i>Les lectures collectives</i>	63
<i>Les lectures personnelles</i>	65
Madame de Sévigné et la littérature	69
<i>Une femme des cercles littéraires : Madame de Sévigné et la préciosité</i>	69
<i>Le besoin d'une littérature réflexive dans l'œuvre de Madame de Sévigné : la littérature moraliste et l'Histoire</i>	71
<i>Le théâtre dans la Correspondance sévignéenne</i>	74
Un goût de la littérature qui se transmet à ses enfants ?	78
<i>Les réflexions de Madame de Sévigné sur les pratiques de lecture de Madame de Grignan</i>	78
<i>Charles de Sévigné, un grand lecteur</i>	79
<i>Pauline de Grignan, un double de sa grand-mère ?</i>	80
CONCLUSION	84
SOURCES	86
BIBLIOGRAPHIE	87
ANNEXES	93
TABLE DES MATIERES	105